OEUVRES
COMPLÈTES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME TRENTE-DEUXIÈME.

PIÈCES DIVERSES. TOME HUITIÈME.

RÉPLIQUE
DE
M. BORDE.

A la Réponse de Monsieur Rousseau, ou *Second discours sur les avantages des Sciences et des Arts* [*].

JE n'avois regardé le premier discours de M. Rousseau que comme un paradoxe ingénieux ; et c'est sur ce ton que j'avois répondu. Sa derniere réponse nous a dévoilé un systême décidé, qui m'a engagé dans un examen plus réfléchi de cette grande question, de l'influence des sciences et des arts sur les mœurs. L'importance de la matiere, des détails plus approfondis, quelques vues nouvelles que je crois avoir découvertes, m'excuseront d'avoir traité un sujet déjà si rebat-

(*) Ce second discours eût été mis immédiatement à la suite du premier, si l'on eût eu d'abord l'intention de l'imprimer. On n'y a été déterminé qu'après coup et en considérant que, quoique M. Rousseau n'y ait pas répondu sur le champ, il l'a cependant fait quelque temps après d'une maniere indirecte dans sa Préface de Narcisse.

tu: il s'agit ici tout à la fois de la vertu et du bonheur, les deux points principaux de notre être; que ne doit-on pas entreprendre pour achever de dissiper les nuages qui obscurcissent encore la plus utile vérité?

Je commence par examiner les effets de l'ignorance dans tous les temps: je fais voir qu'elle n'a jamais produit, ni dû produire cette pureté de mœurs si exagérée et si vantée, et dont on fait un argument si puissant contre les sciences: je lui oppose ensuite les vices et la barbarie des peuples ignorans qui existent de nos jours: de là je passe à l'examen de ce que l'on doit entendre par ces mots, *Vertu* et *Corruption*; et je finis par considérer quels sont leurs rapports avec les arts et les sciences, que je justifie contre tous les nouveaux reproches qu'on a osé leur faire: j'attaque successivement toutes les preuves de mon adversaire, à mesure qu'elles se rencontrent sur ma route dans le plan que je me suis tracé, et je n'en laisse absolument aucune sans réponse.

Je parcours d'abord les traditions des premiers siecles du monde; ici je vois les hommes représentés comme d'heureux bergers gardant leurs troupeaux au sein d'une paix profonde, et chantant leurs amours dans des prairies émaillées de fleurs; là ce sont des manieres de monstres disputant les forêts et les cavernes aux

animaux les plus sauvages; d'un côté je trouve les fictions des poëtes, de l'autre les conjectures des philosophes : qui croirai-je, de l'imagination ou de la raison?

Quelle pouvoit être la vertu chez des hommes qui n'en avoient pas même l'idée, et qui manquoient de termes pour se la communiquer? ou si leur innocence étoit un don de la nature, pourquoi nos enfans en sont-ils privés? Pourquoi leurs passions précedent-elles de si loin la raison, et leur enseignent elles le vice si naturellement, tandis qu'il faut tant d'art et de culture pour faire germer la vertu dans leurs ames?

Cet âge d'or (*), dont on fait un point de foi, que l'on nous reproche si amérement de ne pas croire, étoit donc un temps de prodiges; il ne manquoit plus que de couvrir la terre de moissons et de fruits, sans que les hommes s'en mêlassent, et de faire couler des ruisseaux de miel et de lait. Le miracle du bonheur des premiers hommes est aussi croyable que celui de leurs vertus.

Mais comment des traditions aussi absurdes avoient-elles pu acquérir quelque crédit? Elles flattoient la vanité; elles étoient propres à exciter l'émulation : les traditions les plus sacrées de l'ignorance étoient-elles plus raisonnables? Qu'on en

(*) *Voyez la Réponse de M. Rousseau.*

juge par l'histoire de ses Dieux, l'objet du culte de tant de siecles et du mépris de tous les autres.

D'ailleurs, le préjugé de la dégradation perpétuelle de l'espece humaine devoit être alors dans toute sa force: rien n'étoit écrit; les connoissances n'étoient que traditionnelles; on manquoit d'objets de comparaison pour s'instruire; les livres n'enseignoient point à juger les hommes, un peuple par un autre peuple, un siecle par un autre siecle: quelle devoit être alors la souveraineté d'une génération sur l'autre, de celle qui donnoit tout, sur celle qui recevoit tout? et dans quelle progression le culte de la postérité devoit-il s'augmenter à mesure de l'éloignement? On appella des Dieux ceux que dans d'autres siecles on eût à peine appellés des hommes: les temps héroïques ont été depuis plus justement nommés les temps fabuleux.

On demande quels pouvoient être les vices et les crimes des hommes avant que ces noms affreux de *tien* et de *mien* fussent inventés; je demanderois plutôt quelle pouvoit être la sûreté de la vie et des biens avant l'existence de ces noms sacrés? Car j'appelle sacré ce qui est la base de la foi et de la paix de la société, le principe de l'industrie et de l'émulation: tous les droits étant égaux, les concurrences devoient être sans fin. Lorsque la loi du plus fort étoit la

seule, et avant qu'il y en eût d'autres pour fixer les propriétés acquises par le travail et l'industrie, et nécessaires à chacun pour sa subsistance, le droit de premier occupant et celui de bienséance devoient être dans une guerre perpétuelle; la force et la crainte décidoient tout: un meilleur terrein, une exposition plus agréable, une femme armoient sans cesse de nouveaux prétendans; l'habitant de la montagne aride, le possesseur des vallées fertiles étoient ennemis nés. Le détail des sujets de divisions ne finiroit pas; les passions n'avoient qu'un petit nombre d'objets et n'en avoient que plus de vivacité: la pauvreté et le besoin desirent plus fortement que la cupidité et l'abondance; jamais un boisseau d'or n'a pu exciter autant de desirs qu'un boisseau de glands en de certaines circonstances.

Quelle que fût l'autorité paternelle et celle de la vieillesse, ces liens d'une dépendance volontaire dûrent bientôt s'affoiblir en s'étendant et en se multipliant; il ne fallut qu'un seul homme plus robuste ou d'une imagination plus forte pour détruire cette félicité fragile. Les premieres histoires parlent sans cesse de géants qui n'avoient point d'autre profession que le brigandage; dans cette égalité et cette liberté sauvage, où tous sont contre un et un seul contre tous, les contre-coups d'une premiere

violence ont dû se multiplier à l'infini: plus vous supposez l'homme indépendant et isolé, plus vous livrez le foible au fort et le vertueux au méchant.

L'expérience confirme ces conjectures: si ce premier état eût été celui de la vertu et du bonheur, comment eût-il changé? S'il n'y avoit ni fraudes ni violences, d'où naquit l'idée des loix et des murailles? Si les hommes ont été libres et égaux, comment ont-ils cessé de l'être? La violence seule a pu changer leur condition, ou en les assujettissant, ou en les mettant dans la nécessité de se réunir sous des chefs pour lui résister: s'il y a eu un âge d'or, c'est un beau songe qui a duré bien peu d'instans, et qui ne devoit pas durer davantage: en quelque état que l'on suppose les hommes, jamais les moeurs n'ont pu leur tenir lieu de loix: c'est une folie de prétendre qu'elles puissent jamais être assez pures pour assoupir toutes les passions, ou assez puissantes pour les soumettre: j'ajouterai que mon opinion a pour elle l'autorité du monument historique le plus ancien et le plus respectable, quand même il ne seroit pas divin. (*)

(*) On m'accuse d'avoir avancé que les hommes sont méchans par leur nature, ce que je n'ai jamais pensé, et ce que je ne crois pas avoir dit; j'ai supposé seulement qu'ils étoient sujets à des passions, et que ces passions devoient produire de grands désor-

Les hommes s'instruisirent par leurs malheurs. Des miseres de l'égalité et de l'indépendance naquirent la subordination politique et la puissance civile. Ici l'histoire commence à mériter quelque confiance ; elle est fondée sur quelques faits : mais, je le répete encore, on ne peut trop se défier de nos préjugés éternels en faveur de l'antiquité : à peine avons-nous commencé à en secouer le joug dans ce siecle, le premier qui soit un peu digne du nom de philosophie.

Je ne fais point d'usage des traditions vagues qui nous sont restées sur quelques peuples de l'antiquité. Il est aisé de donner de grandes idées d'une nation,

dres, lorsqu'il n'y avoit point de loix pour leur imposer un frein. Mon adversaire pense bien différemment : toute société, tout Gouvernement lui paroît une source de vices ; la propriété des héritages est qualifiée *d'affreuse* ; la distinction des maîtres et des esclaves ne produit, selon lui, que des hommes *cruels et brutaux*, *fripons et menteurs* ; l'inégalité des biens forme *des hommes abominables* ; *une dépendance mutuelle nous force tous à devenir fourbes, jaloux et traîtres*. Mais s'il n'a jamais été de société, et s'il n'en peut jamais être, sans ces distinctions et cette dépendance, cause nécessaire de tant de crimes, il me reste à demander où est la vertu ? Combattroit-il pour une Dame imaginaire ? N'auroit-elle existé que dans cet âge d'or, qui lui inspire une foi si vive, ou parmi les peuples de la Nigritie pour lesquels il paroît ressentir la plus tendre prédilection ?

lorsqu'on ne fait que citer quelques-unes de ses loix ; c'est par ses actions seules qu'on peut la connoître : tous ces éloges de la vertu des anciens Crétois, de l'innocence des Scythes et des Perses sont sans preuves dès qu'ils sont sans faits ; écrits à une longue distance de temps et de lieux, on y trouve les jugemens de l'ignorance ornés par l'imagination. Cette pureté sans mélange dans de grands peuples, est faite pour être admirée, et non pour être crue ; on n'y reconnoît point la nature humaine : ce sont des romans de vertu qui peuvent servir à l'édification des foibles, mais qui ne sauroient instruire les sages.

Les peuples les plus illustres parmi les anciens, ont été les Grecs et les Romains ; ce sont eux aussi dont l'histoire nous a conservé les plus grands détails. On prétend qu'ils furent d'abord ignorans et vertueux, et c'est leur exemple qu'on oppose principalement à nos mœurs actuelles : cependant dès les premiers temps où l'histoire commence à se mêler avec la fable, lorsque la précieuse ignorance des Grecs étoit encore dans toute sa pureté, nous ne trouvons que meurtres et violences ; les héros étoient des chevaliers errans, qui n'étoient occupés qu'à massacrer des brigands publics, à châtier les peuples séditieux, à détrôner des tyrans : chemin faisant, ces demi-Dieux eux-mêmes usurpoient les cou-

ronnes, tuoient tout ce qui osoit leur résister, sans autre droit que celui du plus fort, enlevoient les femmes et les filles, et remplissoient le monde d'une postérité fort équivoque. La force du corps faisoit alors tout le mérite des hommes, et la violence toutes leurs mœurs; les héros du siége de Troie vivoient durement, ne savoient pas un mot de philosophie, et n'en étoient pas meilleurs: les poëmes d'Homère sont trop connus pour que je doive entrer dans des détails; qu'on juge des mœurs de ces peuples par leur religion, quelles vertus auroit-on pu en attendre? Ils s'étoient fait des Dieux pour tous les vices: la religion, il est vrai, pouvoit beaucoup sur leurs esprits: les barbares qu'ils étoient, lui sacrifioient jusqu'à leurs enfans.

Les villes et les Républiques flotterent long-temps entre l'anarchie et la tyrannie, entre les crimes de tous et les crimes d'un seul: enfin Lycurgue et Dracon furent les réformateurs de Sparte et d'Athènes, qui devinrent les plus célebres villes du monde. La rigueur de leurs loix est une nouvelle preuve des malheurs qui les avoient précédées; jamais ces peuples ne s'y seroient soumis, si leurs miseres ne les y avoient préparés et forcés: l'ignorance alors diminua, et les vertus se perfectionnerent; sans ces deux Philosophes, qui sans doute n'é-

toient pas des ignorans, les mœurs de ces deux Républiques auroient vraisemblablement empiré toujours de plus en plus; car la corruption dans l'ignorance ne connoît ni limites ni remèdes ; elle est de tous les maux le plus incurable(*).

(*) J'avois dit que *les mœurs et les loix étoient la seule source du véritable héroïsme*: on répond; *les sciences n'y ont donc que faire*. Mais toutes les loix de la Grece, qui est le peuple dont il s'agit ici, lui furent données par des savans et des sages; la science qui produisit ces loix, ne peut-elle pas être appellée la source primitive de l'héroïsme des Grecs ?

On m'impute d'avoir dit que *les premiers Grecs étoient éclairés et savans, puisque des Philosophes formerent leurs mœurs et leur donnerent des loix*; et on ne manque pas de m'imputer toutes les conséquences ridicules qu'il est possible de tirer de cette proposition; mais comme je ne l'ai point apperçue dans tout mon discours, quoique je l'aye cherchée soigneusement, je me crois dispensé de repondre jusqu'à ce qu'on me l'ait montrée.

J'ai placé Aristide et Socrate à côté de Miltiade et de Thémistocle; on répond: *A côté, si l'on veut; car que m'importe? Cependant Miltiade, Aristide, Thémistocle, qui étoient des héros, vivoient dans un temps; Socrate et Platon qui étoient des philosophes, vivoient dans un autre.*

J'avoue que j'aurois pu dater les Olympiades où ces grands hommes ont commencé et fini d'exister, et prévenir par-là les petits scrupules chronologiques dont quelques Lecteurs pourroient être tourmentés:

L'irruption de la Perse fit des Grecs un peuple nouveau; les passions particulières se réunirent contre le danger commun: tout fut héros et citoyen; il n'y eut plus que des vertus, on n'eut pas le loisir d'avoir des vices. Un succès inouï produisit une confiance qui ne l'étoit pas moins: c'étoit une ivresse héroïque; les Grecs se crurent invincibles, et ils le furent. Ces vertus de passage nées du danger, s'évanouirent avec lui: la prospérité, comme il arrive toujours, détendit ce puissant ressort qui avoit remué toutes les ames. On voulut se reposer dans la gloire: aussitôt chacun retourna à ses passions enflammées par le bonheur. L'orgueil d'Athènes, la dureté de Sparte, la jalousie et l'ambition de toutes deux, allumerent une guerre sanglante, et également honteuse aux deux peuples.

Dans les plus beaux jours d'Athènes, on est bien éloigné de trouver cette pu-

mais n'étant question dans le passage dont il s'agit, que de faire un tableau général de la gloire d'Athènes, j'avois cru que cette mince érudition y auroit été déplacée; j'ai placé Socrate à côté d'Aristide, comme on auroit pu faire dans une galerie de portraits où l'on auroit rassemblé tous ceux des hommes illustres d'Athènes: il est très-vrai qu'en ce cas, les portraits d'Aristide et de Socrate se seroient trouvés à côté l'un de l'autre; tout au plus auroit-on placé entr'eux celui de Cimon.

reté de mœurs que le préjugé veut lui prêter; ce peuple étoit dès-lors vain, présomptueux, léger, inconstant, divisé en autant de factions, qu'il y avoit de citoyens qui cherchoient à s'élever; la République portoit déjà dans son sein, les vices que la prospérité ne fit que développer dans la suite.

Il n'y avoit que la corruption du plus grand nombre des citoyens, qui eût pu faire supporter la tyrannie de Pisistrate et de ses fils. Thémistocle étoit ardent, jaloux, ennemi né de tout citoyen vertueux; son faste et son ambition pilloient et déchiroient la patrie sauvée par son courage: Aristide étant employé au maniement des deniers publics, n'étoit environné que de collégues infidèles: Thémistocle lui-même, enrichi à force de rapines, poussa la scélératesse au point de l'accuser de malversation, et parvint à faire condamner, à force de brigues et de cabales, le plus honnête homme de la République. Le même Aristide fut banni ensuite par un peuple las de l'entendre appeller le juste: il méritoit en effet ce titre par ses vertus privées, quoiqu'il ne portât pas le même scrupule dans les affaires publiques, et qu'il ne craignît pas de faire passer un décret, en disant: *il n'est pas juste, mais il est utile.* Les héros de Marathon et de Platée redevenoient des hommes à Athènes: toutes les voies de la séduction étoient em-

ployées par ceux qui vouloient gouverner; il falloit plaire au peuple, et on ne lui plaisoit qu'en le corrompant. Quels vices ne doivent pas naître dans une multitude victorieuse, souveraine et toujours flattée? Tous les extrêmes se rapprochent dans la démocratie: un peuple roi peut avoir des accès d'héroïsme; c'est par sa nature un terrible monstre.

Sparte, ce grand boulevard de nos adversaires, dont ils prétendent nous faire tant peur, a fait l'admiration de la politique; mais elle n'a jamais eu l'approbation de la morale; Platon, Aristote et Polybe ont reproché à Lycurgue que ses loix étoient plus propres à rendre les hommes vaillans, qu'à les rendre justes. La politique des Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnèse, fut tour-à-tour lâche et cruelle: ils rechercherent bassement l'alliance de la Perse; vils courtisans des Satrapes d'Asie, ils massacroient sans pitié les prisonniers Grecs, et finirent par en égorger trois mille après la bataille d'Ægos-Potamos, au moment même où Athènes périssoit et n'avoit plus de défense contr'eux. Les Spartiates ont eu peu de vices; mais ils manquoient de beaucoup de vertus: ils devoient être et ils étoient en effet les meilleurs soldats de la Grece; mais ils n'étoient que des soldats. Pour éviter une extrémité, ils n'avoient trouvé de secret que de se précipiter dans l'autre:

ils se garantissoient de la volupté par la mal-propreté, du luxe par la misere, de l'intempérance par une austérité féroce.

Le crime de l'incontinence n'étoit pas connu à Sparte, mais on avoit le droit d'enlever la fille que l'on aimoit; on empruntoit la femme dont on avoit envie, et les Dames de Lacédémone employoient leurs esclaves pour faire des sujets à la République, lorsque leurs maris étoient fort long-temps à la guerre: on avoit prévenu les fureurs de la jalousie en permettant l'adultere; l'honnêteté et la pudeur ne pouvoient jamais être violées, puisqu'on les avoit bannies: l'habillement des femmes laissoit voir leurs cuisses découvertes; elles étoient obligées de danser et lutter toutes nues, avec les jeunes gens aussi tout nus, dans les fêtes publiques. Avec de pareils spectacles, on conçoit sans peine que Sparte a dû mépriser ceux d'Euripide et de Sophocle; l'amitié même des jeunes gens entr'eux étoit si singulierement favorisée par les loix, qu'on n'imagine point qu'elle pût se conserver innocente. Xénophon convient de la mauvaise idée qu'on en avoit, et n'ose en entreprendre la justification.

Les enfans d'une constitution foible et délicate, étoient précipités par des barbares, qui ne voyoient dans l'homme que le corps, et qui plaçoient toute leur ame dans leurs bras. Ce législateur, qui partagea les biens avec une si scrupuleuse

égalité, par un contraste monstrueux, établit entre les hommes même, la plus barbare inégalité qui fût jamais; son peuple fut divisé en maîtres et en esclaves; il imposa aux premiers, pour distinction, une oisiveté inviolable, ne leur permit aucun autre art que celui de verser le sang de leurs ennemis; les autres dégradés de leur être, furent livrés à tous les caprices d'inhumanité de ceux que la nature avoit faits leurs égaux, mais que la loi rendoit maîtres de leur vie.

Enfin Lycurgue avoit eu tant d'attention à prevenir toute espece de cupidité, qu'ayant banni l'or et l'argent et tous les meubles de prix, il autorisa le vol des alimens, les seules choses volables qui restassent dans la ville. Ce peuple conserva fidelement ses loix pendant une longue suite d'années; je demanderois volontiers: que pouvoit-il faire de mieux? Elles avoient calmé habilement toutes les passions, mais c'étoit en les satisfaisant; et détruit la plûpart des vices, en leur donnant simplement le nom de vertus; ceux même auxquels notre misérable corruption n'a pu atteindre, et dont elle a la foiblesse d'avoir horreur, étoient imposés comme des devoirs d'habitude: telles sont les moeurs qui excitent l'admiration et les regrets de nos adversaires; telles sont les armes avec lesquelles ils croient nous terrasser. (*)

(*) J'ai dit que si tous les Etats de la Grèce avoient

Si nous considérons Rome à sa fondation, elle ne fut d'abord composée que de brigands, qui n'étoient pourtant ni artistes ni philosophes : sept Rois de suite leur donnerent des loix ; pendant plus de deux siecles ce peuple n'eut rien de bien distingué ; Romulus tua son frere et fut à son tour massacré par le Sénat ; Tarquin l'ancien périt par les coups des fils d'Ancus, sur lesquels il avoit usurpé la Couronne ; la fille de Servius Tul-

suivi les mêmes loix que Sparte, le fruit des talens et des travaux de ses grands hommes, et l'exemple et l'émulation de leurs vertus eussent été perdus pour la postérité ; et qu'enfin le monde, sans le secours des arts et des sciences, seroit demeuré dans une enfance éternelle.

Un raisonnement si évident ne pouvoit être réfuté ; on a voulu le rendre ridicule : on a supposé pour cela que dans mes principes, *la vertu n'étoit bonne qu'à faire du bruit dans le monde ; qu'il ne serviroit de rien d'être gens de bien, si personne n'en parloit après que nous ne serons plus, et qu'enfin si l'on ne célébroit les grands hommes, il seroit inutile de l'être.*

Oui, il seroit inutile à la postérité que de grandes vertus eussent existé, si le souvenir n'en eût été conservé jusqu'à elle ; c'est ce que j'ai dit, et ce que je persiste à dire : mais que la vertu soit inutile à ceux même qui la pratiquent, si elle ne fait du bruit et si elle n'est célébrée, c'est ce que je n'ai jamais ni pensé ni dit ; et c'est pourtant ce qu'on me fait dire par la bouche d'un Lacédémonien mal instruit de l'état de la question.

lius, unie à Tarquin par un double adultere et un double assassinat, fit passer son char sur le corps de son pere égorgé par ses ordres; on connoît la tyrannie de Tarquin et le forfait de son fils: de grands crimes sont ce qu'il y a de plus mémorable dans ces premiers siecles.

Où étoit donc alors cette pureté de moeurs si sûrement enfantée par l'ignorance? Rome irritée chassa Tarquin: il fallut combattre long-temps, et ce ne fut qu'à force de courage qu'elle vint à bout de se délivrer d'un tyran qui l'eût punie par le fer et le feu, s'il eût été vainqueur. L'extrême valeur naquit de l'extrême danger. Les Romains, peuple jusqu'alors assez commun, devinrent des héros, parce qu'il fallut périr ou l'être; Numence et Sagunte ont eu le malheur de succomber avec autant d'opiniâtreté et de courage: le succès justifia et éleva les Romains. De ces circonstances singulieres se forma en eux cet amour de la patrie, fanatisme héroïque qu'ils ont porté plus loin qu'aucun autre peuple du monde, et qui nous fait tant d'illusion sur leurs autres qualités.

Les commencemens de la République virent éclater de grandes vertus. Il en est de même dans la plûpart des sociétés; foibles d'abord et exposées à toutes sortes de dangers domestiques ou extérieurs, elles ont besoin que les vertus soient des passions: une ferveur d'héroïsme s'empa-

re des esprits : les grands périls font les grands hommes. Appius et Tarquin devoient trouver des Virginius et des Brutus : des crimes barbares sont punis par des vertus qui leur ressemblent.

Dans ce premier état, les hommes doivent être et sont ordinairement assez vertueux : les loix sont nouvelles ; l'art de les éluder n'est pas encore trouvé ; leur nouveauté attache et échauffe les esprits, par la nature même de l'esprit de l'homme. Les Romains étoient braves, il falloit vaincre ou cesser d'être : ils aimoient la patrie ; leur existence étoit attachée à la sienne, et elle ne cessoit point d'être en danger : ils étoient sobres ; comment ne l'auroient-ils pas été ? ils n'avoient que leurs bestiaux, leurs grains et leurs légumes, encore souvent ravagés par l'ennemi ; on doit aimer beaucoup ces choses-là, lorsqu'on n'a qu'elles, et que l'on craint sans cesse de les perdre : ils conservoient l'égalité des biens, c'est qu'ils étoient pauvres : les partages ne pouvoient souffrir la moindre inégalité, sans exposer quelqu'un à mourir de faim ; chacun à peine avoit sa subsistance : un pere de famille mal à son aise ne fait point d'héritier.

Cependant, au milieu même de ces circonstances forcées, quels vices n'apperçoit-on pas dans les mœurs de ce peuple si singulier ? Que dire des factions éternelles de la place publique ? Com-

ment justifier la jalousie envenimée du Sénat et du peuple, la tyrannie, l'orgueil et les vexations des Patriciens, la cruauté des créanciers, la dureté des maîtres pour leurs esclaves, la violence presque toujours nécessaire pour établir les loix les plus justes, la séduction employée pour obtenir les suffrages, l'abus enfin que les Magistrats faisoient de l'autorité? Ce n'est pas un seul Sylla que l'on trouve dès ces temps-là; on en voit dix à la fois dans les Décemvirs: quelle corruption ne doit-il pas y avoir dans une ville où le choix tombe sur dix Magistrats aussi détestables!

La politique des Romains ne voyoit de juste que ce qui étoit utile: quel art n'employoient-ils pas pour diviser, affoiblir, tromper ou effrayer tous les peuples et les détruire les uns par les autres? Quelles chicanes, quelles subtilités honteuses pour attaquer ou soumettre des nations qui ne leur avoient donné aucun sujet légitime de leur faire la guerre? Quel poison caché sous ces beaux noms de traités et d'alliance? Quelle insolence et quelle dureté dans la victoire? Brigands politiques, ils pillerent l'univers; les trésors des vaincus ornoient le spectacle de ces triomphes, qui faisoient gémir l'humanité: invention funeste, par qui toutes les passions étoient armées pour la destruction des hommes; ils ne se contentoient pas d'enchaîner

les Rois et de les traîner à leurs chars; contre toute sorte d'humanité et de justice, ils osoient les condamner à la mort: les sciences n'existoient pas encore, Rome ignorante avoit déjà commis tous les crimes de la guerre, de la politique, et de l'ambition.

Je sens à quel point j'offense le préjugé dans la censure qu'une juste défense m'a obligé de faire de ces peuples célebres: la plûpart des hommes ont la louable foiblesse de croire à la chimere de la perfection; il n'a pas tenu aux Poëtes et aux déclamateurs de college que nous ne crussions l'avoir trouvée dans les ruines de ces vieux siecles embellis par leur imagination. Des ténebres de l'antiquité sortent quelques rayons lumineux; nous les suivons, nous les admirons: plus ils nous éblouissent, moins ils sont propres à nous éclairer sur l'obscurité des objets qui les environnent. Les Philosophes moraux, les politiques spéculatifs ont encore ajouté à l'illusion: les premiers, en cherchant à augmenter l'émulation de la vertu par des exemples miraculeux; les autres en voulant à toute force trouver ou donner des causes certaines à tous les effets, pour parvenir à établir sur des principes fixes une science qu'ils croient destinée à détrôner la fortune. De ce que ces peuples ont fait de grandes choses, on a conclu qu'ils devoient nécessairement les faire; les mer-

veilles de leurs succès ont fait croire celles de leur gouvernement et de leurs mœurs: ainsi s'est formée l'idée d'une vertu parfaite. Cette prétendue pureté a été regardée comme la fille de l'ignorance, et est devenue le grand argument de nos àdversaires; mais après que leur chimere est évanouie, que reste-t-il à l'ignorance? Si elle n'avoit pour elle que cette perfection des mœurs, comme ses partisans forcés d'en convenir, et si cette perfectin n'a jamais existé, quels motifs de préférence peut-elle encore s'attribuer?

Si de-là nous descendons aux premiers siecles des nations modernes, quel spectacle nous présente l'Europe ravagée par les barbares descendus du nord? L'ignorance usurpa tous les trônes; l'esprit humain reçut des fers; les noms de mœurs et de vertus disparurent avec ceux de sciences et d'arts; il n'y eut plus de gloire que celle de détruire les hommes, ou de les rendre esclaves. A se renfermer dans notre nation, quelles cruautés politiques ne commit pas Clovis, le plus grand homme de sa race? Exemple qui ne fut que trop bien suivi par sa postérité: les freres n'eurent point de plus cruels ennemis que leurs freres; la guerre qu'ils se faisoient étoit le moindre de leurs crimes; leurs armes les plus ordinaires furent le poison et l'assassinat; Frédégonde et Brunehault furent les modeles les plus accomplis de la scéléra-

tesse; les Rois étoient dépouillés par des maires ambitieux, les peuples pillés et déchirés flottoient dans ces malheureuses révolutions, achetés par leur sang et par leurs miseres. Les trônes des Goths en Espagne et des Lombards en Italie ne furent pas teints de moins de sang.

Qui pourroit aujourd'hui nous proposer ces siecles funestes pour modeles ? Qui pourroit les regretter ? Le beau temps, le temps de la vertu de chaque peuple n'est donc pas toujours celui de son ignorance, comme nos adversaires le prétendent ; proposition absolument insoutenable à l'égard de tous les peuples modernes de l'Europe.

Je ne suivrai point notre histoire dans tous ses détails : des guerres barbares et interminables, sans justice dans les motifs, sans utilité dans l'objet ; tous les vices de l'aristocratie dans une constitution monarchique ; un éternel esprit de révolte et d'ambition, source nécessaire de la mauvaise foi, de l'injustice et de la violence ; le corps entier de la nation esclave né des passions de mille tyrans, sont les traits répétés à chaque page de nos Fastes. Ajoutons une dissolution dans les moeurs hardie et violente ; si elle n'éclate pas par tout également, c'est faute de détails : mais le philosophe voit dans ce que dit l'histoire tout ce qu'elle n'a pas dit ; les principes montrent les conséquences ; celles de nos époques qui

sont éclairées d'une plus grande lumiere ne nous permettent pas d'en douter: je me contenterai de donner pour exemple le temps des Croisades.

L'ignorance fut remplacée par des fausses opinions; de mauvaises études prirent le nom de sciences, et le monde n'en fut pas mieux: les moeurs s'adoucirent pourtant par l'expérience du malheur; il me suffit de remarquer que les moeurs des regnes de Charles VI, Charles VII, et Louis XI, n'étoient pas meilleures que celles du regne de François I, qui appella les Lettres en France; et qu'enfin les temps de Catherine de Médicis et des ses fils ne sont nullement comparables à ceux de Louis XIV et de Louis XV, les seuls dans notre histoire, où les sciences et les arts ayent pris un accroissement capable de leur donner une influence marquée sur les moeurs.

S'il pouvoit rester quelque doute à l'égard de mes conjectures sur les vices des premiers âges du monde, un coup-d'oeil jeté sur tant de peuples ignorans qui existent encore, suffiroit pour donner le plus haut degré de certitude. Que verrons nous dans les trois quarts de l'Asie? le despotisme et l'esclavage, les caprices d'un tyran invisible pour toutes loix, la terreur dans les peuples pour toutes moeurs, un sexe entier victime à la fois de la force et de la foiblesse de l'autre,

des milliers d'hommes sacrifiés inhumainement à la jalousie d'un seul, et privés à jamais des plaisirs dont ils auroient dû jouir, pour un maître qui n'en jouit pas; par-tout le sang humain compté pour rien, et les droits les plus saints de la nature méconnus ou violés: les côtes d'Afrique, la patrie d'Annibal, de Térence et de St. Augustin ne nous offrent que les citadelles du crime habitées par des scélérats; brigands et assassins par état, dignes compatriotes des ours et des lions de leurs forêts.

Plus loin, nous trouverons les contrées immenses des Negres, peuples lâches et orgueilleux, chez qui la débauche et la paresse perpétuent la misere, privés des notions les plus simples de l'honnêteté et de la justice, sacrifiant leurs prisonniers de sang-froid, ou les mangeant, parés de colliers faits des dents de leurs ennemis, ou faisant des parquets de leurs crânes. L'Amérique n'est pas moins peuplée de monstres humains.

Tous les peuples de l'antiquité qui ont eu des mœurs et des loix, les ont dues à des Savans qui ont été leurs législateurs; tels ont été Zoroastre, Minos, Lycurgue, Dracon, Solon, Numa, etc. Il fallut que la science vînt réformer ce que l'ignorance avoit corrompu; les nations éclairées par sa lumière ont paru tour-à-tour sur la scene du monde avec plus ou moins de vertus, d'éclat et de succès

succès, tandis que la barbarie la plus honteuse regne encore après tant de siecles par-tout où l'ignorance est conservée.

De quelques hyperboles que l'on veuille exalter les vices des peuples policés, les Cannibales en savent plus que nous sur cet article, sans avoir rien appris de la philosophie ni des arts; ils ne s'amusent point à médire de leur prochain, mais ils le rôtissent et le mangent en chantant et en dansant: les Mumbos ont des marchés de chair humaine. Comment nos sciences corrompues n'ont-elles point trouvé de tournure pour nous procurer le droit et le plaisir d'un semblable établissement? D'où naît l'horreur que nous en avons? est-ce foiblesse ou préjugé? Il est pourtant difficile de ne pas convenir que ces gens-là ont des mœurs plus dépravées que les nôtres.

On croit faire illusion en avançant que l'ignorance est l'état naturel de l'homme: oui, à peu près comme il lui est naturel de marcher à quatre pieds, parce que les enfans ne peuvent d'abord se soutenir sur leurs jambes. L'ignorance est le premier état de l'homme; mais c'est pour en sortir par l'accroissement de ses connoissances, comme il doit s'affranchir des foiblesses de l'enfance, par le progrès de ses forces: l'ame nous est donnée aussi foible que le corps; c'est à nous de fortifier l'un et l'autre par les exercices qui leur sont propres. Un juste

équilibre est difficile à observer entre ces deux êtres dont nous sommes composés; mais si les hommes qui ne veulent être que savans, ne parviennent pas toujours à être sages, ceux qui ne veulent être que robustes ne peuvent gueres avoir que des vertus bien foibles.

On m'opposera sans doute des actes et des notions d'humanité, de bonne foi et de justice chez les peuples les plus barbares, et j'en conviendrai sans peine; l'homme ne sauroit être tout méchant, parce que ce seroit tendre directement à sa destruction, et que le plus foible rayon de raison suffit pour l'en empêcher. Les brigands même ne sont point et ne peuvent être absolument sans foi et sans équité. Au sein de la barbarie, on trouve des peuples d'un caractere plus doux; les climats, les terrains, quelques circonstances singulieres jettent des variétés dans les temperamens et dans les inclinations; il y a des vertus d'instinct, dont la semence ne peut être entierement étouffée: mais si le naturel d'un peuple ignorant peut être bon, ses passions sont toujours redoutables; la raison perfectionnée peut seule leur marquer de justes limites. Chez les nations non civilisées, les haines sont cruelles et les vengeances atroces.

Enfin, si l'ignorance ne produit pas immédiatement tous les excès des nations barbares, on ne peut nier qu'elle ne soit

la source de cette rusticité brutale et féroce qui les familiarise avec les violences et le sang, ainsi que de l'oisiveté éternelle qui ne leur permet pas d'autre industrie que le brigandage.

Les Hottentots (*), après la cérémonie qui les constitue à l'âge de dix-huit ans dans la qualité d'hommes, ont le droit de battre leur mere, et se hâtent ordinairement d'en user: les Souverains ne tirent que de légeres impositions; mais c'est pour eux un amusement royal de tuer des hommes. L'Empereur du Monomotapa, dans certaines fêtes, fait donner la mort aux Seigneurs de sa Cour qu'il aime le moins: le massacre des prisonniers de guerre est de droit; le Roi de Dahomay en sacrifia, selon le récit des voyageurs, jusqu'à quatre mille en un seul jour; et c'est, pour le dire en passant, une excuse pour l'usage des Européens d'acheter des esclaves Negres, puisque ce sont tous des malfaiteurs, ou des captifs destinés à la mort, que la vengeance auroit sacrifiés, et que l'avarice aime mieux vendre. Le Roi des Jaggas, nation errante, qui ne vit que de brigandage, fait lâcher un lion furieux au milieu de son peuple désarmé et rassemblé en cercle dans une vaste plaine; le lion tue tout autant qu'il peut de ces malheureux, jusqu'à ce qu'il succombe lui-même sous les

(*) *Histoire des Voyages.*

coups de la multitude; les survivans finissent par manger les morts avec des cris de joie : c'est ainsi qu'ils célebrent le jour de la naissance de leur Souverain, qui jouit de ce spectacle au haut d'un arbre, où il est à l'abri du danger avec ceux qui composent sa Cour. Ces mêmes Jaggas massacrent leurs enfans aussi-tôt qu'ils sont nés; et cette abominable nation ne se perpétue que par les jeunes prisonniers qu'elle fait sur ses ennemis, et qu'elle éleve dans les principes de sa barbarie. D'autres peuples abandonnent aux bêtes féroces leurs peres et leurs meres, lorsqu'ils sont parvenus à un certain point de décrépitude, ou les égorgent eux mêmes : ainsi le parricide est regardé par l'ignorance comme un service d'humanité. Un très-grand nombre de nations mangent leurs prisonniers; les Anzikos, peuple d'Afrique, mangent leurs propres esclaves, lorsqu'ils les trouvent assez gras, ou les vendent pour la boucherie publique.

Combien de sang verse encore l'ignorance par les mains des préjugés et des superstitions qu'elle enfante et qu'elle éternise! Dans le pays d'Adra, une femme qui met au monde deux enfans à la fois, est punie de mort comme adultère : au Cap, si deux filles naissent ensemble, on tue la plus laide; si c'est une fille et un garçon, la fille est exposée sur une branche d'arbre, ou enseve-

lie toute vivante. Au royaume de Congo, s'il tombe trop ou trop peu de pluie, si les saisons sont mauvaises, c'est au Roi que le peuple s'en prend ; on se révolte, et il est massacré. A la mort du Roi de Juida, on laisse un interregne de quelques jours, pendant lesquels chacun pille, tue, ou viole à sa fantaisie. L'usage de sacrifier les femmes sur le tombeau de leurs maris, et les esclaves sur celui de leurs maîtres, n'est point une singularité de quelques cantons sauvages; c'est une superstition sanglante qui souille une très - grande partie de la terre. A la Côte d'or, on immole jusqu'à cinq ou six cents personnes à la mort des Rois: l'ignorance forge des Dieux qui lui ressemblent, et leur prête ses fureurs: elle implore leurs faveurs par des cruautés, et croit les fléchir par le sang. La plupart des Sauvages ne reconnoissent que des Divinités malfaisantes; leurs Prêtres sont des sorciers, et leurs sacrifices des meurtres. Annasinga, Reine d'Angola, consultoit le diable par le sacrifice de la plus belle fille qu'elle pût trouver; elle buvoit un verre de son sang, et en faisoit faire autant à ses chefs. Lorsque les Européens leur demandent raison de ces abominations, ne pouvant les justifier, ils répondent, c'est notre usage : ainsi l'ignorance égorge froidement les hommes de sa propre main, sans avoir besoin d'armer leurs passions : elle tire ses droits de sa

stupidité même, et parvient à consacrer ses crimes en les multipliant.

Si l'ignorance des premiers hommes a produit l'âge d'or, comme on le prétend dans quelques régions de l'Europe, comment n'a-t-elle pas eu les mêmes effets dans ces trois immenses parties de la terre? ou si ces peuples ont eu aussi un âge d'or à leur origine, comment, en conservant si fidellement leur ignorance, leurs vertus primitives ont-elles fait place à tant d'horreurs?

On nie, et avec raison, que les hommes soient naturellement méchans; on croit même qu'ils sont naturellement bons: mais quand je vois dans les trois quarts de l'univers l'ignorance et les vices réunis, si ces vices ne sont point dans la nature de l'homme, qu'est-ce donc qui leur a donné la naissance? Si l'on ne veut pas convenir que l'ignorance les a enfantés, il est donc vrai du moins qu'elle n'a pu mettre obstacle à leur existence; il est donc vrai encore qu'elle a même été un obstacle au rétablissement de la vertu, puisque ces peuples sauvages persistent dans cette misérable barbarie depuis tant de siecles sans aucun amendement: conçoit-on en effet qu'on puisse parvenir à réformer leurs mœurs, sans commencer par les éclairer? Leur ignorance est donc si intimement unie avec leurs vices, elle en est donc tellement le rempart le plus sûr, qu'on ne

peut entreprendre la ruine des uns sans commencer par la destruction de l'autre.

Les vices d'une multitude de peuples ignorans font donc, quoi qu'on en dise, quelque chose à la question : ils prouvent donc très-bien, non-seulement que l'ignorance n'engendre pas la vertu nécessairement ; ils servent encore à détruire la proposition avancée par nos adversaires, que l'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal ; ils démontrent enfin invinciblement que l'ignorance est un état doué par sa nature d'une force d'inertie très-puissante contre toute réformation, privé de toute force active pour empêcher le mal, ou pour le corriger, et l'inévitable source de la barbarie, par l'oisiveté, la férocité, les préjugés et les superstitions qu'elle enfante immédiatement.

J'ai peine à comprendre d'où peut naître le ridicule qu'on affecte de répandre avec tant de confiance sur cette objection tirée des vices de l'ignorance : par quel privilege spécial auroit-on le droit de se prévaloir de la corruption de quelques peuples savans, et ne pourrions-nous employer à notre défense celle de tant de nations barbares ? J'y vois à la vérité quelques différences, et les voici : c'est que chez ces peuples savans et corrompus nous trouvons à côté de la science les richesses, la puissance, la prospérité, causes toutes naturelles de corruption,

et qui doivent assurément en avoir l'honneur par préférence; au lieu que chez les peuples que nous opposons, l'ignorance est absolument seule vis-à-vis de la barbarie, sans aucune autre cause de corruption, en sorte qu'elle ne peut se justifier, ou de l'avoir causée, ou de n'avoir pu y mettre obstacle. Nous objectons la barbarie éternelle et incurable des trois quarts de la terre, qui déposent contre l'ignorance: que cite-t-on en sa faveur? les vertus très-passageres et très-mêlées de vices, de trois petites villes de l'antiquité. N'est-ce pas là vouloir comparer le particulier à l'universel, l'exception à la regle, et le doute à l'évidence? (*).

(*) J'ai prouvé dans mon premier discours, que le progrès des lettres est toujours en proportion avec la fortune des Empires, et on est forcé de convenir que j'ai raison; mais on me répond *que je parle de fortune et de grandeur, tandis qu'il est question de moeurs et de vertus*. M. Rousseau me permettra de le faire souvenir qu'il n'a pas toujours parlé uniquement de moeurs; il a attaqué aussi les sciences sur ce qu'elles amollissoient le courage; il a attribué à la culture des lettres et des arts la chûte d'Athènes, celle de la République Romaine, et les différentes conquêtes de l'Egypte: c'est à ces objections que j'ai répondu dans le passage dont il s'agit; je crois donc pouvoir me flatter de n'être pas sorti de la question.

On m'avoit objecté les conquêtes des Barbares: j'ai répondu qu'ils avoient fait de grandes conquêtes,

Mais, ce qui doit décider la question sans retour, le plus haut degré de toute corruption c'est la barbarie, et elle appartient sans contredit au plus haut degré de l'ignorance : au contraire, la plus parfaite science seroit vraisemblablement la plus parfaite vertu, puisqu'elle seroit le plus haut point des connoissances métaphysiques, morales et politiques. Mais si l'on nous conteste cette conjecture, il est du moins prouvé que la plus grande perfection de la science ne sauroit jamais conduire à une barbarie telle que nous

parce qu'ils étoient très injustes : à toutes ces conquêtes j'ai opposé celle de l'Amérique, la plus vaste qui ait jamais été faite, et uniquement due à la supériorité de nos arts et de nos sciences.

Que répond-on ? qu'elle étoit injuste. Qu'elle soit injuste, qu'importe ? En est-elle moins la plus prodigieuse conquête que les hommes aient jamais faite ? En est-elle moins le fruit des avantages que nous donnoient nos connoissances ? On demande quel est le plus brave, de l'odieux Cortez, ou de l'infortuné Guatimosin ? Mais je n'avois pas dit un mot de courage ; je ne parlois que de sciences et d'arts : que l'on prouve tant qu'on voudra que les Américains étoient un peuple très-courageux ; bien loin de détruire mon raisonnement, on ne fera que le fortifier. Ils étoient très-braves, nous n'étions que savans, et nous les avons vaincus ; ils étoient innombrables, nous n'étions qu'une poignée d'hommes, et nous les avons soumis : c'est-à-dire, que la science peut triompher du nombre et du courage même.

venons de la décrire ; et ce point seul suffit pour prononcer la condamnation absolue de l'ignorance.

En effet, pour en bien juger, il étoit absolument nécessaire de la considérer dans toute sa pureté : c'est seulement parmi les peuples les plus sauvages qu'on pouvoit parvenir à bien connoître sa nature et ses effets ; son influence devient équivoque et incertaine, si-tôt qu'elle est mêlée avec divers degrés de sciences et d'arts.

L'ignorance et la science ne sont plus alors que des noms relatifs : par exemple nous traitons Athènes d'ignorante au temps de la bataille de Marathon ; il est pourtant vrai qu'elle étoit très-savante en comparaison de la plupart des villes de la Grece, et de ce qu'elle avoit été elle-même dans les siecles précédens ; ainsi sa vertu et sa gloire, dont on fait aujourd'hui un argument en faveur de l'ignorance, devoient au contraire paroître dans ce temps-là une forte preuve de l'utilité des sciences et des arts. Pisistrate et ses fils n'avoient rien négligé pour inspirer aux Athéniens le goût des sciences ; ils leur avoient donné la connoissance des poëmes d'Homere, et avoient attiré dans leur ville Anacréon, Simonide, et plusieurs philosophes ; et il faut considérer qu'Hésiode, Archiloque, Alcée, Sapho, avoient déjà existé, et que les sept Sages existoient encore dans ce même temps.

Lycurgue étoit savant et philosophe: Sparte dédaigna, il est vrai, de cultiver les sciences, mais elle les connoissoit; elle étoit trop liée avec les autres peuples de la Grece, pour qu'on puisse la supposer dans une ignorance absolue. Rome même, dans ses commencemens, sentit que son ignorance ne suffisoit pas pour la gouverner; elle choisit pour second fondateur Numa, recommandable uniquement par la philosophie: elle alla ensuite chercher des loix chez le peuple le plus savant qui fût alors; elle jouit et elle profita des conseils de la science. Enfin ces trois peuples avoient plus ou moins la plupart des connoissances qui ont rapport aux moeurs; à quel titre l'ignorance oseroit-elle revendiquer leurs vertus?

Il est vrai, que tous les degrés des sciences n'ont pas des proportions de moeurs constantes et égales: c'est qu'elles n'ont pas toutes une égale influence sur nos actions; Solon, Aristide et Socrate contribuoient plus sans doute aux mœurs, qu'Hippocrate, Euclide et Sophocle.

Les peuples, après les épreuves cruelles qu'ils avoient faites de l'état où ils vivoient sans loix et sans puissance civile, ont dû commencer par l'étude de la morale et de la politique; et dans ce premier moment, ils ont dû être très-vertueux.

Ainsi les temps où ces premieres sciences étoient seules cultivées, ont pu l'em-

porter par les mœurs sur ceux où elles ont été accompagnées de l'étude des autres; non que ces dernieres aient nui à la vertu, mais par d'autres causes étrangères, telles que la prospérité, l'accroissement des richesses, ou l'affoiblissement des loix

Athènes se corrompit lorsqu'elle augmenta ses connoissances, parce que son génie et son gouvernement n'étoient pas faits pour supporter la prospérité. Le caractere des Athéniens est le même depuis Solon jusqu'à Alcibiade: Périclès régna sur eux par les mêmes voies que Pisistrate. Les entreprises de celui-ci avoient été portées bien plus loin sous les yeux de Solon et dans la premiere ferveur de ses loix; il mérita d'être appellé tyran, et il fut souffert: sans les violences extrêmes d'Hippias son fils, Athènes étoit soumise pour jamais Rendue à sa liberté, elle en abusa: tous ses chefs éprouverent successivement sa légereté et son ingratitude. L'orgueil et l'ambition du peuple augmentoient par degrés avec sa puissance et ses conquêtes; plus il s'enivra de sa gloire, plus il voulut être flatté: on ne pouvoit écarter un rival qu'en proposant quelque nouveau moyen de séduction; c'est ainsi qu'on en vint à distribuer les terres conquises au peuple, à prodiguer les deniers publics pour les jeux, les spectacles et les édifices, à attribuer des salaires aux ci-

toyens pour les fonctions d'assister aux jeux et aux tribunaux, à détruire l'autorité du Sénat, à rendre la multitude toute-puissante, à entretenir enfin et à flatter tous ses caprices. Si je cherche quels furent les auteurs de cette corruption, l'Histoire me nomme Thémistocle, Cimon, Périclès; en accuser Phidias, Euripide et Socrate, seroit le comble du ridicule.

L'orgueil naturel des Athéniens dégénéra en insolence et en indocilité; leur vivacité devint ivresse, et leur légereté folie : ils s'épuiserent en magnificences et en guerres inutiles; ils eurent tous les vices du bonheur, et ils en firent toutes les fautes. Athènes abusoit de tout; il falloit bien qu'elle abusât des arts comme elle avoit fait de sa puissance et de sa gloire, et qu'elle mît dans ses plaisirs les mêmes vices que dans ses affaires. Elle avoit le bonheur de posséder Socrate, Platon, Xénophon; et elle écoutoit par préférence des sophistes et des déclamateurs qui la flattoient: elle ne se contentoit pas d'honorer les Dieux et de couronner Euripide et Sophocle, elle se ruinoit follement pour ses temples et ses théâtres; et la poésie et la religion n'en étoient pas plus coupables l'une que l'autre. La licence d'une démocratie effrénée monta sur la scene: la comédie dès la naissance fut obscene, impie et satyrique; elle joua les noms et les visages, elle couvrit indifférem-

ment de ridicules Hiperbolus et Socrate. Elle ne tenoit pas ses vices de sa nature, puisqu'elle n'en a jamais eu de pareils chez aucun peuple; elle ne fit que reporter dans les mœurs publiques la corruption qu'elle en avoit reçue: la prospérité étoit tellement la source de cette corruption, qu'elles cesserent ensemble; Athènes vaincue et malheureuse réforma son théâtre.

Rome, avec des mœurs dures, un génie sévere, des guerres continuelles et des succès lents, devoit différer longtemps à se corrompre; mais enfin le temps arriva où ses loix se turent devant sa gloire. Les causes de sa corruption ont été trop bien développées, et sont trop connues, pour que je perde du temps à en parler. Les sciences et les arts n'avoient encore fait que de foibles progrès, lorsque ses mœurs étoient déjà perdues: elle eut aussi la fureur des spectacles; elle s'en servit pour fléchir ou pour remercier ses Dieux, et ils firent une partie importante de son culte. Un peuple souverain veut être amusé: des sauteurs, des combats d'animaux et d'hommes faisoient d'abord ses plaisirs; on fit ensuite venir des baladins de Toscane; leurs pieces n'étoient que de misérables rapsodies, pleines de grossieretés; elles portoient le nom de Satyres, terme qui avoit alors le même sens que notre mot, Farce, et qui fut en conséquence détourné à une

signification nouvelle qu'il a toujours conservée depuis. Les bonnes pieces dramatiques que le goût des lettres produisit dans la suite, bien loin de contribuer à la corruption publique, furent une vraie réformation qui alla toujours en augmentant: Plaute, obligé de se conformer au goût de son siecle, fut d'abord très-libre; Térence devint plus châtié: mais le peuple ne les goûta jamais parfaitement; il préféra toujours l'arène au théâtre.

Il ne cherchoit dans ses représentations que le spectacle de sa grandeur et de sa magnificence; les édifices se surpassoient a l'envi en somptuosité pour plaire à un peuple qui pouvoit tout: les Censeurs crierent long-temps, et se lasserent enfin de déplaire sans fruit. Le fameux théâtre de Scaurus contenoit quatre-vingt mille personnes; il étoit porté sur trois cent soixante colonnes; il avoit trois étages, dont le premier étoit de marbre; ses colonnes avoient trente-huit pieds de hauteur, et étoient entremêlées de trois mille statues d'airin: ce prodigieux édifice étoit construit pour trois mois seulement, et fut détruit en effet au bout de ce temps. On élevoit des eaux de senteur au dessus des portiques, et on les faisoit retomber en pluie par des tuyaux cachés. Dans une Tragédie d'Andronicus, appellée *le Cheval de Troye*, on voyoit passer sur le

théâtre trois mille vases, et toutes sortes d'armes d'infanterie et de cavalerie : Pompée, à la dédicace de son théâtre, fit combattre et périr cinq cents lions, six cents pantheres, et vingt éléphans. Qu'est-ce que les sciences pouvoient avoir de commun avec cet appareil fastueux des dépouilles du monde !

Lorsque la corruption fut extrême, elle osa violer la majesté naturelle de la tragédie, et contre toute vraisemblance y porter l'obscénité. Enfin on s'entêta des pantomines, acteurs muets dont le talent consistoit à imiter les actions les plus infâmes : Pilade et Bathylle partagerent la ville, et causerent des séditions. On finit par abandonner entierement le goût des lettres et des arts, qui n'avoient pu se prêter à l'excès de la licence.

Rome, à force de pauvreté et de vertu, conquit des richesses et des vices ; et sa science ne put la guérir : Carthage fut très-corrompue, et ne fut jamais savante. On en peut dire autant des anciens Perses et de la plupart des grands Empires de l'Asie ancienne et moderne : Sparte elle-même, quoique toujours fidelle à son inimitié pour les sciences et les arts, perdit ses vertus aussitôt qu'elle fut maîtresse de la Grece. Par-tout la prospérité séduit et corrompt ; elle détruit ce qui l'a fait naître, et finit par être sa propre ennemie.

Je trouve dans l'histoire, que tous les peuples

peuples ignorans, sans en excepter un seul, ont été corrompus dans leur puissence et dans leurs richesses; deux peuples savans l'ont été dans les mêmes circonstances : à des effets tout semblables dois-je chercher des causes différentes? et comment oserois-je imputer aux sciences, dans deux cas particuliers, les mêmes vices que je vois par-tout ailleurs où elles n'existoient point?

La proposition, que tous les peuples savans ont été corrompus, ne peut donc former aucun préjugé contre les sciences, puisqu'ils ne l'ont été que dans les mêmes circonstances qui ont corrompu toutes les nations ignorantes.

Pour achever d'éclaircir cette question, il est à propos d'examiner ce que c'est que vertu et corruption deux mots très anciens et très imposans, souvent prononcés, rarement entendus.

La vertu, dans son acception la plus élevée, seroit une force de l'ame qui dirigeroit toutes nos actions au plus grand bien du genre humain. Les différens degrés du bonheur total des hommes dépendent des différens degrés de leur union : leur union dépend uniquement de leurs vertus; ils ne sont séparés et armés que par leurs vices : la plus parfaite combinaison de l'amour-propre et de l'amour social seroit à la fois le plus haut degré de la vertu et du bonheur. C'est à ce point que des lignes

infinies de siecles tendront sans cesse, sans l'atteindre jamais : si les hommes avoient pu y arriver, ils ne formeroient tous ensemble qu'une famille.

La société générale se décompose en société politique et civile, et en individus; la vertu de chaque individu ne sauroit mériter ce nom, qu'autant qu'elle travaille à sa conservation et à son bonheur, relativement à la conservation et au bonheur des différens ordres de sociétés dont il est membre. Toutes les vertus domestiques et civiles doivent être rapportées à ce principe et mesurées à cette regle; elles s'ennoblissent et s'élevent à mesure qu'elles contribuent au bonheur d'un plus grand nombre d'hommes: ainsi la tempérance et le courage, les deux vertus gardiennes de notre être, sont en même temps la base de toutes les vertus d'un ordre supérieur.

La nature nous a environnés de biens et de maux: attirés par les uns, effrayés par les autres, l'excés des desirs et des craintes produit toutes les passions qui nous rendent méchans et malheureux; la tempérance de l'ame et le courage sont la double force qui les modere. Plus les desirs et les craintes sont modérés, plus le nombre et la vivacité des concurrences en tout sens diminuent : de-là coulent dans l'ordre civil l'humanité, la foi, la justice, le désintéressement, la générosité; dans l'ordre politique, la soumission

aux loix, la fermeté contre les désordres intérieurs et les dangers du dehors : enfin cette modération seule peut adoucir les concurrences inévitables entre les sociétés politiques, calmer leurs défiances mutuelles, et établir dans la société générale cette bienveillance, cette bonté universelle qui forme le plus sublime caractere de la vertu, et sans laquelle le bonheur de chaque société n'est jamais qu'un bien fragile.

L'excès des privations, rarement utile au bonheur public, et plus rarement encore au bonheur particulier, a pu être quelquefois une vertu d'obligation en de certaines circonstances; c'est ainsi que dans l'enfance du monde et à la naissance des sociétés, cet excès a pu convenir à la timidité et à l'inexpérience des premiers hommes. Dans tous les autres cas, lorsqu'il est produit par des motifs purement humains, c'est tout au plus une vertu de choix qui n'est propre qu'aux ames froides ou pusillanimes : desirer et jouir avec modération, forme le caractere d'une raison éclairée et d'une vertu active, digne appanage de l'âge viril où le genre-humain est parvenu, et qui peut seul le conduire à sa véritable destination, c'est-à-dire, au plus grand bonheur possible.

Si tous les hommes étoient vertueux, la vertu ne seroit que l'exercice le plus doux et le plus agréable de la raison;

plus elle est entourée de vices et exposée aux dangers, aux crimes et aux malheurs qui en naissent, plus elle devient pénible et dure, plus elle a de grands sacrifices à faire : sans les crimes des Tarquins, l'héroïsme cruel de Scévola et de Brutus n'eût jamais existé; sans la barbarie des Carthaginois, Régulus n'eût pas eu besoin de tant de grandeur d'ame; si César eût vécu en citoyen, Caton ne fût point mort en héros(*). Ces efforts cruels de la vertu sont la marque d'un mauvais siecle: il ne peut y avoir de Brutus où il n'y a pas de Tarquins; se plaindre que nous n'ayons pas de Régulus, c'est regretter qu'il n'y ait pas de peuple qui livre aux supplices les plus barbares un ennemi prisonnier. L'adoucissement des moeurs, en bannissant les

(*) J'ai dit, que *Caton déclama toute sa vie, combattit, et mourut enfin sans avoir fait rien d'utile pour sa patrie.* On répond, *qu'on ne sait s'il n'a rien fait d'utile pour sa patrie* (c'est tout ce que je prétendois), *mais qu'il a beaucoup fait pour le genre-humain, en lui donnant le spectacle et le modele de la vertu la plus pure qui ait jamais existé.* J'en conviens, et j'ajoute que ce fut précisément parce que sa vertu fut extrême, qu'elle fut inutile à son pays; elle ne sut ni se prêter ni fléchir ni attirer, ni comprendre enfin que les moeurs d'une ville petite, foible et pauvre, ne pouvoient être celles de la capitale du monde, et que la vertu pouvoit exister sans ces moeurs pauvres et dures. Il a été loué

grands crimes, a banni en même temps ces vertus effrayantes, toujours rares, parce qu'il faut une longue suite de crimes, pour donner occasion à un seul acte de ces vertus; gémir de ce qu'elles n'existent plus, c'est faire le plus grand éloge du systême de notre société: moins la vertu a besoin d'efforts et de sacrifices, plus elle suppose les moeurs perfectionnées.

Les miseres et l'ignorance des premiers siecles ne leur permettoient pas de connoître ces principes; les peuples anciens

par des Philosophes, parce qu'il fut un Philosophe. Avec moins de dureté et d'inflexibilité il auroit pu sauver sa patrie; il ne sut que mourir: mais qu'il fallût ou être ce qu'il a été, ou suivre les principes de Tibère et de Catherine de Médicis, et devenir un *Cartouchien*, *un scélérat*, *un brigand*, et qu'il n'y eût point de milieu entre ces extrémités, comme notre adversaire le suppose dans la rapidité de ses conséquences; c'est une prétention qui doit paroître tout au moins exagérée.

C'est ainsi que lorsqu'en parlant des Brutus, des Décius, des Lucrece, des Virginius, des Scévola, j'ai fait l'éloge d'un Etat *où les citoyens soient condamnés à des vertus si cruelles*; on m'a répondu, *qu'on entendoit très-bien qu'il étoit plus commode de vivre dans une constitution de choses où chacun fût dispensé d'être homme de bien*, comme si la vertu étoit essentiellement sanglante et barbare, et que hors de ces malheureuses circonstances l'honneur et la probité même ne pussent exister.

furent extrêmes dans le matériel des vertus, et n'en posséderent jamais le véritable esprit : le bonheur particulier de chaque société fut leur unique objet ; ils ne s'éleverent point jusqu'à l'amour du genre-humain, ce point de réunion de toutes les vertus, ce dogme fondamental du bonheur, que l'ignorance ne soupçonnoit pas, que la politique détestoit, et que la philosophie seule pouvoit leur révéler. Ils crurent que la tempérance ne pouvoit être qu'une privation absolue, et ils supposerent que le courage devoit combattre sans cesse. Toute la vertu humaine se réduisit à l'art de rendre les hommes terribles à d'autres hommes : la rusticité, la férocité pouvoient contribuer à ce funeste effet ; elles furent consacrées comme les moeurs de la vertu : on en vint à les prendre pour la vertu même ; la pauvreté, la frugalité n'étoient point estimées comme l'effet de la modération, mais comme des armes de plus à la guerre. On ne connoissoit que la tempérance du corps, et elle n'étoit que l'instrument de l'ambition de l'ame : pour animer la valeur on avoit des spectacles sanglans, on se faisoit un devoir d'être cruel jusques dans ses plaisirs. Dans ces circonstances, tout ce qui n'étoit pas précisément pauvreté et courage, épouvantoit le prejugé et étoit impitoyablement appellé corruption ; on persistoit à rester malheureux pour être redoutable.

On voit par-là combien l'imputation de corruption, si odieuse et si répétée, a été injuste dès son origine: ces nations de soldats, fidelles à leur animosité éternelle, redoutoient comme une source de foiblesse tout ce qui pouvoit les rapprocher et les adoucir. On connoissoit les avantages du courage, on ignoroit encore ceux du commerce et des arts: on vit que l'on alloit perdre des soldats, on ne voyoit pas que l'on gagnoit des citoyens: on croyoit qu'il étoit honteux de devoir à l'industrie des biens qu'on auroit pu se procurer par la force; et il faut remarquer que dans ces temps la guerre enrichissoit les particuliers et les peuples. Les loix des différens Etats n'avoient songé qu'à les séparer; on crut leur constitution perdue lorsqu'il fut question de les réunir: des hommes, qui par amour pour leur patrie, détruisoient celle de cent peuples, étoient bien éloignés d'imaginer la terre comme une patrie commune à tous ses habitans; on ne concevoit pas qu'il pût s'établir entr'eux des intérêts communs. Des besoins et des secours mutuels ressembloient à une dépendance; des guerriers qui se faisoient négocians et ouvriers croyoient se dégrader: c'étoient toutes les passions particulieres, qui sous le nom de vertus et de moeurs anciennes, s'étoient liguées contre le bien général, nouveau et inconnu.

Les vieux préjugés céderent enfin en

grondant ; les nouvelles connoissances s'établirent. Chaque état de l'homme a ses vices qui lui sont propres ; le commerce et les arts en introduisirent de nouveaux : on ne vit qu'eux, on oublia ceux de la pauvreté qu'ils avoient chassés ; on murmura, on cria, comme on fait encore aujourd'hui ; on employa sans cesse ce terme commode et vague de corruption, qui accuse sans preuve et juge sans objet fixe, et qui, au gré de la satyre, de l'humeur et de la misanthropie, flétrit indifféremment de la même qualification, la plus haute insolence du vice et le plus petit relâchement de la vertu.

La corruption se mesure par la qualité des vices nouveaux qu'elle introduit dans les moeurs, et les vices eux-mêmes tirent leurs qualités de celles des biens dont ils nous privent ; les premiers biens sont, la vie, la liberté, les possessions, la bonne constitution de la société où nous vivons, enfin la paix et l'union avec les sociétés voisines : ainsi les vices les plus graves, sont l'inhumanité, l'injustice, la mauvaise foi, la lâcheté, l'esprit de révolte, la violence et l'ambition ; tous les autres vices qui n'attaquent point les vertus de premiere nécessité et les biens naturels, forment un genre de corruption moins criminel, et qu'on ne doit nullement confondre avec le premier : ainsi plus ou moins d'usage des richesses et des plaisirs, n'est jamais qu'un abus

tolérable

tolérable en comparaison des vices dont je viens de parler, surtout lorsque la constitution de l'Etat est telle, qu'elle n'en est pas directement violée.

Par ces principes nous devons juger que le plus haut dégré de corruption se trouve, ainsi que je l'ai dit plus haut, parmi ces nations sauvages, qui n'ont ni moeurs, ni loix, ni gouvernement, ni union avec leurs voisins, ni droit des gens pour assurer leurs vies, leur liberté et leurs biens, et dont les misérables destinées sont l'éternel jouet de quelques préjugés et de toutes les passions.

Par-là nous trouverons encore une très grande corruption dans ces siecles fameux de l'antiquité, où les peuples n'avoient point d'autre industrie ni d'autre institution que la guerre, ce crime et ce malheur qui les renferme tous: leurs vertus mêmes, par un égarement monstrueux, se rapportoient uniquement à cet objet; et que pouvoit produire en effet une frugalité oisive, une pauvreté qui avoit tout à acquérir et rien à perdre, une dureté de moeurs qui ne vouloit être adoucie par rien? Que restoit-il, sinon de se haïr et de se combattre sans cesse, ne fût ce que par désoeuvrement, si ce n'étoit par férocité et par ambition? C'est ainsi que Rome toujours armée et toujours sanglante, a été pendant plus de six cents ans l'ennemie du monde, avant d'en être la maitresse Détournons les

yeux un moment de cette ville superbe; portons-les sur les ruines de cent villes dépouillées, dépeuplées, ravagées par le fer et le feu; considérons ce qu'il en a coûté au genre-humain pour la gloire d'un seul peuple, et admirons encore, si nous l'osons, le barbare systême des vertus anciennes qui, renfermées dans les murs de chaque ville, ne voyoient dans le reste du monde que des ennemis, et ne s'exerçoient que pour le meurtre et la destruction.

Appliquons enfin ces principes à cette horrible corruption de notre siecle, qui nous a valu tantôt les noms de lions et de tigres, tantôt l'épithete de fourbes et de fripons, capables de tous les vices qui n'exigent pas du courage, et tant d'autres invectives répétées à chaque page par notre adversaire. Je dédaigne les avantages que je pourrois tirer d'une déclamation aussi outrée, pour me renfermer uniquement dans mon sujet. Je ne nierai pas qu'il n'y ait parmi nous des richesses mal acquises et dont on abuse pour le faste et la mollesse, pour la séduction de la vertu et le salaire du vice: j'avoue que l'ostentation monstrueuse de quelques fortunes forme un contraste odieux avec la pauvreté d'un grand nombre d'hommes; et qu'elle répand de proche en proche une émulation de luxe ruineuse, et dont les moeurs ont beaucoup à souffrir par le prix qu'elle at-

tache aux choses superflues, et par le vif aiguillon dont elle presse la cupidité : je ne puis dissimuler enfin que la recherche de certains agrémens prétendus, l'excès de la dissipation, de la frivolité et de l'amour du plaisir, ne nuisent infiniment aux talens et aux vertus.

Après ces aveux, j'observerai que cette corruption est du genre le plus excusable, puisqu'elle n'attaque ni la paix, ni le gouvernement, ni la liberté, ni la possession de tous les biens naturels, et qu'elle permet à chacun d'acquérir, de jouir, et d'être vertueux, sans être troublé par la violence et l'injustice.

Telle qu'elle est cependant, si elle avoit infecté la masse entiere de la nation, peut-être les hyperboles de nos adversaires commenceroient à avoir quelque fondement ; mais si ce ne sont là que les mœurs de quelques quartiers de la capitale, mépriserons-nous tout le reste de l'Etat qui n'y participe point ? Ne daignerons-nous voir dans la société actuelle qu'un composé de *Cuisiniers*, *de Poëtes*, *d'Imprimeurs*, *d'Orfèvres*, *de Peintres et de Musiciens?* Oublierons-nous, comme on affecte de le faire, le travail assidu du laboureur et de l'artisan, l'industrie et la bonne foi du commerce, la modération du citoyen dans sa médiocrité, l'intégrité, et l'application du corps nombreux de la magistrature, les vertus enfin et le zèle de tant de Ministres ecclésiasti-

ques, auxquels l'antiquité n'a rien de semblable à opposer? N'est-ce donc plus dans ces états divers que l'on doit chercher les mœurs d'un peuple? Quelques gens de cour et leurs flatteurs, quelques millionnaires et leurs parasites, quelques fous, jeunes et oisifs, auroient-ils seuls le droit de représenter la nation?

Les passions naturelles sont de tous les temps: par-tout où il y aura des cœurs humains, on trouvera l'amour des richesses, des honneurs et des plaisirs; les femmes voudront plaire, et les hommes voudront séduire. Les Paladins de Charlemagne, les Croisés, et les Ligueurs avoient plus ou moins le fond de notre corruption; nous n'en différons que par le vernis et les nuances, et tout au plus par quelques passions d'opinion. Les vices secrets sont menacés par la religion; les vices publics doivent être réprimés par le Gouvernement: ainsi s'il y avoit quelque profession où les fortunes fussent rapides, infaillibles et énormes, où elles se fissent sans risques et sans peine, sans talent et sans utilité pour la patrie; si des fortunes odieuses étoient ensuite réhabilitées par de grandes places et par des alliances illustres; s'il y avoit des excès de luxe qui formassent des disparates choquantes; si le vice payé par la richesse triomphoit avec insolence; si des hommes osoient afficher leur perversité, et des femmes leur honte, ce seroit la faute des loix.

Les Gouvernemens modernes, si vigilans contre le crime, ne savent point flétrir le vice; ils sont encore dans l'enfance à cet égard: occupés jusqu'ici à se fortifier, ils n'ont considéré les mœurs que du côté par lequel elles intéressent la politique; le bon ordre purement moral n'a point été l'objet de leurs soins.

Que les loix ferment le plus qu'elles pourront les mauvaises voies à la fortune, qu'elles châtient l'abus des richesses; en retranchant les objets excessifs de la cupidité, elles réduiront la cupidité même dans de justes limites: qu'elles veillent attentivement sur les plaisirs publics, afin que la décence et les mœurs n'y soient pas violées, du moins habituellement; qu'elles forcent au travail et au mariage l'oisiveté et le célibat trop soufferts parmi nous; cette corruption tant reprochée, disparoîtra aussitôt: et combien cette réforme est-elle plus facile, qu'il ne l'a été d'établir l'autorité et l'obéissance, et de délivrer les peuples de l'oppression des Grands? Il suffiroit de le vouloir pour réussir: le cri général est le cri de la vertu.

Mais pour cela faut-il nous ramener à l'égalité rustique des premiers temps? les mœurs sont-elles donc incompatibles avec les richesses? Si nous recherchons l'origine de ce système d'égalité tant vanté chez les anciens, nous trouverons qu'il portoit sur un faux principe qui

suppose tous les hommes égaux dans l'ordre de la nature : je conviens qu'ils sont tous égaux dans leur orgueil et dans leurs prétentions ; mais l'homme et la femme, la vieillesse, l'âge viril et l'enfance, le malade et celui qui est en santé, sont-ils égaux en effet? Le courageux et le timide, l'imbécille et le spirituel, le paresseux et l'industrieux, le robuste et le foible le sont-ils davantage?

Le caractere de la nature est la variété, et elle ne l'a peut-être imprimé dans aucun de ses ouvrages plus fortement que dans l'homme : deux hommes ne sont point égaux en force, en adresse, en courage, en esprit ; les traits de leurs visages ne sont pas plus différens que leurs tempéramens, leurs qualités, leurs talens, et leurs goûts. Dès les premiers ans de l'enfance, des yeux attentifs voient éclater les traits distinctifs du caractere ; c'est que la nature nous ayant déstinés à vivre en société, il falloit que nos qualités fussent inégales relativement à l'inégalité des places que nous devions occuper : les uns devoient naître pour les fonctions les plus basses de la société, afin que celles qui sont les plus relevées et les plus importantes, pussent être remplies sans distraction ; car si chacun eût cultivé son champ lui-même, quel temps seroit-il resté pour inventer les arts et les sciences, faire des loix et

les maintenir en vigueur? L'inégalité naturelle est la base de l'inégalité politique et civile, nécessaire dans toute société.

Plus les sociétés sont foibles, plus il y a d'égalité entre ceux qui les composent; ainsi l'inégalité est moindre entre des enfans qu'entre des hommes faits. Il est certain, que lorsqu'il n'y avoit point d'autre nature de biens que des fonds de terre, il convenoit qu'ils fussent partagés également: ce n'étoit pas un rafinement de politique ni de philosophie qui avoit fait imaginer ce partage aux premiers législateurs; c'étoit tout simplement la nécessité qui les y avoit conduits.

Cette égalité n'étoit autre chose que le défaut de talens, d'arts, d'industrie, et de commerce; elle fut détruite par des vices, elle l'auroit été tout de même par des vertus; elle devoit être la premiere victime sacrifiée à la perfection du genre-humain. L'égalité parfaite ne produisoit que des laboureurs et des soldats, et comme les hommes sont nécessairement avides de distinctions, ne pouvant en espérer d'ailleurs, ils en cherchoient à la guerre; ainsi ces premieres sociétés se combattirent avec acharnement: c'étoit un état de guerre perpétuel de tous contre tous, c'est-à-dire, un état de calamités sans fin. Un ou plusieurs Etats s'aggrandirent enfin par la

destruction de plusieurs autres; l'inégalité s'introduisit entr'eux, et par une suite nécessaire entre les membres qui les composoient. Dès-lors les hommes commencerent à être moins malheureux: il n'y eut plus qu'une portion de ces grandes sociétés qui fut obligée de porter les armes, il n'y eut plus que des frontieres qui souffrirent les horreurs de la guerre; l'intérieur des grands Etats jouit d'une paix éternelle; l'industrie et l'émulation naquîrent de l'oisiveté, puisqu'il plaît à nos adversaires d'appeller de ce nom l'état des hommes, lorsque la patrie cesse de les occuper tous à la guerre; les citoyens se diviserent en fonctions et en classes nouvelles; les talens se connurent; on vit éclore le commerce, les arts, les sciences; le monde prit une face animée, brillante et heureuse. L'inégalité seule enseigna aux hommes la légitime destination de leurs facultés naturelles; elle leur apprit à se rendre heureux les uns par les autres; elle devint enfin la source féconde de tous les biens dont nous jouissons.

Parmi tant de biens elle enfanta les richesses, cet éternel objet de la satyre. A leur égard j'observerai d'abord qu'aucune constitution politique n'est exempte de tout inconvénient, et que la grande inégalité des biens étant l'inconvénient propre aux grands Etats, on doit la supporter en considération des

avantages politiques, auxquels elle est essentiellement liée.

Le commerce du nouveau Monde et la découverte de ses trésors, ont été une source naturelle de la multiplication des richesses, et ont changé nécessairement le systéme des moeurs à cet égard, sans qu'elles ayent pu le prévoir ni l'empêcher, et sans qu'elles ayent eu sujet de s'en offenser.

A ces observations j'ajouterai que chez un peuple bien gouverné, les richesses excitent dans ceux qui les désirent, l'industrie, le travail et le talent, par l'envie de les acquérir; et dans ceux qui en jouissent, l'amour de l'ordre, des loix et de la paix, par la crainte de les perdre: elles animent en même temps la cupidité; mais cette passion n'est pas toujours un vice dans un Etat puissant, puisqu'elle peut très-légitimement se proposer les plus grands objets, et qu'elle est même un ressort nécessaire pour un grand nombre d'opérations du Gouvernement.

Les richesses sont la source d'une infinité de biens moraux; elles donnent l'éducation, elles cultivent les talens et les connoissances, elles mettent à portée des places où l'on peut être utile à la patrie; la vertu peut donc et doit même les désirer: enfin une plus grande multiplication de richesses laisse entre les hommes les mêmes proportions qu'une

moindre, à l'exception qu'elle rend la condition d'un petit nombre plus heureuse, sans empirer celle des autres.

Que dis-je? les richesses, en embellissant la scene du monde, ne contribuent pas moins au bonheur du pauvre qui en a le spectacle tranquille, qu'à celui du riche qui en a la possession inquiete: croira-t-on que pour bien goûter la magnificence des palais, des temples, des jardins, des cérémonies, et des fêtes, il soit nécessaire d'en avoir fait les frais? Faut il être Roi de France pour jouir de Versailles et des Tuileries? Quelle plus délicieuse jouissance que celle de l'artiste même? Celui-là seul a la plus parfaite propriété des productions des arts, qui a le plus de goût et de sentiment.

Ajoutons que dans un Etat riche, tant de voies imprévues sont ouvertes de toutes parts à la fortune, que personne n'éprouve le désespoir de la pauvreté; tandis que la crainte trouble le repos des riches dans leurs lits de pourpre. La divinité des malheureux, l'espérance, berce le pauvre, et lui peint avec d'agréables couleurs la perspective de l'avenir.

Il est à propos de faire remarquer ici une contradiction singuliere de nos adversaires: d'un côté ils font valoir la pauvreté antique comme un état qui faisoit le bonheur des hommes; de l'autre ils emploient les plus tristes couleurs pour

peindre la pauvreté moderne, et ne négligent rien pour nous attendrir sur son sort. D'où peut naître cette prodigieuse différence que l'on suppose gratuitement? La terre, les travaux nécessaires pour la cultiver, les besoins naturels ont-ils donc changé? S'il y a quelque différence, c'est que nos laboureurs vendent leur travail et leurs denrées à des gens plus riches; c'est qu'ils sont plus assurés d'être récompensés de leurs peines et dédommagés de leurs pertes.

Nous nourrissons, dit-on, notre oisiveté de la sueur, du sang et des travaux d'un million de malheureux; j'aurois cru ces reproches mieux fondés contre ces peuples anciens qui sont les favoris de notre adversaire: quels étoient en effet les talens et les occupations de ses chers Spartiates, dont l'oisiveté étoit consacrée par les loix, et chez qui toute espece de travail étoit exercée par une classe d'hommes privés en naissant de leur liberté, et condamnés sans retour à travailler, à acquérir, et à produire même des enfans au profit d'un maître barbare, à qui la loi donnoit le droit de vie et de mort sur eux? Tels furent les usages de toute l'antiquité; tels étoient ces peuples dont on vante le bonheur, tandis que l'on peint comme malheureux parmi nous des hommes dont le travail et l'industrie sont exercés librement et à leur profit, qui, nés

pauvres à la vérité, ne sont pas du moins privés de l'espoir des richesses et sont maintenus par les loix dans la possession de leur liberté, le plus cher de tous les biens, et d'une sorte d'égalité même avec les riches et les puissans.

Les noms de riche et de pauvre sont relatifs, dit-on; c'est-à-dire, que là où il y a des riches, il y a beaucoup de pauvres par comparaison: mais il est absolument faux qu'il y ait plus de pauvreté réelle; elle est toujours par l'espérance, la participation ou les bienfaits de la richesse: il est certain que les fléaux de la famine étoient bien plus fréquens, et bien plus funestes dans les siecles pauvres.

Qu'on nous assure après cela, que s'il n'y avoit point de luxe il n'y auroit point de pauvres: il n'y a qu'un changement à faire à cette proposition, pour qu'elle devienne vraie; c'est de la rendre précisement contradictoire à elle-même, et de dire qu'il n'y auroit point de pauvres s'il n'y avoit point de luxe. Qu'étoit en effet tout le peuple Romain lorsqu'il se retira en corps de sa patrie, extrémité la plus étrange dont il soit parlé dans aucune histoire? Qu'étoient tant de nations qui ne pouvant subsister dans leur pays, alloient dans des climats plus heureux conquérir par les armes, des terres qui pussent les nourrir?

Nous avons dit que le luxe occupoit les citoyens oisifs. On nous demande

pourquoi il y a des citoyens oisifs? je réponds que c'est parce qu'il ne peuvent manquer de l'être par-tout où il n'y a ni arts, ni industrie, ni commerce. Quand l'agriculture étoit en honneur, continue-t-on, il n'y avoit ni misere ni oisiveté. Que l'on daigne donc nous apprendre les causes de ces émigrations si fréquentes dans les temps anciens, et dont on ne voit plus d'exemples de nos jours. D'ailleurs, si l'agriculture peut suffire à la subsistance des habitans dans certains pays, elle ne le peut pas de même par-tout: de-là vient que beaucoup de peuples privés de la ressource du commerce et des arts sont obligés de vivre de pillage; la Hollande, ce pays si puissant et si heureux, que seroit-il sans elle? la retraite d'un peuple de brigands, ou peut-être l'asyle de quelques pêcheurs.

On ajoute que le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, mais qu'il en fait périr cent mille dans nos campagnes. Le luxe est si peu la cause de la misere de la campagne, que le paysan n'est nulle part plus riche qu'au voisinage des grandes villes, de même que sa pauvreté n'est jamais plus grande que là où il en est le plus éloigné. Que le luxe augmente ou diminue, que lui importe? l'usage de la dentelle et de la soie dispense-t-il de manger du pain et de le payer? les productions de la terre en sont-elles moins nos premiers et nos plus indispensables

alimens? peuvent-elles jamais perdre leur valeur proportionnelle avec le prix de l'or et de l'argent, et celui des productions des arts (*)?

Plusieurs conditions nouvelles se sont élevées par le commerce et l'industrie; mais l'agriculture n'y a rien perdu, et n'y pouvoit rien perdre: on regrette sans cesse le temps où elle étoit en honneur; mais quel étoit ce temps? Dans la Grece, à Sparte même, elle n'a jamais été exercée que par des esclaves; à Rome on ne tarda pas à suivre cet exemple. Que nous oppose-t-on donc? apparemment les siecles fabuleux du commencement du monde. Parmi nous, au contraire, si on la considere d'un oeil philosophique, elle est peut-être l'état le plus libre et le plus indépendant de la nation, et le seul à l'abri des vicissitudes de la fortune; si elle a quelque chose à craindre, c'est uniquement de l'excès des impositions (**).

(*) Il est donc absolument faux que *l'argent qui circule entre les mains des riches et des artistes soit perdu*, comme on le prétend, *pour la subsistance du laboureur; et que celui-ci n'ait point d'habit*, *précisément parce qu'il faut des galons aux autres.*

(**) On s'écrie: *il faut des jus dans nos cuisines, voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon; il faut des liqueurs sur nos tables*, *voilà pourquoi*

Il y a de la pauvreté dans notre constitution actuelle; mais il y en avoit plus encore, comme je l'ai prouvé, dans les sociétés anciennes; on en peut dire autant de toutes celles qui n'ont point nos arts ni notre luxe: d'ailleurs, il est nécessaire qu'il y ait des pauvres dans toute espece de société, parce que le travail en est l'ame, et que le besoin seul peut y forcer la multitude. Le travail, il est vrai, doit fournir à la subsistance de l'homme; mais s'il n'y suffit pas, à qui doit-on s'en prendre? est-ce à la richesse? quoi de plus absurde! qui peut donner et qui donne en effet de meilleurs salaires qu'elle? Plus il y a de luxe, c'est-à-dire, plus le superflu est acheté cherement, plus il est impossible que le nécessaire soit au-dessous de son prix.

Dans l'ancienne égalité au contraire,

le paysan ne boit que de l'eau; il faut de la poudre à nos perruques, voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

Pour que ces objections eussent la force qu'on veut leur donner, il faudroit prouver que les jus, les liqueurs et la poudre causent une disette réelle des choses dont elles sont composées: mais si au contraire la consommation qu'elles occasionnent, n'a aucune proportion avec l'effet qu'on lui attribue; si le vin, le bled et le bétail ne manquent point, on doit avouer que ces prétendues causes sont absolument imaginaires.

la pauvreté étoit sans ressource; ceux qui avoient été forcés de contracter des dettes étoient dans une impuissance absolue de les acquitter, n'y ayant alors ni commerce ni arts qui pussent rétablir leur fortune; et les riches ne l'étant pas assez pour remettre généreusement ce qui leur étoit dû, il s'ensuivoit des violences atroces contre les debiteurs: employés par leurs créanciers aux travaux les plus durs, on leur mettoit les fers aux pieds, on les attachoit au carcan, on leur déchiroit le corps à coups de verges; une loi des douze Tables les condamnoit à être vendus, comme esclaves, ou à perdre la tete. On peut lire dans Denys d'Halicarnasse le discours de Scinnius à ce sujet. La retraite du peuple Romain sur le Mont-Sacré n'eut pas d'autres motifs que ces affreuses duretés.

Si l'on considere la totalité d'une nation, les richesses excessives et leurs abus sont très-rares; il est donc aisé d'y remédier: des vices qui n'appartiennent qu'à un petit nombre ne peuvent alarmer, et surtout si ce petit nombre est envié et si tout le reste conspire avec empressement à lui imposer un frein. Il n'en étoit pas de même de la pauvreté des anciens, elle étoit universelle: elle produisit un vice général et le plus grand de tous, la passion de la guerre. Le premier bien que les richesses ayent fait

fait aux hommes, a été de leur inspirer l'amour de la paix. Les nations les plus commerçantes sont les plus pacifiques: le courage qui se défend est la plus grande des vertus; le courage qui attaque, le plus grand des crimes: faute d'avoir connu cette différence, les anciens les couronnoient l'un et l'autre du même laurier; n'ayant que du sang à perdre, et placés entre la misere et la gloire, il n'est pas surprenant qu'ils se passionnassent pour celle-ci, et que cette passion les portât à tout. Mais depuis que les nations modernes ont connu le bonheur, elles ne respirent que la paix qui en est l'unique soutien, et ne se combattent qu'en gémissant: le fanatisme de la gloire n'existe plus que chez quelques Rois; tous les peuples en sont guéris.

Ne nous étonnons point au reste des préjugés de toute l'antiquité contre les richesses; elles étoient essentiellement condamnables, puisqu'elles étoient contraires à la constitution et aux loix des petits Etats anciens, et plus encore parce qu'il n'y avoit alors aucune voie légitime pour en acquérir: le pillage des vaincus, les vexations des alliés et des sujets étoient la seule source des richesses chez les Romains; ceux qui avoient rendu les plus grands services n'exerçant aucun commerce et ne recevant de l'Etat ni pensions ni gratifications, il étoit presque impos-

sible que de grandes fortunes fussent innocentes.

Mais nous qu'un meilleur destin a placés dans des temps plus heureux, adopterons nous de pareils préjugés? croirons-nous qu'il soit impossible d'être vertueux sans être misérable? La vertu est-elle donc de sa nature un effort violent et cruel? doit-elle s'effrayer du bonheur, et le repousser sans cesse?

Si la vertu consiste en effet dans une privation absolue, si *tout est précisément source de mal au-delà du nécessaire physique*, comme on veut nous l'assurer, pourquoi cette profusion immense de biens que la sagesse divine présente si libéralement à nos besoins, et même à nos plaisirs? Quoi! ces innombrables bienfaits seroient autant de sollicitations au vice et au crime? La nature entiere ne seroit qu'un piége?

Non: l'univers n'est point un vain spectacle pour nous; il est formé pour notre conservation et notre bonheur, pour nous servir et nous plaire: nous jouissons sans effort de la beauté de la nature, de l'éclat du jour et du calme de la nuit, de la fraîcheur des bois et des eaux, de la douceur des fruits et du parfum des fleurs; tant nos plaisirs ont été chers à l'Etre suprême! tandis que nos besoins sont obligés d'ouvrir la terre pour en tirer un aliment indispensable, et de chercher jusques dans

ses entrailles le fer nécessaire pour la cultiver. Chaque contrée a des productions qui lui sont propres; une infinité de choses très-utiles sont dispersées dans les diverses régions, pour les réunir par la nécessité des échanges: c'est que l'industrie, le commerce, la navigation, tous ces arts si coupables aux yeux de l'ignorance ou de l'humeur, sont entrés dans les vues de la création. Les besoins des hommes sont leurs liens; la nature les a multipliés exprès comme autant de motifs d'union: les noeuds les plus sacrés n'ont pas d'autre source; ceux de pere et de fils sont fondés principalement sur les besoins de l'enfance et de la vieillesse: vouloir détruire nos besoins par une privation absolue, c'est outrager l'Etre suprême, et rendre les hommes à la fois misérables et barbares.

Sans doute les richesses ont fait naître de nouveaux vices; mais combien en ont-elles proscrit d'anciens? combien ont-elles produit de vertus inconnues à la pauvreté antique? Qu'on lise dans l'histoire Romaine la comparaison de Tuberon et de Scipion Emilien: l'un fidellement attaché à la pauvreté qu'il avoit héritée de ses peres, se distinguoit par sa frugalité et sa tempérance inviolable; l'autre n'étoit pas moins recommandable par le noble usage qu'il faisoit de ses immenses richesses: le premier toujours admiré, le second adoré et chéri, tous

deux avec une vertu égale : Tuberon inflexible et sévere avoit la gloire de mépriser le bonheur ; Scipion généreux et compatissant goûtoit la volupté de faire des heureux.

La philosophie a un ordre de vertus qui lui sont propres et qui ne sauroient être celles de la multitude : les vertus dures supposent une inspiration particuliere ; il est bon qu'elles se trouvent pour la montre et l'exemple dans quelques ames privilégiées ; mais elles ne sont pas faites pour la totalité des hommes ; elles se communiquent difficilement, et ne peuvent se conserver qu'à force d'ignorance, état dont il faut absolument sortir tôt ou tard. Toutes choses d'ailleurs égales, la vertu, qui se fait aimer, doit avoir l'avantage ; il faudroit, s'il étoit possible, qu'elle en vînt jusqu'à séduire.

Je termine enfin cette longue digression sur la corruption et la vertu ; je passe à la justification des sciences et des arts contre les nouvelles accusations qu'on leur a intentées. Je considere la science en elle-même ; son objet est de connoître la vérité, son occupation de la chercher, son caractere de l'aimer, ses moyens enfin sont de se défaire de ses passions, de fuir la dissipation et l'oisiveté. Parmi les objets qu'elle se propose, les uns sont nécessaires et les autres utiles : la métaphysique, la morale, la jurisprudence, la politique sont de premiere

nécessité; sans elles l'homme n'est que le plus misérable et le plus dangereux de tous les animaux; c'est à elles uniquement qu'il doit la connoissance de son être et de ses rapports, la justesse de ses idées, la rectitude de ses sentimens, tous les principes et toutes les douceurs de la société. L'histoire nous offre le recueil des expériences sur lesquelles ces premieres sciences sont fondées; tous les arts qui servent à la faire connoître, participent de son utilité. La physique vient ensuite, la connoissance des élémens et des propriétés de tous les corps, qui ont ou peuvent avoir quelque rapport avec nous; l'anatomie, l'astronomie, la botanique, la chymie nous fournissent mille découvertes d'une utilité infinie; on en peut dire autant de toutes les parties des mathématiques; la méthode de la géométrie est le flambeau même de la vérité, elle répand sa lumiere sur toute la physique et sur tous les arts; la grammaire, la logique et la théorique enfin, qui sont les instrumens nécessaires de toutes nos connoissances et de leur communication, ont éclairci et fixé les notions vagues qui flottoient dans les esprits, affermi et guidé nos jugemens, et par la chaîne combinée des idées, ont porté la certitude et l'évidence dans des questions qui échappoient même à nos conjectures.

Quelle satyre oseroit verser son venin sur ce digne emploi de nos facultés? où

trouve-t-on dans tous ces objets la source de cette corruption tant reprochée? Comment ose-t-on dire *que la vanité et l'oisiveté qui ont engendré le luxe, ont engendré nos sciences, et que ces choses se tiennent assez fidelle compagnie, parce qu'elles sont l'ouvrage des mêmes vices?* Quoi! tous les Philosophes moraux, tous les Législateurs, ces spéculateurs si profonds, si appliqués et si sublimes, n'étoient que des hommes vains et oisifs! leurs préceptes, leurs loix et leurs exemples n'étoient que l'ouvrage de leurs vices? Qu'appellera-t-on du nom de vertu? Ainsi tout genre de travail sera né de l'oisiveté, parce qu'il a fallu se réserver le temps de s'y appliquer, et accusé de vanité, par-là même qu'il est digne de louange.

Loin de ces chimeres, je trouve au contraire que toutes les sciences sont autant de remedes contre les vices politiques, moraux et physiques qui assiégent notre existence: on avoit besoin de pain, et on cultiva la terre; on eut de même besoin de moeurs et de loix, on inventa la politique et la morale; de nos besoins corporels, de nos maladies et de nos infirmités, naquit l'étude de la physique; il falloit démontrer, persuader la vérité et détruire les sophismes de l'erreur, on perfectionna l'art de la parole et celui du raisonnement: l'origine des sciences n'a donc rien que de pur et d'utile; vouloir leur en supposer une autre, c'est fermer les yeux à la vérité et à la lumière.

Que l'on nous montre donc enfin quels genres de corruption naissent des sciences; est-ce la férocité et la violence des nations sauvages? mais leur effet le plus nécessaire est l'adoucissement des mœurs. Est-ce cet esprit de guerre et d'ambition qui a fait, des peuples illustres de l'antiquité, les fléaux de l'univers? elles ne respirent que l'union et la paix. Dira-t-on qu'elles sont la source de la cupidité? mais la route qu'elles tiennent est diamétralement opposée à celle de la fortune et de la grandeur. Inspirent-elles l'amour du plaisir? elles sont presque inassociables avec lui.

Mais, nous dit-on, *les vices des hommes vulgaires empoisonnent les plus sublimes connoissances et les rendent pernicieuses aux nations.* Sans doute, les passions corrompent les choses les plus pures; elles abusent de la religion, faut-il pour cela la détruire? faut-il lui imputer leurs crimes? et moi, je dis: si les plus sublimes connoissances ne sont pas à l'abri de leurs coups, comment l'ignorance pourra t-elle s'en préserver? si le vice perce à travers le bouclier de la philosophie, quel sera son triomphe sur l'ignorant désarmé? s'il abuse de la vérité, quel abus monstrueux fera-t-il des erreurs et des préjugés? nous en avons vu les terribles exemples chez les nations sauvages (*).

(*) On convient cependant *qu'il est bon qu'il y*

Il est vrai qu'il y a des sciences et des arts qui naissent ou ne se perfectionnent que par la puissance, les richesses et la prospérité: ces arts peuvent être contemporains des vices, mais ils n'en sont point la source; les moeurs corrompent quelquefois les sciences et les lettres, qui ne se sauvent pas toujours de la corruption, mais qui en sont souvent le remede.

Plus on examine la nature de la science, ses objets et ses moyens, plus on voit que de toutes les choses humaines, elle est absolument celle qui a le moins d'affinité avec les vices: l'amour de la vérité, quand il est extrême, est le destructeur des passions; lorsqu'il est modéré, il en est du moins une diversion. Syracuse retentit des gémissemens des vaincus, et des cris barbares des vainqueurs: Archimede seul est tranquille; il n'entend que la voix de la vérité; son corps est frappé du coup mortel, son ame étoit déjà dans les cieux.

Les premiers savans furent des dieux; dans la suite on les appella des sages: plus on en avoit conçu les vices, plus on sentoit le prix des bienfaits de la

ait des Philosophes, pourvu que le peuple ne se mêle pas de l'être: mais à qui en veut-on? Où est-ce que le peuple se mêle de philosophie? Dans l'inégalité actuelle des sociétés, il lui est plus impossible que jamais d'avoir ce défaut, si c'en est un.

science;

science; à mesure que les communications littéraires sont devenues plus étendues et plus faciles, on a pu acquérir de la science sans en avoir l'amour: par conséquent elle n'a pas toujours été un remede assuré contre les passions; mais en multipliant à l'infini ses sectateurs, elle s'est toujours réservé un nombre de favoris dignes d'elle; elle a donné toutes les vertus à ses élus, et en a du moins répandu sur le reste de ses disciples quelques rayons qu'ils n'auroient point connus sans elle.

On ajoute *que c'est une folie, de prétendre que les chimeres de la philosophie, les erreurs et les mensonges des Philosophes, puissent jamais être bons à rien;* on demande *si nous serons toujours dupes des mots, et si nous ne comprendrons jamais qu'études, connoissances, savoir et philosophie, ne sont que de vains simulacres élevés par l'orgueil humain, et très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne.*

Dois-je encore répondre à une accusation aussi injuste? la plus légere attention ne suffit-elle pas pour voir que parmi tout ce qu'on appelle sciences, il n'y en a aucune qui n'ait fait plus ou moins de découvertes, détruit plus ou moins d'erreurs, et apporté de très-grandes utilités? Vouloir le nier, n'est-ce pas attaquer l'évidence même?

Les Philosophes, il est vrai, sont tombés dans des erreurs: mais avant eux qu'y

avoit-il autre chose que des erreurs dans le monde? L'ignorance n'avoit-elle pas les siennes plus ridicules cent fois? Avant que des Philophes eussent écrit sur les astres, les cieux, les cometes, la nature des ames et leur état après cette vie, quelles absurdités n'avoit-on pas imaginées? Des nations entieres avoient-elles attendu le systême mal interprété d'Epicure, pour chercher le bonheur dans la volupté des sens? Les idées les plus monstrueuses sur la nature divine n'avoient elles pas précédé de bien loin tous les systêmes?

Si l'ignorance pouvoit s'abstenir de juger, elle seroit sans doute moins méprisable et moins dangereuse: malheureusement l'esprit humain ne peut être sans action; il faut qu'il ait des préjugés s'il n'a pas de connoissances, et des superstitions au défaut de religion; j'en appelle à tous les peuples barbares qui existent de nos jours.

Les erreurs grossieres de l'ignorance furent d'abord remplacées par celles de la philosophie, qui l'étoient moins: une nuit profonde couvroit la route de la vérité, il fallut marcher dans ces ténebres épaissies pendant tant de siecles; le flambeau de la raison s'éteignoit à chaque pas, il fallut s'égarer long-temps, et ce n'étoit en effet qu'à force de s'égarer qu'on pouvoit trouver le vrai chemin. Sans doute un grand nombre d'opinions an-

ciennes sont abandonnées, c'est la preuve même de nos progrès; mais l'histoire des naufrages seroit-elle inutile à la navigation? Ne méprisons pas l'histoire de nos erreurs; marquons tous les écueils où ont échoué nos peres pour apprendre à les éviter; leurs méprises mêmes nous enseignent le prix de la science, qui veut être achetée par tant de travaux: gardons-nous surtout de juger ce que nous ne savons pas par le peu que nous savons; ce qui ne semble que curieux, peut devenir utile; ce qui ne paroît qu'une terre grossiere au premier coup d'oeil, cache quelquefois l'or le plus pur. N'allons pas nous infatuer de notre siecle, comme l'ont fait sottement tant de générations, et juger d'avance sur nos petits succès les siecles innombrables qui germent dans le sein de la nature; en conséquence de l'inutilité de la philosophie Péripatéticienne pendant une si longue suite d'années, n'auroit-t-on pas pu se croire fondé à condamner l'étude de la physique? Il est pourtant vrai qu'on se seroit trompé; l'erreur est la compagne inséparable de l'ignorance, et elle n'est chez les Philosophes que par hasard et pour un temps: la philosophie trouve dans ses principes de quoi s'en guérir, tandis que l'ignorance est par sa nature même éternellement incurable (*).

(*) Que l'on s'écrie que *les sciences entre les mains des hommes sont des armes données à des furieux*;

Il y a, dit-on, *une sorte d'ignorance raisonnable, qui consiste à borner sa curiosité*

qu'il vaut mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais ange ; qu'on aime mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs que s'entre-dévorer dans les villes : ces antitheses, ces comparaisons éloquentes, prouveront tout au plus la persuasion de l'Auteur, et nullement la question même ; passer rapidement d'un extrême à l'autre, sans daigner appercevoir les milieux qui les séparent, c'est ne voir que des vices et des erreurs, c'est anéantir à la fois la vérité et la vertu.

J'ai avancé que *les bons livres étoient la seule défense des esprits foibles*, c'est-à-dire, *des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple:* que repond-on? 1°. *Que les Savans ne feront jamais autant de bons livres qu'ils donnent de mauvais exemples :* c'est ainsi que l'on déchire d'un trait, non-seulement tous les gens de Lettres qui forment nos Académies, non moins attentives aux moeurs qu'à la science; mais encore tant de Ministres de la religion, tant d'hommes consacrés à la vie la plus austere, qui composent assurément la plus grande partie de nos savans : heureusement notre adversaire ne cherche qu'à étonner par la vigueur de ses assertions ; s'il eût voulu démontrer celle-ci, il eût été certainement dans un grand embarras.

Il ajoute en second lieu, *qu'il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons.* S'il entend par mauvais livres, des livres contraires aux moeurs, sa position est évidemment insoutenable ; s'il prétend parler des livres inutiles, elle ne devient pas plus vraie ; s'il qualifie ainsi les livres mal faits, je lui

à l'étendue des facultés qu'on a reçues ; une ignorance modeste, qui naît d'un vif amour

répondrai que ces livres, dès qu'ils enseignent quelque chose, sont bons, jusqu'à ce qu'il y en ait de meilleurs sur la même matiere ; l'usage seulement autorise ensuite à les appeller mauvais par comparaison, sans qu'ils soient pour cela précisément mauvais en eux-mêmes : d'ailleurs, il faut faire attention qu'il ne s'agit ici que des livres faits par des Savans, et qu'ainsi il n'y est nullement question des ouvrages purement frivoles.

Enfin on m'oppose *que les meilleurs guides que les honnêtes gens puissent avoir, sont la raison et la conscience; quant à ceux qui ont l'esprit louche ou la conscience endurcie, la lecture*, dit-on, *ne peut jamais leur être bonne à rien.*

On remarquera que dans toute cette réponse il n'y a pas un mot des *esprits foibles* dont j'avois parlé ; ainsi avec les plus belles divisions du monde, on ne touche seulement pas à la question : on suppose que tous les individus qui composent le genre humain ont naturellement de la probité ou de l'endurcissement, ou même l'esprit de travers, sans que rien puisse perfectionner leurs vertus, ou rectifier leurs mauvais penchans ; supposition qui se réfute si bien d'elle-même, que je me crois parfaitement dispensé de l'attaquer.

Par une suite de ces mêmes principes, on nous assure *que la philosophie de l'ame, qui conduit à la véritable gloire, ne s'apprend point dans les livres, et qu'enfin il n'y a de livres nécessaires que ceux de la religion.*

Ce systême pourroit peut-être éblouir, s'il étoit

pour la vertu et n'inspire qu'indifférence pour toutes les choses qui ne sont point dignes de

neuf ; mais comme c'est précisément celui du Calife qui brûla la bibliotheque d'Alexandrie, et qu'il est demeuré depuis sans sectateurs, il y a lieu de douter qu'il ait aujourd'hui une meilleure fortune. Que notre adversaire me permette seulement de lui demander comment s'apprend donc cette philosophie dont il parle : seroit-ce par instinct, ou bien par une inspiration surnaturelle ? Il le faut bien, selon lui : car si on pouvoit l'acquérir par la voie de l'exemple, de l'instruction, de la réflexion, ou de la comparaison, je ne vois pas pourquoi la communication de toutes ces choses ne pourroit pas se faire par les livres, et pourquoi les connoissances et les principes qu'un homme transmet à un autre en présence et de vive voix, ne pourroient pas être confiés à l'écriture.

On dit ailleurs *que la plupart de nos travaux sont aussi ridicules que ceux d'un homme qui, bien sûr de suivre la ligne d'à-plomb voudroit mener un puits jusqu'au centre de la terre* : que répondre à cela ? Irai-je combiner les divers degrés de possibilité ou d'impossibilité des deux termes de cette comparaison ? Mais quand je l'aurai fait, on me répondra par une comparaison nouvelle ; et ce sera toujours à recommencer ; car en fait de raisonnement, on peut voir la fin d'une question, mais la source des comparaisons est intarissable ; et même plus elles sont absurdes, plus il est difficile d'y répondre : c'est ainsi que cet homme que l'on avoit appellé *Porte d'enfer*, étoit très embarrassé à se

remplir le coeur de l'homme et qui ne contribuent pas à le rendre meilleur; une douce

justifier; car comment prouver qu'on n'est pas porte d'enfer?

J'ai appellé l'ignorance *un état de crainte et de besoin*, et j'ai prétendu *que dans cet état il n'y avoit point de disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître*: on n'a point fait d'attention au mot *besoin* qui étoit sans doute le meilleur appui de mon raisonnement, et on a cherché à se procurer quelque avantage en attaquant celui de *crainte* tout seul: on m'a opposé *les inquiétudes des Médecins et des Anatomistes sur leur santé.* Mais, premierement, quand elles seroient aussi continuelles qu'on le prétend, en est-il moins vrai qu'ils se sont guéris par la science d'un très-grand nombre de terreurs imaginaires? Il leur en seroit resté de fondées et d'utiles; c'est l'état de l'homme apparemment; il faut croire que l'Auteur de la Nature l'a voulu ainsi. En second lieu, quand même les craintes des Anatomistes seroient augmentées par la science, ils n'en deviendroient que plus utiles au genre-humain, par les connoissances que ces craintes mêmes les forceroient d'acquérir; un petit mal deviendroit la source d'un grand bien, et y a-t-il des biens purs pour l'homme? On ajoute que *la génisse n'a pas besoin d'étudier la botanique pour trier son foin, et que le loup dévore sa proie sans songer à l'indigestion*: tant mieux pour la génisse, si elle a la faculté de distinguer tout naturellement par le goût même les alimens qui lui sont propres; à l'égard des loups, nous avons trop peu de commerce avec eux pour savoir si leur intempé-

et précieuse ignorance, trésor d'une ame pure et contente de soi, qui met toute sa

rance ne nuit jamais à leur santé, et si elle doit nous être proposée pour modéle. On demande si, pour me défendre, *je prendrai le parti de l'instinct* contre la *raison?* Je ne serois pas embarrassé à prendre un parti s'il le falloit nécessairement; mais auparavant ne puis-je point demander à mon tour, si nous devons négliger de cultiver la raison que nous avons, pour nous abandonner à l'instinct que nous n'avons pas?

J'ennuierois le lecteur si je voulois débrouiller toutes les chicanes que l'on m'oppose dans les pages suivantes; je répondrai simplement que je n'ai jamais prétendu dire que Dieu nous eût fait Philosophes, mais qu'il nous a fait tels, que la destruction des erreurs et la connoissance de la vérité sont uniquement le prix de l'application et du travail. Les premiers philosophes se sont trompés; leur exemple doit servir à nous corriger, non point en cessant de philosopher, comme on le prétend, puisque ce seroit nous replonger pour jamais dans les ténebres de l'ignorance, mais en évitant avec soin les fausses routes qui les ont égarés; et je ne crains point d'avancer, malgré l'air de plaisanterie que l'on prend, et qui n'est point une preuve, que nous avons trouvé des méthodes très-utiles pour la découverte de la vérité, dans la Logique et la Métaphysique, et surtout en Physique et en Géometrie.

La page suivante suppose éternellement ce qui est en question, c'est-à-dire que toutes les sciences ne sont qu'abus, et que tous les Savans sont autant de sophistes; j'y ai cherché inutilement quelque

félicité à se replier sur elle même, à se rendre témoignage de son innocence, et n'a pas besoin de chercher un faux et vain bonheur,

sorte de preuve ; mais puisqu'on a tant de vénération pour Socrate, et qu'on l'appelle *l'honneur de l'humanité parce qu'il fut savant et vertueux*, pourquoi est-il impossible que d'autres hommes réunissent ces deux qualités? Qu'on en fasse donc un Dieu, si l'on prétend que nous ne puissions pas l'imiter. S'il fut un homme, pourquoi des hommes ne pourroient-ils pas atteindre à sa vertu? Pourquoi seroient-ils coupables ou fous en y aspirant? Socrate censuroit l'orgueil de ceux qui prétendoient tout savoir; *c'est-à-dire*, ajoute-t-on, *l'orgueil de tous les savans* : mais dans quel siecle la défiance, le doute, l'esprit d'examen et de discussion, en un mot les principes mêmes de Socrate ont-ils été plus en regne que de nos jours ? Qui pourroit nier la chose la plus évidente ?

Mais Socrate disoit lui-même qu'il ne savoit rien; donc il n'y a ni sciences ni savans : il n'y a plus que de l'ignorance et de l'orgueil. Tout cela n'est qu'une pure chimere : on a avoué ailleurs que Socrate étoit savant ; et il croyoit sans doute savoir quelque chose, puisqu'il enseignoit toute la jeunesse d'Athenes : la modestie qu'il affectoit sur sa science n'étoit qn'une ironie contre les sophistes qui annonçoient qu'ils savoient tout, et on sait que l'ironie étoit sa figure favorite. Si Socrate a été *savant et vertueux*, je puis donc le répéter, les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices; elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil, et et c'est ce qu'il s'agissoit de prouver.

dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ses lumieres : voilà l'ignorance, dit-on, *qu'on a louée, &c.*

Nous la louerons sans doute aussi, puisqu'on lui a donné les traits de la vertu : je conviens qu'avec un jugement droit et des inclinations pures, on peut être très-vertueux, sans être savant; mais ce portrait orné de tant de jolis mots est celui d'un homme et ne peut être celui de tous ; cette rectitude de bon sens, cette perfection de naturel sont les dons les plus rares de la nature, et ne sauroient jamais appartenir à la multitude.

Au reste ce magnifique portrait porte sur trois suppositions fausses : la premiere, que les facultés que nous avons reçues de la nature nous interdisent l'espoir de la science; la seconde, que l'amour de la vertu est incompatible avec l'amour de l'étude; la troisieme enfin, que les sciences ne contribuent point à rendre l'homme meilleur, et que l'objet principal des Philosophes est d'inspirer une grande opinion de leurs lumieres.

Mais s'il est vrai, au contraire, que nous ayons des facultés propres à connoître la vérité, si les sciences contribuent à fortifier les vertus et à les faire aimer, s'il est faux que la vanité soit leur principal objet, que devient cette éloquente description? et ne serois-je pas fondé à mon tour à faire le portrait d'un

homme vertueux en y joignant la science? avec cette différence que dans la premiere supposition on a peint une vertu simple et innocente, obscurcie par des préjugés nuisibles et honteux, et que dans la seconde je peindrois une vertu éclairée, forte et sublime, que la science même auroit instruite : qu'on décide à présent de quel côté seroit l'avantage.

Comme il a été impossible de prouver que les sciences contribuoient à notre corruption, on les accuse du moins de nous détourner de l'exercice de la vertu. Ce reproche auroit pu avoir quelque fondement dans ces misérables sociétés où chacun travailloit son jardin et son champ ; en effet, le peu de temps qui restoit après les travaux de l'agriculture n'étoit pas de trop, sans doute, pour les devoirs du sang et de l'humanité, et pour l'éducation des enfans: mais depuis qu'à la faveur de l'agrandissement des Etats, les citoyèns ont pu se partager toutes les fonctions utiles à la patrie et à la société; depuis que les malades sont soignés et guéris, les malheureux soulagés et prévenus, les enfans instruits par des gens qui en ont acquis par état les talens ou le droit, et qui s'en acquittent mieux que le reste des citoyens ne pourroit le faire, il faut convenir que le nombre de ces occupations journalieres de la vertu est infiniment diminué, et qu'on

peut sans crime se réserver du loisir pour l'étude (*).

C'est la mauvaise constitution des Etats anciens qui rendoit la pratique de la vertu pénible et assujettissante : aujourd'hui la charité, l'humanité, les mœurs ont leurs ministres et leurs établissemens ; les Grands y contribuent par leur pouvoir, les riches par leurs libéralités, les pauvres par leurs soins ; ce que la vertu a de rebutant a été le partage volontaire, et a fait la gloire de certaines ames choisies ; le reste de ses devoirs divisé en plusieurs parties a été rempli sans peine ; et par cette sage distribution un plus grand effet a été produit avec beaucoup moins de forces ; nos moeurs sont d'autant plus parfaites, que les vertus s'y placent et y agissent librement et sans effort, et que confondues dans l'ordre commun elles n'ont pas même l'espoir d'être admirées.

L'antiquité a célébré comme un pro-

(*) J'ai prétendu que l'éducation des Perses, que l'on vouloit nous faire regretter, étoit fondée sur des principes barbares : on a fait sur cet article une réponse très-judicieuse, mais dans laquelle on a habilement oublié cette ridicule multiplicité de gouverneurs, l'un pour la tempérance, l'autre pour le courage, un autre pour apprendre à ne point mentir, sur laquelle ma critique étoit principalement appuyée ; ainsi il se trouve qu'en faisant une longue réponse, on n'a pourtant pas répondu.

dige les égards de Scipion pour une jeune Princesse que la victoire avoit fait tomber entre ses mains ; et parce qu'il ne fut pas un monstre de brutalité, on nous le propose encore comme un modele héroïque : pour moi, je ne saurois admirer Scipion, à moins que je ne méprise son siecle : une action dont le contraire seroit un crime, n'a pu paroître merveilleuse que parmi des moeurs barbares ; c'étoit un héroïsme alors, aujourd'hui nous n'y voyons qu'un procédé.

Parce que nous avons des milliers de personnes de l'un et de l'autre sexe qui se consacrent volontairement à une chasteté surnaturelle, et qui se sont ôté jusqu'aux moyens de manquer à leur serment, on en conclut *que la chasteté est devenue parmi nous une vertu basse, monacale et ridicule* ; mais ceux qui s'y dévouent ne font-ils plus partie de notre nation? La religion qui conseille ces sacrifices, les loix qui les autorisent, ne font-elles pas parties de nos moeurs? Cette dissolution audacieuse qu'on nous reproche, et que je suis bien éloigné de défendre, a-t-elle donc gagné tous les ordres de l'état? N'est-il pas évident, au contraire, qu'elle n'existe que dans une petite portion de la société? Doit-on flétrir la nation entiere pour la corruption de quelques-uns de ses membres? Il y a plus : si je considere la totalité du genre-humain, je vois des peuples chez

qui les femmes sont communes ; une foule d'autres qui en rassemblent pour leurs plaisirs autant qu'ils peuvent en nourrir; le divorce permis dans toute l'antiquité parmi ces nations qu'on admire tant : l'union indissoluble de deux personnes est le plus haut point de la perfection naturelle, et nous l'avons adoptée ; nous faisons partie du très-petit nombre de peuples qui ont mis cette haute perfection dans leurs loix : elle n'est pas sans doute au même degré dans nos moeurs ; c'est que la foiblesse humaine ne le permet pas ; plus la loi est parfaite, plus elle est sujette à être violée.

C'est par une suite de cette même injustice qu'on ose nous faire un crime de l'attention même que nous avons à purger le théatre d'expressions grossieres : *c'est*, dit-on, *parce nous avons l'imagination salie, que tout devient pour nous un sujet de scandale:* faudra-t-il en conclure aussi que ceux qui se plaisoient aux obscénités de Scarron et de Mont-Fleury avoient l'imagination pure? Ces conséquences seroient à-peu-près aussi probables l'une que l'autre.

L'Auteur couronne sa satyre par ce trait : *tous les peuples barbares, ceux même qui sont sans vertu, honorent cependant toujours la vertu ; au lieu qu'à force de progrès, les peuples savans et philosophes parviennent enfin à la tourner en ridicule et à la mépriser ; c'est quand une nation en*

est une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption est au comble, et qu'il ne faut plus espérer de remede.

Si l'on juge de la seconde partie de cette proposition par la premiere, la réfutation n'en sera pas difficile : persuadera-t-on en effet que l'humanité et le pardon des injures soient fort en honneur chez ces peuples qui se font un devoir et un mérite de manger leurs ennemis; que la chasteté, la pudeur et la modestie soient bien honorées dans un serrail où le luxe de la volupté renferme autant de femmes qu'on en peut nourrir, ou parmi ces hommes qui sont tout nuds, et chez qui les femmes sont communes? La soumission aux loix sera-t-elle révérée par des peuples qui n'en ont point? La justice, la foi, la générosité inspireront-elles quelque respect à ces nations errantes qui ne vivent que de brigandage? D'un autre côté, comment ose-t-on imputer à une nation d'être parvenue à tourner la vertu en ridicule et à la mépriser, tandis que sa religion, son gouvernement, ses loix, ses établissemens, ses usages, le cri public enfin, tout dépose, tout veille en faveur de la vertu? Combien comptera-t-on d'hommes parmi nous, coupables d'un si criminel excès? Est-il permis au zele même d'exagérer avec si peu de vraisemblance!

Enfin, ou il faut soutenir que la vertu est précisément dans l'instinct, qu'elle

est fondée sur l'erreur et les préjugés, qu'elle doit marcher en aveugle et au hasard ; ou il faut avouer que tout ce qui étend l'esprit et éclaire la raison, que les sciences en un mot sont ses guides, ses soutiens, ses flambeaux ; nos sentimens sont conduits par nos idées ; si nous voyons mal, si nous ne voyons pas tout, des notions fausses produiront à la fois des préjugés et des passions : il n'y a qu'une vérité unique : dans les idées elle est la science, dans les mœurs elle est la vertu ; la plus haute science mise en action, seroit la vertu la plus parfaite.

Que l'on objecte les vices de quelques savans, qu'est-ce que cela fait à la question ? prouvera-t-on jamais que les sciences en soient la cause ou l'effet ? Le plus grand nombre des gens de Lettres a toujours été respectable par ses moeurs, même parmi ceux qui habitent les Cours : malheureusement tous les mauvais procédés qu'ils peuvent avoir sont publics, au lieu que les noirceurs des autres classes demeurent ensevelies dans l'obscurité (*). Au reste, que des

(*) *Je suis sûr*, dit M. Rousseau, *qu'il n'y a pas actuellement un savant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que son zèle, et qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les Catilinaires, que d'avoir sauvé son pays.*

C'est assurément un très bon usage pour n'être

connoissances

connoissances imparfaites produisent des vertus qui le sont aussi; il n'y a rien là que de conforme à mes principes: nos sciences sont au berceau, nous tenons à la barbarie par mille côtés; n'avons-nous pas encore des haines de nations, des guerres, des combats singuliers? Tant d'ignorance qui nous reste ne peut être sans beaucoup de vices.

A l'égard des arts, j'avouerai qu'ils ne sont pas à beaucoup près aussi irréprochables que les sciences; ils tiennent au plaisir et le plaisir est aisément suspect. Leurs abus sont-ils nécessaires? c'est ce que l'on n'a point prouvé et que l'on ne prouvera jamais. Que l'on en ait abusé souvent, qu'on en eût même abusé toujours, il resteroit encore à démontrer qu'il est impossible de n'en pas abuser; c'est à quoi l'on ne parviendra point: rien de plus aisé à réprimer, par exemple, que les abus des spectacles; les gouvernemens peuvent tout en cette partie; et ils pourront tout, quand ils voudront, sur ceux de l'imprimerie. Pour abréger, je

pas contredit dans une dispute, que celui de donner ses persuasions pour des preuves: quand je citerois tous nos savans illustres, quand j'en appellerois à leurs ouvrages et à leurs moeurs, quand même ils certifieroient de leur propre main le contraire de ce qu'on leur impute, on seroit toujours en droit de me dire qu'on est sûr; la question est terminée par ce seul mot.

cite ces deux exemples comme les plus importans : on ne détruira jamais tous les vices, parce qu'il faudroit détruire les hommes; mais on en affoiblira le nombre et la qualité; ils cesseront d'être publics et tolérés; on les obligera à se cacher et à rougir, et la corruption n'existera plus.

Que les arts, au reste, parent notre existence et nos besoins; qu'ils nous ôtent cette vieille dureté de moeurs qui a pu se faire respecter, mais qui se faisoit haïr; que le monde reçoive d'eux des couleurs riantes et agréables: je ne vois là que des sujets de reconnoissance. Pour quelques qualités admirables que nous aurons peut-être perdues, nous en gagnerons cent aimables; qu'importe? les hommes ont besoin de s'aimer et non de s'admirer.

C'est ainsi qu'à mesure que les sciences et les arts ont fait plus de progrès, l'autorité est devenue plus puissante à la fois et plus modérée, et l'obéissance plus fidelle: les subordinations de toute espece ont été adoucies; l'humanité n'a plus borné ses devoirs dans le sein d'une ville ou d'une nation, elle est devenue universelle; les miseres et les crimes de la guerre ont été infiniment diminués; le droit des gens a étendu ses limites, et a affermi ses principes: la politique a été purgée de crimes d'Etat si fréquens autrefois, et que l'ignorance

regardoit comme nécessaires; l'émulation enfin a établi entre tous les peuples un échange et un commerce nouveau de leurs talens et de leurs connoissances.

Les vertus civiles n'ont pas fait moins de progrès : elles ont acquis de l'élévation et de la délicatesse ; une habitude de bienveillance générale a embelli tous les devoirs et les a rendus faciles ; la bonté a appris à avoir des égards : la pitié s'est offerte avec respect ; la société civile s'est étendue, elle est devenue le plus précieux des biens ; elle a multiplié les liens de l'honneur et du respect humain en multipliant les rapports; toutes les passions ont été affoiblies, la bienséance a eu des chaînes, et la décence des graces ; les vertus ont daigné plaire.

Tels sont les biens que l'ignorance n'a pas connus et dont nous jouissons : mais je dirai plus ; quand toutes les hyperboles de nos adversaires seroient vraies, dès qu'une fois les sciences existent, dès qu'il est prouvé, comme il l'est en effet, qu'elles ne peuvent pas ne pas exister, par le progrès nécessaire des choses politiques, par nos besoins naturels, et par la nature même de l'esprit humain, nous devrions abjure une satyre inutile, injurieuse á l'Auteur de notre être, uniquement propre à nous avilir, et plus funeste mille fois aux moeurs que les vices qu'on nous suppose, par le décou-

ragement où elle jetteroit toutes les ames : il y auroit de la cruauté à nous reprocher la grandeur de nos maux, en traitant de fou quiconque entreprendroit de les guérir ; l'humanité doit indiquer les remedes en même temps que le mal.

J'ai fait voir combien ces remedes étoient possibles et faciles. Encourager les connoissances utiles, veiller sur les abus des autres, voilà notre devoir : la société la plus parfaite sera celle où les sciences et les arts seront le plus cultivés sans nuire aux moeurs, à l'obéissance, au courage, à tout ce qui sert à la constitution de la patrie et à son bien-être (*).

(*) Ce discours étoit fini, lorsque la préface que M. Rousseau a mise à la tête de sa comédie intitulée, *l'Amant de lui-même*, est tombée entre mes mains : l'Auteur y releve très-bien quelques abus de la philosophie et des lettres, et je suis le premier à souscrire à bien des égards à sa censure ; mais comme la plupart de ces abus sont très-rares, que tous sont exagérés, et qu'il n'y en a aucuns qui soient universels ou nécessaires, il s'ensuit seulement que, pour être philosophe ou savant, on n'est pas par là-même nécessairement exempt de tout vice et de toute passion ; proposition que personne n'a contestée et ne contestera jamais : toutes ces objections ont d'ailleurs été réfutées et prévenues dans le discours qu'on vient de lire.

Quelques endroits de cette préface me paroissent cependant mériter des observations.

On nous dit, par exemple, *que dans un Etat bien constitué toūs les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus savant, ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur; encore cette derniere distinction est-elle souvent dangereuse, car elle fait des fourbes et des hypocrites.*

Eh! quoi! pas la moindre distinction entre le Magistrat et le simple citoyen, le Général et le soldat, le Législateur et l'artisan! Quoi! toute vertu sera suspecte de fourberie ou d'hypocrisie, et doit par conséquent rester sans préférence! Quoi! tout ce qu'il y a d'estimable au monde est pour jamais anéanti d'un trait de plume! Le genre-humain n'est plus qu'un vil troupeau sans distinction d'esprit, de raison, de talens et de vertus même! A la bonne heure; mais qu'il me soit permis du moins de demander dans quels climats, dans quels siecles exista jamais cet Etat bien constitué, et sur quels fondemens on appuie son existence après qu'on en a détruit tous les ressorts?

Le goût des lettres, de la philosophie, et des beaux-arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs et de la véritable gloire; quand une fois les talens ont envahi les honneurs dus à la vertu, chacun veut être agréable, et nul ne se soucie d'être un homme de bien: de là naît encore cette autre inconséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux; car nos talens naissent avec nous; nos vertus seules nous appartiennent.

Voilà un endroit qui sera parfait, quand on aura prouvé seulement trois choses: 1°. Que l'amour de nos premiers devoirs et celui de la philosophie sont

en contradiction ; 2°. qu'il est impossible d'être agréable et d'être homme de bien ; 3°. que par-tout où il y aura des récompenses pour les talens, il ne peut plus y en avoir pour les vertus.

On ajoute : *le goût des lettres, de la philosophie et des beaux arts amollit les corps et les ames ; le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament ; et l'ame garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne.*

On avoit toujours cru que l'extrême vigueur du corps nuisoit à celle de l'esprit ; mais apparemment on suppose ici le travail de l'étude poussé jusqu'à la défaillance. Au reste, on ne peut pas mieux s'y prendre pour prouver qu'il n'y a point d'ames plus foibles que celles des Philosophes : que pourroit-on supposer à cela ? tout au plus l'expérience.

L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage, et cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous ; c'est ainsi qu'on devient lâche et pusillanime, incapable de résister également à la peine et aux passions.

C'est donc l'application à l'étude qui nous rend incapables de vaincre les passions ; c'est la force du corps qui nous met en état de leur résister : assurément ces paradoxes ont au moins le mérite de la nouveauté.

On n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure ; or rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

Il est vrai qu'on ne s'est point encore avisé de choisir des grenadiers parmi des Académiciens ; mais il est à remarquer qu'on en use de même à l'égard des Magistrats et des Ministres de la religion : en conclura-t-on que tous ces gens-là sont sans honneur ?

N'y auroit-il donc plus de vertu dans le sein paisible des villes, et ne se trouveroit-elle que dans les camps, les armes à la main, pour se baigner dans le sang des hommes ?

Plus loin je trouve ces mots : *c'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entr'eux sans se prévenir, se supplanter, se tromper, se trahir, se détruire mutuellement : il faut désormais se garder de nous laisser voir tels que nous sommes ; car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés ; et il n'y a d'autre moyen, pour réussir, que de tromper ou perdre tous ces gens-là.*

Voilà encore une proposition forte, bien capable d'en imposer à des lecteurs foibles et inattentifs ! Il s'agit de la rendre vraie, et je dis : pour deux hommes dont les intérêts sont opposés, cent mille peut-être sont d'accord ; en effet, quelle multitude d'intérêts communs n'avons-nous pas, comme amis, comme parens, comme citoyens, comme hommes ? Sur la totalité du genre humain, de ma nation, ou de ma ville, combien rencontrerai-je d'intérêts opposés ? J'en vois, il est vrai, dans la concurrence de la même profession, qui est la source la plus ordinaire des prétentions aux mêmes choses ; là, je conviens qu'on peut se laisser corrompre par la rivalité : mais les trahisons, les violences, les noirceurs arrivent-elles tout aussi-tôt ? Les loix, le respect humain, l'honneur, la religion, l'intérêt personnel attaché au soin de la réputation, sont-ce toujours des contrepoids impuissans contre les tentations de la cupidité ? Quand on veut apprécier

ces hyperboles énormes, on est tout étonné de voir à quoi elles réduisent.

Il en est de même de celles-ci : *il est impossible à celui qui n'a rien, d'acquérir quelque chose*; *l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misere*; *les fripons sont les plus honorés, et il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête homme.*

Que suppose-t-on? que parmi nous il n'y a absolument aucune voie honnête pour acquérir des richesses ou de la considération; ce qui est si manifestement contraire à l'évidence qu'il seroit ridicule d'entreprendre seulement de le réfuter.

Je n'aurois pas même relevé des propositions si insoutenables, si l'amour de mon siecle et de ma nation ne m'eût fait un devoir de repousser les calomnies dont on veut les flétrir aux yeux de la postérité ou des autres peuples, près de qui notre silence eût pu passer pour un aveu tacite des crimes qu'on nous impute.

Le beau portrait du Sauvage que l'on trace ensuite avec tant de complaisance, prouve très-bien qu'il n'a pas les vices de la société, parce qu'en effet il ne peut pas les avoir, puisqu'il n'y vit pas; mais par la même conséquence, il est évident aussi qu'il n'en a ni les vertus ni le bonheur: il n'y a point de vertus qui, comme nous l'avons dit, ne supposent ou ne produisent l'union des hommes; la vie sociale est donc la source ou l'effet nécessaire de toute vertu: la vie sauvage qui suppose la haine, le mépris ou la défiance réciproque, est un état qui dans un seul vice les comprend tous.

On décide encore que *l'homme est né pour agir et penser, et non pour réfléchir*; *la réflexion ne sert*

qu'à

qu'à le rendre malheureux, sans le rendre meilleur &c.

Répondrai-je sérieusement à des conclusions qui marquent si visiblement l'extrémité où l'on est réduit? Prétendre que l'homme doit *penser* et ne doit pas *réfléchir*, c'est dire à-peu-près en termes équivalens qu'il doit *penser* et *ne point penser*. D'ailleurs, qu'aurois-je à répondre ? On ne croit pas pouvoir faire le procès aux sciences sans proscrire en même temps *toute réflexion*, c'est-à-dire toute raison et toute vertu, et sans détruire l'essence même de l'ame ; assurément, c'est m'accorder beaucoup plus que je n'aurois osé souhaiter.

Enfin on conclut *qu'on doit laisser subsister et même entretenir avec soin les académies, les colléges, les universités, les bibliothèques, les spectacles, et tous les autres amusemens qui peuvent faire diversion à la méchanceté des hommes, et les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses, etc.*

On sent assez les avantages que je pourrois tirer de cette conséquence où on est forcé, ainsi que des motifs qui y ont déterminé ; mais ce discours n'est déjà que trop long. Enfin nous sommes d'accord: il faut conserver et cultiver les lettres, c'est ce que j'avois dit, c'est ce qu'on est contraint d'avouer ; quelques traits de satyre de plus ou de moins font désormais toute la différence de nos sentimens à l'égard des sciences : ce n'est pas la peine d'en parler davantage.

Au reste, ce n'est qu'à regret que je suis entré dans ces détails, que j'aurois sans doute omis, si je n'avois craint de trahir la justice de la cause que je défends : je prie mon adversaire de se souvenir que lui-même m'en a donné l'exemple le

premier : la force et la vivacité de ses épigrammes, son éloquence énergique qui sait répandre le ton de la persuasion sur tout ce qu'il traite, ne m'ont permis de négliger aucuns des moyens que j'avois de me défendre, et de prévenir les lecteurs contre les traits chargés d'une satyre ingénieuse, utile si l'on sait la renfermer dans de justes bornes, mais dangereuse pour qui voudroit en adopter tous les excès.

L'HOMME MORAL

OPPOSÉ

A

L'HOMME PHYSIQUE.

L'HOMME MORAL

OPPOSÉ

A L'HOMME PHYSIQUE,

Ou Réfutation du discours sur l'Origine de l'Inégalité.

LETTRES PHILOSOPHIQUES.

LETTRE PREMIERE.

MONSIEUR, c'est avec la plus grande amitié et le zèle le plus vif, mais le moins amer, que je vais vous adresser quelques lettres au sujet de votre Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. Vous avez mérité tout-à-fait cette amitié et ce zèle, par la façon franche et naïve dont vous vous présentâtes à moi en arrivant à Paris, il y a peut-être douze à quinze

ans; et il me parut que vous étiez content de la franchise et de la naïveté avec laquelle je répondis à la vôtre, jusqu'à vous donner entrée auprès de quelques personnes distinguées, capables d'honorer votre mérite et de récompenser vos talens. Il ne tint qu'à vous d'aller en avant dans la triple carriere de la littérature, de la fortune et de l'honneur, que je crus vous ouvrir.

Vous me parûtes, en philosophe un peu altier, dédaigner les deux dernieres carrieres des honneurs et de la fortune, pour vous borner à la littérature et aux talens, nommément à celui de la poésie et de la musique, qui sont en effet les plus brillans, et dans lesquels vous vous étiez exercé avant votre arrivée à Paris. Vous me parlâtes même d'un opéra, dont la poésie et la musique étoient de votre façon. Il me convenoit d'en désapprouver le projet et le sujet. Votre goût de musique étoit assez françois; mais vos vers sentoient un peu trop la province, et la province étrangere. D'autres vous en firent appercevoir les défauts, soit du vers, soit de la langue et de la rime même; et peu-à-peu vous prîtes le ton d'une musique, sinon Italienne, du moins un peu plus recherchée et travaillée, à l'école de Mondonville, de le Clerc, et surtout de Rameau, pour qui j'aurois voulu vous inspirer un peu plus de reconnoissance et de respect:

car les talens doivent se respecter, et les leurs sont plus connus que les vôtres.

Mais vous êtes né vous-même; et votre génie autant que votre naissance et votre éducation, sous le beau nom de philosophie, vous ont rendu indépendant de tout ce que vous appellez formalités et vices de société. Je vous perdis de vue dès que vous voulûtes jouer le rôle de mécontent de la fortune et de vos amis. Je ne vous revis qu'un moment à votre retour de Venise, et vous ne reparûtes sur la scène qu'à votre discours couronné à Dijon contre les lettres, les sciences et les arts. Je pris tout cela pour un discours de parade et un paradoxe ingénieux, assez bien écrit même, et d'un goût et d'un ton assez françois.

Votre discours sur ou contre la musique, il y a deux ans, me révolta un peu plus, en révoltant tout-à-fait contre vous nos plus illustres artistes; c'est que vous y paroissiez vous-même un homme tout-à-fait révolté contre une nation aimable et gracieuse qui vous a ouvert son sein, non, ce me semble, pour le déchirer de si près: *Non hos quaesitum munus in usus.* Votre parti est pris: vous ne sauriez reculer dans vos prétentions. Votre bel esprit que j'admire, est tout-à-fait cabré. Plus on vous a contredit, parce que vous vous contredisiez vous-même, plus vous vous êtes monté en esprit de

contradiction. Paradoxes sur paradoxes, il n'y en a plus désormais qui puissent vous arrêter. Fallût-il brûler le temple d'Ephese, il ne seroit point trop riche et trop fameux pour combler la mesure de gloire qui doit, à votre avis, vous signaler. Eh! Monsieur, eh! mon cher Monsieur, voyez, reconnoissez le piége que vous tend votre génie même, beau si vous voulez, mais dangereux par l'événement. Parce qu'on veut sauver les sciences et les lettres des coups que vous leur portez, vous attaquez les arts. On défend les arts, et voilà que vous portez des coups terribles au gouvernement, à la police qui regle les rangs, à la religion qui les légitime, à la société, à l'humanité même, qui en sont les premiers fondemens.

Il ne vous manque plus que d'attaquer les personnes, et de dire à chacun le mal qu'on voit bien que vous en devez penser; car vous semez dans toute notre nation un esprit de critique, un levain d'aigreur qui est capable d'altérer notre caractere naturellement sociable et bienfaisant envers les étrangers. A qui en avez-vous? quelles sont vos prétentions? en quoi vous a-t-on offensé? pourquoi vouloir dissoudre une société aussi douce que la nôtre? Tous les étrangers nous louent spécialement par-là. Ils accusent, il est vrai, notre société d'un peu de frivole, et nous ne le nions pas; c'est

même par ce brillant que nous leur imposons le plus. Notre société est un peu enfantine, et par-là d'autant plus gracieuse et aimable.

Serieux dans le sérieux, il y a longtemps que j'ai observé que nous étions frivoles dans le frivole. Je conviens que cela même est dans nos moeurs, et que notre caractere résulte de celui de notre gouvernement, le plus parfait, le plus ancien qui soit dans l'Europe, parce qu'il a le mélange de force et de suavité dont la plupart des autres n'ont que les extrémités. Notre gouvernement est *absolu*, mais je crois que vous avez tort de le traiter de *despotique*. Vous êtes réfuté par vous-même, ne fût-ce que par cette frivolité de moeurs, de caractere et de société, qui ne peut résulter que de la grande et très honnête liberté, après laquelle les autres courent, mais dont nous jouissons de tout temps, d'autant mieux que nous en parlons et y pensons moins.

Comme je veux vous traiter un peu en malade avec une sorte de respect, agréez que je vous parle quelquefois, souvent même comme si je parlois de vous à un autre, qui n'est point vous. Cette façon est dans notre langue la marque du plus grand respect. On ne dit point *vous* à ceux que l'on veut honorer, beaucoup moins lorsque ce *vous* peut les faire rougir de honte ou de pudeur.

M. R. et d'autres se sont plaint de nous, (on entend ce *nous*-là) et de ce que, par des écrits ou des discours anonymes ou secrets, nous attaquions, selon eux, leur licence ou leur religion. Ce sont des ménagemens et des discrétions de zèle, dont on est bien souvent obligé de se servir. Je suis ma propre façon de penser, naïve et même peu discrete, en affichant mon nom et ma conduite à côté du nom et de la conduite de M. R. pour en infirmer un peu, je l'avoue, la trop grande autorité, s'il étoit dit qu'on n'ose lui dire en face du public, tout ce qu'on pense de bien, sinon de lui, du moins pour lui et pour le public.

Je ne le dissimule pas, j'en fais une profession ouverte, franche et noble, religieuse même, de réfuter de point en point, le plus solidement qu'il me sera possible, le dernier écrit et tous les écrits de M. R. La religion, la qualité de François, le titre d'homme de Lettres, d'Académicien même, m'autorisent. Je me sens un vrai zèle pour M. R. Je voudrois le *convertir*, qu'on me passe le terme; oui, le convertir à Dieu, à l'Eglise, au Roi, à la France, aux Lettres, aux Arts, à la société, à l'humanité: toutes choses pour lesquelles je lui connois des talens.

Ne craignez rien, Monsieur, je ne veux en rien triompher de vous, si ce n'est de votre coeur; je ne veux en rien

vous faire rougir de honte, mais de pudeur. *Agnosce, ô Homo, dignitatem tuam*, veux-je vous dire avec un saint Pere. Oui, Monsieur, c'est à vous-même que vous manquez en manquant aux sciences, à la société, à l'humanité que Dieu a créée, réparée, prise même avec tant de respect, l'ayant faite à son image, et unie à sa propre personne. Je suis donc, Monsieur, votre très-humble, &c.

LETTRE II.

OUI, M. je respecte avant toutes choses l'image de Dieu qui est en vous, ne fût-ce que pour vous donner l'exemple de la respecter vous-même; car voilà le sens unique de ce qu'on dit tous les jours, qu'un honnête homme doit se respecter lui-même. Enfin, M. R. dédie son nouveau livre à la République de Genève. Cela est bien: mais il n'est pas bien de fonder tous ses remercimens à sa patrie, sur la seule liberté prétendue dont elle laisse jouir ses sujets ou plutôt ses citoyens; car le nom de sujet n'est pas du goût de M. R., qui dit en propres termes, que s'il avoit eu à choisir le lieu de sa naissance, *il auroit voulu vivre et mourir libre . . . et que personne*

dans l'Etat n'eût pu se dire au-dessus de la loi. Cela s'entend trop bien.

Mais l'Auteur n'est pas chiche des plus fortes expressions, pour se faire mieux entendre. *Car*, dit-il, *s'il y a un chef national, et un autre chef étranger, quelque partage d'autorité qu'ils puissent faire, il est impossible que l'un ou l'autre soient bien obéis, et que l'Etat soit bien gouverné.* Comme absolument je ne veux point trop jeter d'odieux sur M. R. je me contente d'observer que par le *chef national* il ne peut entendre que le Roi, et par le *chef étranger* le Pape et les Evêques. Seulement je prie M. R. de croire qu'il n'y a point ici de partage d'autorité, personne ne partageant avec le Roi l'autorité toute entiere qu'il a sur son Royaume, l'autorité du Pape et des Evêques étant d'un ordre tout-à-fait à part, et n'allant qu'à augmenter celle du Roi sans partage ni diminution quelconque, en redoublement même de l'une et de l'autre, *en raison doublée*, disent les Géometres : car il est faux que dans le concert de ces deux autorités, il soit *impossible que l'un ou l'autre soient bien obéis, et que l'Etat soit bien gouverné*; puisqu'au contraire dans le bon gouvernement de l'Etat le Roi maintient l'Eglise et la protege efficacement, et que l'Eglise ne preche que la fidélité et l'obéissance au Roi. Il n'y a jamais eu que les Calvinistes et les Albigeois ou leurs pareils, qui

ayent prêché et exercé la révolte aux loix de l'Etat et de l'Eglise, dont les intérêts ne sauroient se diviser.

M. R. devroit éviter avec soin tout ce qui peut fonder le reproche de *Philosophes cyniques*, qu'on ne fait que trop à ceux qui critiquent tout, à propos et hors de propos : car après avoir dit qu'un chien est bon lorsqu'il aboie à propos, il ajoute „ qu'on hait l'importunité de ces animaux bruyans qui troublent sans cesse le repos public, et dont les avertissemens continuels et déplacés ne se font pas même écouter au moment qu'ils sont nécessaires. " Je suppose que c'est de lui-même que M. R. parle si naïvement.

Monsieur, en ami je n'aurois pas voulu, si vous m'aviez consulté, que vous eussiez dit que vous étiez réduit à finir „ dans d'autres climats, une infirme et languissante carriere, regrettant inutilement le repos et la paix dont une jeunesse imprudente vous a privé ". On ne sait que penser de votre expatriation et de cette jeunesse imprudente qui vous y a réduit. Il ne me convient pas de voir plus clair ni plus loin que ce que vous en dites : mais le monde est malin, et vous avez, et vous vous faites bien des ennemis.

Vous aimez à vous personnifier ; d'autres diroient à faire, à être un personnage. A quoi bon parler d'un *vertueux*

citoyen de qui vous avez reçu le jour. Il n'y a qu'un Prince ou un Seigneur enfin à qui il fût permis de braver ainsi l'inégalité des conditions. Un homme comme vous, dans l'aveu fastueux de la médiocrité de sa condition, ne peut par l'égalité à quoi il aspire, que révolter ses supérieurs qu'il veut ouvertement rabaisser jusqu'à lui. Vous savez, vous voyez les façons politiques, économiques, civiles et polies dont on vit en France, avec quelle décence les rangs y sont réglés, les conditions étiquetées, combien par le droit de leur naissance, de leurs dignités, de leurs richesses, les grands y vivent au-dessus des petits, sans orgueil même et sans injustice, et combien les petits sans bassesse, mais non sans modestie, y sont respectueux envers les grands.

D'ailleurs vos maximes républicaines ne vont pas à nos moeurs. Je doute qu'à Genève on osât dans le bas étage dont vous vous glorifiez, braver en face, de graves et respectables Magistrats que vous êtes obligés, en titre, de traiter de *souverains Seigneurs*, et qui le sont en effet. Vous nous feriez soupçonner que vous avez été forcé de sortir de votre patrie par votre humeur intolérante, qui se faisoit bien mieux remarquer, donnoit sans doute plus d'ombrage et devenoit plus personnelle pour les particuliers, dans un petit Etat comme

celui-là, où l'on se voit et où l'on se mesure de près : au lieu qu'ici vous vous perdez dans l'immensité d'une grande nation, qui vous voit d'assez loin ou d'assez haut, pour rire et se faire un jeu de tous les efforts impuissans que vous faites pour lui faire dire que vous êtes là.

A votre place je craindrois d'être l'*homme du jour*, qu'on va voir ou qu'on appelle chez soi par curiosité. Et parlant du vertueux citoyen de qui vous tenez le jour; „*je le vois encore*, dites-vous, *vivant du travail de ses mains*, et nourrissant son ame des vérités les plus sublimes. Je vois Tacite, Plutarque et Grotius mêlés devant lui avec les instrumens de son métier.“

Cela est-il beau? Je doute qu'il le soit en France, où le goût décide de tout en genre de beauté. Les artisans eux-mêmes en concluront que cela devoit faire un mauvais ouvrier, dont ils ne seront pas surpris de voir l'héritier obligé de chercher fortune hors de la maison paternelle; et les gens de bon sens et d'honneur seront d'avis, que ce bon homme auroit mieux fait d'occuper Monsieur son cher fils des instrumens et des façons de son métier, que de la lecture de Plutarque, Tacite ou Grotius.

Aussi M. R avoue que „les égaremens d'une folle jeunesse lui firent oublier durant un temps de si sages leçons“.

Il n'auroit pas dû se citer lui-même comme une exception à ce qu'il dit que tous les citoyens de Genève sont comme son père „ des hommes instruits et sensés, dont sous les noms d'ouvriers et de peuples, on a chez les autres nations des idées si basses et si fausses ". M. R. ne veut pas qu'on méprise le peuple et les ouvriers, et lui il veut bien mépriser les autres nations qui en pensent autrement. En France ni dans les Etats policés on ne méprise point le peuple et les ouvriers, lorsqu'ils sont sages, habiles, modestes et respectueux. On ne méprise les ouvriers que, parce que communément ils sont sans éducation, sans science et fort mal habiles dans leur profession, et que sur le tout ils sont grossiers, jaloux de la fortune d'autrui, mauvais chrétiens, méprisans eux-mêmes, et sujets à bien des défauts et des vices bas et crapuleux. M. R. ne veut que dire aux Magistrats de Genève et à tout le monde, que son pere, sans être *distingué par la condition*, étoit pourtant, Messieurs et Messeigneurs, comme tout le peuple de Genève, *vos égaux par l'éducation.* Calomnie pure de dire qu'en France on n'éleve pas mieux le bourgeois que le peuple, et les gens nobles que les bourgeois. Je suis bon témoin du contraire. Je suis, M. votre, etc.

LETTRE

LETTRE III.

Monsieur, comme dès l'Epître dédicatoire, où les autres ne font souvent qu'ennuyer leurs Mécenes mêmes par des éloges plein de fadeur, vous préludez par des hostilités aux grandes batailles dont votre discours est rempli contre le genre-humain, je ne suis pas surpris de vous voir vous y déclarer l'ennemi de l'univers.

Votre but décidé, est d'abord de démêler l'*homme artificiel*, de l'homme *originaire et naturel*. Vous n'en parlez, dites-vous, qu'en Philosophe, et ce qui est pis, qu'en Physicien; et c'est là-dessus que vous proposez un problême à résoudre. „Quelles expériences seroient nécessaires pour parvenir à connoître l'homme naturel, et quels sont les moyens de faire ces expériences au sein de la société". Regardez-vous donc l'homme comme un être tout physique? Cela paroît, puisque vous n'invoquez que les expériences physiques pour le connoître, pour le deviner. L'homme est pourtant, selon l'Ecriture, l'Evangile et le Catéchisme, selon l'expérience même, un être tout moral et tout surnaturel, dont le corps comme l'esprit et la raison sont subordonnés à la foi et à toutes les vertus théologales et théologiques, aux vertus morales du moins.

On a beau faire des abstractions, et se dire Philosophe et demi, beau dire qu'on ne consulte que la raison. Moïse, le seul qui ait droit d'en parler, nous dit positivement que Dieu forma l'homme du limon de la terre, et voilà la physique et le pur physique : mais Moïse ajoute tout de suite et dans la même phrase, que Dieu inspira sur la face de cet homme physique un souffle de vie qui fit de l'homme une ame vivante. *Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terrae, et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitae, et factus est homo in animam viventem.*

Voilà ce que toute la philosophie et, beaucoup moins, toute la physique du monde ne sauroit deviner, si elle n'est chrétienne. Mais voilà ce qu'elle tâche toujours d'éluder et de méconnoître. Le passage précédent a deux parties bien marquées; dans la premiere il s'agit du corps de l'homme et de sa forme corporelle, mais non de l'homme ni de la forme de l'homme. Le corps de l'homme n'est point l'homme, et n'est pas même l'animal de l'homme; c'est l'ame qui en est la forme raisonnable, vivante et animale même et animée.

Dieu avant tout cela avoit dit : *faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* Croira-t-on que par son corps seul, par son être purement physique, par la nature physique et corporelle

l'homme est l'image et la ressemblance de Dieu? Il ne seroit pas même l'image de la bête, qui dans le fond ne laisse pas d'avoir une ame vivante; car les reptiles mêmes sont nommés des ames vivantes, *reptile animae viventis*, aussi-bien que les poissons, et les plus terrestres animaux, nommés par Moïse *animam viventem in genere suo*.

De sorte qu'on pourroit s'y méprendre et confondre l'ame de l'homme avec celle des animaux, si la condition d'être inspirée de Dieu et de son souffle, et surtout d'être l'image ressemblante de Dieu, ne relevoit l'homme absolument au-dessus des purs animaux; car c'est cette qualité d'image de Dieu, cent fois répétée par Moïse, par toute l'Ecriture et par toutes sortes de traditions divines et humaines, qui est le propre spécifique de cette divine humanité, que M. R. ne fait que ravaler et comme traîner dans les boues à tout propos.

„ Laissant donc, *dit-il*, tous les livres scientifiques, qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits, et méditant sur les premieres et plus simples opérations de l'ame humaine, je crois voir deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous intéresse ardemment à notre bien-être et à la conservation de nous-mêmes, et l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir périr et souffrir tout

être sensible, et principalement nos semblables".

M. R. ne veut pas voir les hommes tels qu'ils se sont faits. Et comment donc veut-il les deviner si ce n'est par leurs oeuvres, et par les oeuvres les plus immédiates et les plus caractéristiques? Le bon sens, comme l'Evangile, nous invite à connoître l'arbre par le fruit, et l'homme d'hier par l'homme d'aujourd'ui, l'homme invisible par l'homme visible, et qui frappe et affecte intimement tous nos sens intérieurs et extérieurs. M. R. s'enfonce, je dirois presque s'embourbe, dans ce que l'homme animal a de plus grossier. Encore jugeroit-on assez bien de l'homme par les sentimens. C'est même la pierre de touche et l'étiquette du jour. Notre siecle, en cela fort délicat et fort éclairé, n'apprécie désormais les hommes que par les sentimens. Mais M. R. nous ramene en premiere et, je le crains, en derniere instance, aux sensations les plus *antérieures à l'intelligence et à la raison.*

Son projet, son plan est formé, décidé, arrêté, de juger l'homme par le physique en excluant le moral, par l'animal et nullement par le raisonnable. Ce qui est si vrai, que par la sensibilité grossiere où il nous remonte, s'il ne nous dégrade, il prétend bien que nous tenons aux purs animaux, autant

au moins qu'aux hommes ; de sorte que la loi de ne faire aucun mal à son prochain, et de lui faire du bien, regarde, selon lui, autant la bête que l'homme, et que la bête est autant que l'homme, notre prochain. L'Auteur le dit en propres termes à la fin de la page 43. Je ne puis gagner sur moi d'en copier les paroles.

Permettez-moi, M. R. de vous adresser la parole comme Dieu l'adressoit à Job, en une circonstance qui a un air de celle-ci. Où étiez vous donc, M. lorsque Dieu créoit et constituoit l'homme tel qu'il devoit être plutôt que tel qu'il est, à son image très ressemblante, composé cependant d'un corps et d'une ame, dont l'union fort intime le rend comme tout spitituel, orné en petit de tous les attributs de la Divinité, ayant des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des sens extérieurs et intérieurs pour tout apprécier, tout discerner, pour mettre la main à tout, à l'ouvrage même de Dieu, aux plantes, aux fleurs, aux fruits, à la terre, et la rendre fertile, aux animaux mêmes et s'en servir, *ut operaretur et custodiret illum*; et cet *illum* veut dire un beau paradis de délices, une terre ornée en jardin, une nature vraie, naïve, bonne et belle.

Et ce jardin même embelli en paradis délicieux avoit, en perspective et à son

horison, à son lambris et à sa voûte, un paradis supérieur, magnifiquement, majestueusement lumineux et brillant, comme un but et un terme auquel cet homme, motié céleste au moins, devoit aboutir ou s'élever en triomphe et porté par les Anges mêmes? Où étiez-vous, M. R. vous qui voulez nous dire l'état primitif et *originaire* de l'homme et de toutes choses ? car voilà comme Moïse, ce grand législateur de l'ancien peuple de Dieu, et comme Jésus-Christ, le vrai législateur des fidèles, des chrétiens de tous les temps, et comme la religion et l'Eglise nous le disent, sans qu'aucun autre, fût-ce un Ange, ait droit de nous en parler autrement. Vous direz des systêmes, des hypotheses; voilà des faits, voilà l'histoire même.

C'est l'origine de la société que vous voulez nous donner, Monsieur. Encore Moïse nous la donne-t-il, non par des systêmes et par une philosophie physique, mais par une maniere simple d'histoire et par voie de fait, qui est ici la seule voie de droit. L'écriture et la religion n'ont rien de mieux spécifié que cela: Dieu fait l'homme parfait de corps, de coeur et d'esprit, dans un beau paradis, destiné à un paradis encore plus beau, qui est Dieu même dans toute sa gloire, sa splendeur et ses délices. Encore Dieu ne le trouve-t-il pas assez bien, uniquement parce qu'il est seul, sans compagnie, sans aide et sans société.

Ah! M. mon cher M. R. frémissez de la solitude sauvage où vous voulez nous ramener avec vous loin de nous, loin de vous. Voilà l'oracle contre lequel je vous prie, je vous supplie et vous conjure de ne pas vous révolter. *Non est bonum, non est bonum hominem esse solum, solum, solum.* Et puis, *faciamus illi adjutorium simile sibi.*

Or l'homme n'étoit pourtant pas absoment seul. Dieu étoit là d'abord. Il y avoit du reste une multitude innombrable de poissons, d'oiseaux, de reptiles, et surtout d'animaux, lions, éléphans, singes, chevaux, etc. tous parfaits en leur genre, variés à l'infini, et aux ordres d'Adam, qui étoit leur maire, et comme leur Dieu sur la terre, . . . Mais je m'apperçois que ma lettre peut vous ennuyer par son sérieux. Je suis, Monsieur, votre, etc.

LETTRE IV.

Ce n'est pas moi, Monsieur, qui m'ennuye à vous conter le vrai de tout. Je ne voulois même dans la lettre précédente que vous dire un mot de tout ceci, en suivant de près votre systême. Mais mon propre discours m'a séduit. Toutes les fois que je parle de ce premier moment de notre félicité sur la terre, je ne

puis trouver la fin de mon discours, beaucoup moins pour donner audience (pardon) au vôtre, qui n'a, je vous l'avoue, rien de flatteur pour moi, ni je crois, pour personne, qui ait la figure d'homme.

Enfin je viendrai à vous, plutôt même peut-être que vous ne voudrez m'y rappeller. En attendant, permettez, que sans trop m'écarter de vous, j'entre dans l'Esprit de Dieu, qui ne fait rien (peut-on le dire décemment?) sans *réflexion*, et voyant Adam seul de son espece, appelle autour de lui tous les animaux, et investit en quelque façon Adam du pouvoir et du talent de les appeller à son aide et en sa compagnie, s'il daigne les croire dignes de lui.

Dieu juge les animaux peu dignes d'Adam; il veut en quelque façon voir si Adam en jugera de même; *ut videret quid vocaret ea*. Dieu dès cette origine traite l'homme avec une sorte de respect. Il respecte son image, et surtout son intelligence et sa liberté. Dieu merci, Adam n'en dégénere pas pour cette fois. Il se respecte lui-même. Des animaux n'étoient point capables de lui imposer. Il ne va pas tout-d'un-coup se familiariser avec eux, apprendre d'eux à végéter, à brouter, se coucher au pied d'un arbre comme eux, et apprendre même d'eux à *avoir de l'instinct*, comme le veut M. R. Dieu est présent hors et au-dedans d'Adam,

d'Adam, qui est son image. Adam consulte Dieu, il se consulte lui-même, et nomme chaque animal par son nom, appellant le lion *le fort*, l'éléphant *le grand*, le cheval *le coursier*, le boeuf *l'utile*, le singe *le malin*, le renard *le fin*, le serpent *le rusé*, etc.

Et Dieu par Moïse dit avec une sorte de complaisance, qu'Adam n'en a pas manqué un seul, qu'à chacun il a dit son nom, *omni enim quod vocavit Adam animae viventis, ipsum est nomen ejus.* Et Dieu et Moïse surtout en sont comme étonnés, de voir Adam si habile pour son coup d'essai, que d'avoir pénétré d'un seul regard dans la nature intime de tous les animaux, d'avoir démêlé leurs talens, reconnu leurs instincts, etc. On loue Aristôte et Alexandre même d'une histoire des animaux.

Il étoit bien question d'écrire une histoire? Adam n'en avoit pas besoin; tous les jours il voyoit et revoyoit les animaux et toute la nature qui n'avoit rien de plus mystérieux pour lui que cette portion animée; et il revoyoit tout cela comme des animaux, des bêtes qui n'avoient chacune que la petite portion d'intelligence dont il avoit lui seul la plénitude, et dont aucune n'étoit digne de rompre la solitude dont il aspiroit sans cesse à se délivrer. Car toutes ces façons, vues et revues de Dieu et d'Adam, n'aboutissoient qu'à ce mot : *Adam*

vero non inveniebatur adjutor similis ejus, c'est-à-dire, il n'y avoit point là de société pour Adam.

Voilà la conséquence de tout ce qui précede : *immissit ergo Dominus Deus soporem in Adam* ; Dieu envoya donc un assoupissement, un sommeil pendant lequel il lui ôta une côte dont il forma Eve, sa seule et propre compagne désormais. Or, comme Adam, en voyant tous les animaux les uns après les autres, les avoit très-bien reconnus incapables de sa société, et dignes uniquement d'être ses esclaves, dès qu'il vit Eve, il la reconnut sa compagne, et en propres termes l'os de ses os, la chair de sa chair, en un mot sa chere moitié, *hoc nunc os ex ossibus meis, etc.* moitié inséparable, et pour laquelle lui Adam étoit prêt à se détacher de tout, et par l'événement même à se détacher de Dieu ; *relinquet homo.... et adhaerebit uxori suae.*

Ce mot *adhaerebit* en opposition au *relinquet*, marque une société bien forte et bien intime, plus morale cependant et théologique que physique, et qui d'un seul mot renverse avec tout ce qui précede toute la doctrine et les prétentions et le livre de M. R. Car d'abord il peche dans le grand principe, de rechercher le principe de la société humaine dans le pur physique et dans de prétendues expériences qu'il voudroit qu'on fît, et que

par conséquent personne n'a faites, ne fera et ne peut faire.

C'est une réflexion à faire, que dans tout cela, dans tout ce que l'Ecriture dit de l'origine de la Société humaine, il n'y a pas un mot de physique, je dis de physique naturelle et de naturalisme; puisque la création d'Adam est antérieure à la physique et aux loix de la physique humaine, de la nature physique de l'homme, et que la création ou génération d'Eve n'a rien de physique et de naturel, et est un pur miracle tout surnaturel.

Enfin personne ne peut savoir mieux qu'Adam son histoire, sa nature, ses premieres actions, ses plus naturels et intimes sentimens. Il n'y a que lui et ses successeurs, enfans et petits-enfans, qui ayent pu en transmettre la tradition jusqu'à Moïse, et par Moïse jusqu'à nous. Adam, comme on dit, y étoit lorsque tout cela se fit, et Dieu prévoyant les excès de nos Philosophes soi-disant modernes, et pour nous garantir de leur séduction, a voulu, cela est sûr, que Moïse, l'Ecriture et l'Evangile fussent un rempart inébranlable et bâti sur la pierre ferme, à l'épreuve de toutes les séductions de l'enfer.

Il y auroit trop d'orgueil à vouloir qu'Adam n'y eût rien entendu, et à prétendre en même temps que l'on est soi-même mieux instruit qu'Adam, que

toute l'humanité et toute l'Eglise, sur un article qui sûrement n'est point du ressort de la philosophie et de la raison ordinaire, et est tout historique, tout de fait et de pure tradition. Qu'avons-nous à faire de toute cette physique manquée, pour embrouiller tout cela?

Je suis persuadé que M. R. n'a pas senti toute la conséquence de sa façon de traiter un point si délicat. Il a trop voulu aller à l'origine de la société humaine. Il n'a pas pris garde que St. Paul en avoit fait un mystere et un sacrement, et reconnu dans la société *originaire* d'Eve et d'Adam l'union de J. C. avec son Eglise: *Hoc sacramentum magnum est, in Christo dico et in Ecclesia.* Ce qui n'a rien de surprenant, l'Eglise étant dans sa notion correcte une assemblée et une société, et la société même des hommes fidelles en J. C. et cette divine Eglise étant éternelle et de tous les temps, ayant commencé dès ce moment de la société même d'Eve et d'Adam, figures précises et expresses de l'Eglise et de J. C.

Dieu évidemment n'a jamais pensé à faire les hommes qu'en société, en communauté de sentimens et de religion; et le Verbe par qui et pour qui tout a été fait, et sans qui rien n'a été fait, a toujours été l'unique lien de la société humaine, lien fort supérieur au physique, en force autant qu'en dignité: car

Messieurs nos Philosophes, qui ne connoissent que le physique et qui ne voyent rien de plus fort, parce que tous leurs sens en sont saisis et affectés, devroient se défier un peu et beaucoup de leurs prétendues expériences, et tout-à-fait de leurs systêmes, le plus souvent peu conformes à la raison et toujours par malheur contraires à la foi. Je reviens donc à vous, M. R. pour vous dire combien je suis votre très-humble, etc.

LETTRE V.

Je ne veux point, Monsieur, jetter sur vous plus d'odieux que vous n'en jettez vous-même. Je serois même bien faché de vous donner tout celui auquel vous vous exposez. J'ai un vrai zele, Dieu merci, de charité et d'amitié: mais *amicus Plato, amicus Aristoteles, magis amica veritas.* Vous convenez en passant que cet état de nature où vous voulez prendre l'homme naturel comme sur le fait, c'est-à-dire, le deviner, n'a jamais existé; ce qui n'est pourtant pas si exactement vrai: mais on peut vous le passer.

Vous convenez même que „ la *religion nous ordonne* de croire que Dieu lui-même ayant tiré les hommes de cet état de nature, ils sont inégaux, parce

qu'il a voulu qu'ils le fussent, et que tout ce qu'il y a à dire là-dessus ne sont que des conjectures tirées de la seule nature de l'homme et des êtres qui l'environnent, sur ce qu'auroit pu devenir le genre-humain, s'il fût resté abandonné à lui-même. "

Il n'est pas exact de dire que Dieu a *tiré les hommes de cet état de nature.* Ils n'y ont jamais été; et par où pouvez-vous donc savoir, et sur quoi pouvez-vous *conjecturer ce qu'auroit pu devenir le genre-humain, s'il fût resté abandonné à lui-même*, à la merci de *sa nature et des êtres qui l'environnent?*

Je conviens que les théologiens orthodoxes ne laissent pas d'en proposer l'hypothese; mais ils la modifient beaucoup, et la corrigent des excès philosophiques auxquelles vous la livrez. Ils font de l'homme dans l'état de pure nature, un être moral, sociable et soumis à des devoirs naturels envers Dieu, envers ses pareils, et envers toute la nature environnante, soit physique, soit animale. Au lieu que vous réduisez l'homme au pur physique et à la pure animalité; ce qui est purement déiste, et peut-être épicurien: car vous y mettez beaucoup de hasard, et très-peu de sollicitude ou point du tout, de la part de Dieu. Est-ce des Dieux d'Epicure que vous nous parlez? Je le crains.

Dès que l'homme est un animal rai-

sonnable, jamais Dieu, qui fait tout pour sa gloire, ne le dispensera de tendre à le connoître, à l'aimer et à l'adorer, à l'honorer comme son créateur, son bienfaiteur et l'auteur actuel de la vie, de la santé et de tout le détail des biens, respiration, lumiere, nourriture, bien-aise dont il jouit à tous les instans.

C'est à deviner encore si les purs animaux dans leur simple instinct sont capables de quelque connoissance, de quelque intelligence morale, relative à leur sorte de liberté, de spontanéité; mais s'ils en sont capables, je croirois, sans hésiter, qu'encore ont-ils aussi des devoirs moraux, relatifs à la gloire de Dieu, au respect qu'ils doivent à l'homme, et à une sorte de *bienfaisance* sociable entr'eux et envers toute la nature, ouvrage de Dieu respectable pour eux. Qui sait et qui peut savoir si, n'ayant point ce qui s'appelle des idées claires et intuitives des choses, ils n'en ont pas au moins ce que nous appellons des sentimens qui tiennent le milieu entre les idées et les sensations grossieres, dont on ne doute pas que les animaux ne soient sans cesse affectés.

J'ai donné, il y a vingt ans, cette distinction d'*idées*, de *sentimens* et de *sensations* dans des lettres sur la double musique oculaire et auriculaire; lettres adressées au nombre de six dans nos journaux au célebre Président de Mon-

tesquieu, qui vient de mourir, hélas! entre mes mains. Je définissois alors le *sentiment*, une idée enveloppée ou la réunion et le concert de plusieurs idées, et la *sensation* un sentiment enveloppé ou la réunion et le concert de plusieurs sentimens. On pourroit définir la sensation un sentiment confus, et le sentiment une confusion d'idées. Dieu n'a que des idées. La bête n'a peut-être que des sensations, l'homme a des sentimens; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait aussi des idées, comme raisonnable, et des sensations, comme animal. Je suis, Monsieur, votre, etc.

LETTRE VI.

MONSIEUR, ne croyez pas que mes lettres vous soient simplement adressées comme une critique. Je vous les dédie comme un ouvrage de physique et de *philosophie antidéiste*, dont seulement je crois que vous avez besoin, pour empêcher le public d'être séduit par vos raisonnemens un peu outrés.

En entrant en matiere, pour mieux connoître l'homme, „ vous le dépouillez de tous les dons surnaturels qu'il a pu recevoir, et de toutes les qualités artificielles qu'il n'a pu acquérir que par de

longs progrès. " Quelle façon de raisonner! Quoi! pour connoître l'homme, vous lui ôtez tout ce qu'il a, tout ce qu'il est de mieux? Dépouillez-le donc aussi de son esprit, et réduisez-le au corporel, au matérialisme pur. Cette façon n'y va que trop.

M. R. veut tout tirer de sa tête, et faire éclore l'homme et l'humanité de son cerveau. L'homme, selon lui, n'est point ce que Dieu le fait en l'ornant de toute façon, mais ce qu'il le fait lui M. R. en le dénuant de tout, *tel*, prétend-il, *qu'il a dû sortir des mains de la nature*. La voilà cette nature que M. R invoque comme une bonne mere, en excluant formellement Dieu et ses bienfaits *surnaturels*, traités d'*artificiels* parce qu'ils ne sont pas physiquement naturels; comme si Dieu en faisant l'homme avoit dû ou prétendu faire un être purement physique, purement naturel, un corps sans ame.

C'est après ce dépouillement de tout ce que l'homme a de mieux, et qu'il a eu par le bienfait de Dieu depuis le premier moment de sa création, que M. R. se plaît à le contempler et à nous le faire contempler sans en rougir; et c'est alors qu'il dit avec satisfaction: „ Je vois, *dit-il*, un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres; mais à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous. " Encore pour-

roit-on demander à M. R. comment il voit l'homme mieux organisé que tout autre? Y a-t-il d'Anatomiste au monde qui puisse décider cette question que M. R. tranche ici de sa pleine autorité. On peut présumer que l'homme est le mieux organisé de tous les animaux. Mais je crains que M. R. ne veuille trop réduire l'homme, sa raison, son esprit à cette meilleure organisation.

En un mot, l'homme primitif, naturel et originaire de M. R. n'est qu'*un animal*, seulement capable de devenir raisonnable avec le temps, et en vérité pour son malheur. Notre auteur ne le perd plus de vue depuis qu'il l'a réduit à son *animalité originaire*. Suivons-le. *Je le vois*, dit-il, *se rassasiant sous un chêne, se desaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre.* Comme M. R. est le créateur de cet homme animal, il en fait les honneurs, le tourne, le retourne, le prodigue, en un mot, l'éleve à sa façon, ou le donne à élever aux autres animaux en titre. L'homme, *les hommes dispersés parmi eux* (les animaux), *observent, imitent leur industrie, et s'élevent ainsi jusqu'à l'instinct des bêtes.* Ce n'est point là un trait, c'est un systême, celui de tout le livre.

De sorte qu'en venant au monde, l'homme, tel que Dieu l'a fait apparemment, n'a pas même l'*instinct des bêtes*,

qui sont, selon l'auteur, les nourrices, les gouvernantes, les gouverneurs, précepteurs et instituteurs, à qui il confie la grande éducation de l'homme, jusqu'à être chargé de lui donner de l'*instinct*, un instinct animal inclusivement. Pour le moins, Dieu donne à l'homme naissant un pere et une mere, des oncles et des tantes, des freres et des soeurs, des voisins et des amis, des Princes mêmes et des Magistrats surveillant son éducation. Mais, par maniere de problême, je demande si l'homme de M. R. n'est pas un champignon, un serpent, un ver à la façon de Diodore de Sicile!

L'auteur paroît faire des façons, pour dire que son *homme originaire* est un sauvage. Il y vient ensuite, et le dit enfin tout net. La première qualité de ce sauvage nud et aguerri aux injures de l'air, est de devenir robuste et vigoureux, s'il est né fort; et de périr, s'il est né foible : en quoi l'auteur loue la bonne nature d'avoir pourvu au dépérissement d'une créature inutile. Ce raisonnement s'appelle de la philosophie. La nature est encore fort applaudie d'avoir fait naître cet animal unique, sans armes de défense, parce que cela lui donne l'industrie d'en faire, et peu-à-peu l'esprit des arts; esprit de corruption, au dire de M. R.

Car c'est-là ce qui gâte tout, que cet animal né sauvage, solitaire, sans armes,

talent ni esprit, ni instinct même, si ce n'est celui de boire, de manger et de dormir, parvient pourtant à la longue à surpasser ses maîtres, les animaux, et à avoir de l'esprit, des armes et des arts, à force sans doute de *réfléchir* et de méditer ce que les autres animaux ont la sagesse de ne pas faire; sans quoi ils acquerroient de l'esprit, et avec le temps, des arts, des sciences et une société: toutes choses contre nature, et l'effet d'une nature dépravée; car en propres termes, M. R. dit à ce propos: et „ *il ose presque assurer que l'état de réflexion est contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé* “. Je suis, Monsieur, votre très, etc.

LETTRE VII.

Monsieur, on voit que la vie libre des Sauvages vous a pris au coeur. Vous louez surtout leur bonne constitution, et leur exemption de la plupart des maladies qui nous infestent. Point de respect humain: chacun a sa vocation; au lieu de vous amuser inutilement à critiquer la nôtre, peut-être que les infirmités dont vous vous plaignez, ne sont l'effet que de cette vie civile, à laquelle vous vous prêtez à contre-coeur, et dont vous vous plaignez aussi. *Aude*

hospes contemnere opes, etc. Tous les jours la France envoie des colonies aux Sauvages de la Louisianne ou du Canada.

Encore trouverois-je la vie de nos Sauvages ordinaires, trop sociable pour vous : ils ne sont peut-être pas aussi bêtes et animaux que vous les voulez, que vous les faites du moins ; et réellement vous ne voulez pas qu'on juge des vôtres par ceux que nous avons sous les yeux. Vos Sauvages sont isolés, et jettés au hasard pêle-mêle avec les bêtes dans les forêts. Les nôtres ont chacun pere, mere, femmes, enfans, parens, amis et compatriotes, avec qui ils vivent en corps de village et de nation, en société de loix, de devoirs et d'intérêts, de guerre même, et de paix et de religion.

„ Ce n'est pas, *dites-vous*, un si grand malheur à ces premiers hommes, ni surtout un si grand obstacle à leur conservation, que la nudité, le défaut d'habitation et la privation de toutes ces inutilités que nous croyons nécessaires.... Il est clair, *ajoutez-vous*, que le premier qui se fit des habits ou un logement, se donna en cela des choses peu nécessaires, puisqu'il s'en étoit passé jusqu'alors, et qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût pu supporter, homme fait, un genre de vie, qu'il supportoit dès son enfance. "

Voilà, par exemple, un genre de philosophie, que, comme Philosophe, je

n'ai jamais compris, et qui a pourtant prévalu en France depuis Descartes, et dont Newton ne nous a pas corrigés, de raisonner à perte de vue et avec affirmation sur des hypotheses évidemment, positivement fausses, et directement contraires à l'histoire la mieux reçue et aux faits les plus positifs, sans parler de la foi, de la tradition, de la religion. Et comment les Philosophes veulent-ils être crus, lorsqu'ils disent qu'ils cherchent la vérité?

Il est positivement faux, que le premier qui se fit des habits, fit des choses peu nécessaires; faux et contre la décence, la pudeur et la foi, que parce que le premier homme s'en étoit passé jusqu'alors, il pût s'en passer désormais. Rien n'est mieux marqué dans l'histoire la plus incontestable du genre-humain: 1°. Qu'Adam et Eve, innocens et nuds, ne rougissoient point de leur nudité, et n'avoient nul besoin d'habits contre le froid, le chaud, le vent, les bêtes, etc. 2°. Que le péché étant arrivé, Adam et Eve rougirent l'un de l'autre, et chacun de lui-même; 3°. Que Dieu même eut la bonté de leur faire des habits de peau et de leur apprendre à en faire. De sorte que je suis surpris que les savans Erudits ne remarquent pas que de tous les arts le premier et le plus ancien est celui-là; et que les tailleurs ne se vantent

pas d'être les premiers artistes de l'univers.

Une chose remarquable, c'est que Moïse n'articule d'autre raison de se faire des habits, que la pudeur. M. R. me permettra de lui reprocher qu'il s'honore peu devant les honnêtes gens, lorsqu'il veut s'honorer devant les prétendus Philosophes par des raisons physiques, qu'encore il ne trouve pas, puisqu'il dit qu'il n'y a pas, et qu'il *ne voit pas pourquoi*, etc. M. R. est-il Physicien? je le demande.

M. R. manie l'homme, son semblable, le semblable de Dieu, l'égal presque de J. C. avec trop peu de respect et de pudeur. Mais c'est à moi de remarquer la différence de la philosophie sacrée et de la philosophie profane. Celle-ci, toute physique, toute matérialiste, toute fausse dans les hypotheses même, toute contraire aux bonnes moeurs, ne va qu'à décrier ses auteurs, dont réellement le monde fait peu de cas, et ne fait qu'en rire s'il n'en est indigné: au lieu que la philosophie sacrée, toute vraie et toute historique, est la décence même, et la regle constante de nos moeurs; car M. R. qui ne voit pas pourquoi le premier homme s'habilla, voit pourtant tous les jours tous les hommes et lui-même s'habiller par pudeur et par besoin. Que va-t-il s'embarrasser d'un premier homme fictif, dont il n'a aucunes

nouvelles à nous donner, et qu'il convient même qui n'a jamais existé? Gens comme lui, qui n'en savent pas plus que les autres, doivent se contenter de voir les hommes tels qu'ils sont, et tels qu'ils ont évidemment toujours été dans les positions extrêmes où il les met sans nécessité.

Sur les arts, l'auteur croit qu'il a fallu bien des siecles pour trouver le simple art de faire du feu. Il nous croit sans doute comme les *Pongos*; espece de singes, qui se chauffent volontiers au premier feu qu'ils rencontrent, mais ne s'avisent jamais d'en allumer, manque de le savoir. Mais les langues et le simple art de la parole poussent à bout la philosophie généalogique de M. R. On ne voit chez lui pas le moindre vestige, le moindre indice, qu'il ait jamais lu ou entendu parler de la Genese, qui est justement la vraie philosophie généalogique de Moïse, où sans se piquer de philosophie et de recherche, ce saint Législateur n'a eu la peine que de dire le vrai historique des choses, sous la dictée du St. Esprit, et la lueur pure de la tradition.

Reellement les Philosophes et les savans Erudits sont à plaindre avec leurs systêmes, de vouloir éternellement deviner les origines de toutes choses, tandis que Moïse nous les donne tout au vrai dans sa Genese ou dans son Pentateuque,

tateuque, et cela sans mistere, sans ambiguité, et dans son historique le plus simple et le plus naïf. C'est de ce ton que Caïn est dit avoir bâti *Enochia*, la premiere ville de l'univers ; Jubal, avoir inventé la musique à cordes et à vent ; Tubalcaïn, avoir inventé la métallurgie à la fonte et au marteau ; Enos, avoir mis le premier en regle le culte du Seigneur ; Noé, avoir bâti l'arche ou le premier vaisseau, avoir planté la vigne ; ses enfans, avoir bâti Babylone et sa tour, etc.

Or, je ne me crois pas un plus grand, mais bien un plus vrai Philosophe que M. R. en sachant tout cela, tel que Moïse me l'apprend. Pour ce qui est des langues, dont M. R. est si en peine de découvrir l'invention, ignore-t-il qu'Adam parloit à Dieu dans le jardin de délices ; qu'il nomma de leur nom tous les animaux ; que, dès qu'il vit Eve, il devint disert, éloquent, prophête et comme Poëte en sa faveur, avec toute la décence possible, et d'un ton digne de Dieu même, qui étoit présent et la lui présentoit ? Je suis, Monsieur, votre très-humble, etc.

LETTRE VIII.

MONSIEUR, j'ai ri, je vous l'avoue, lorsqu'après tout cela je vous ai vu nous

dire : „ Je dirois bien comme beaucoup d'autres, que les langues sont nées dans le commerce des peres, des meres et des enfans. " En voilà je crois la clef: M. R. ne veut rien dire comme les autres. Il y trouve, dit-il, des objections insolubles, et des fautes de raisonnement. Le grand défaut qu'il y trouve, est que cela nous dit bien comment les sociétés une fois faites s'entretiennent ; mais non comment elles se sont faites originairement.

Mais voilà justement un raisonnement où je trouve moi-même un grand défaut de philosophie. Toute la saine philosophie réclame ici contre l'esprit très-particulier de l'auteur, qui ignore tout net que la conservation des choses est une répétition continuée de leur premiere création : et réellement *le commerce des peres, meres et enfans*, ayant, selon la nature et les intentions révélées de Dieu, formé la premiere et toutes les premieres sociétés ; je défie de trouver d'autre raison que ce commerce, de la conservation de toutes les sociétés naturelles, qui ont subsisté ou subsistent encore sur la terre, chez les Sauvages comme chez les peuples policés.

M. R. manie les hommes *originaires* naturels et primitifs comme des *troupeaux* d'animaux sauvages, qui ont besoin de quelqu'un qui les maintienne dans cette espece de société. Encore ce beau mot

de *troupeaux*, dont mon style pourroit rougir, est-il de M. R. et dans son style naturel; Adam a beau dire et prédire à la vue d'Eve, que l'homme quittera pere et mere pour s'attacher à sa femme, *adhaerebit*, et ce qu'Adam a prédit, a beau se vérifier à chaque instant depuis six mille ans.

„ Au lieu, *dit* M. R. que dans cet état primitif, n'ayant ni maisons ni cabanes, ni propriété d'aucune espece, chacun se logeoit au hasard, et souvent pour une seule nuit; les mâles et les femelles s'unissoient fortuitement selon la rencontre, l'occasion et le désir, sans que la parole fût un interpréte fort nécessaire des choses qu'ils avoient à se dire. Ils se quittoient avec la même facilité". Quelle brutalité!

Car voilà comme on traite ce que St. Paul, je le répete, traite de grand sacrement, et de mystere même, dès la fondation de l'église de J. C. C'est ébranler les fondemens de l'église que d'ébranler, comme le fait M. R. ceux de la société humaine, surnaturellement élevée à Dieu par J. C. dès le premier instant d'Eve et d'Adam.

Il y a ici une observation fine ou délicate à faire, sur la sorte de profondeur superficielle dont M. R. ne laisse pas de traiter son sujet. On ne voit pas d'abord pourquoi, à l'occasion des langues, cet auteur s'embrouille dans des dissertations

qui touchent fortement au fond de la question de la société. Il est fâcheux pour M. R. d'ignorer le fond de la religion, qui influe de très-près dans tout cela.

Comme dans le vrai le plus théologique, c'est le Verbe de Dieu qui a fait le monde et la société, et pour qui spécialement le monde et la société humaine ont été faites, la parole qui est le principal lien de la société, et qui est en nous l'image spécifique du Verbe, ne peut manquer de venir ici à la traverse de toutes les dissertations profondes de M. R., qui du reste ne s'y pique pas d'une grande profondeur théologique ni morale même, rapportant tout absolument à la pure physique et à la nature; nature d'autant plus capable de lui faire tout prendre à gauche, qu'elle est la pure nature corrompue, et que par un travers étonnant il la prend constamment pour la premiere nature innocente, saine et digne de l'homme et de Dieu.

M. R. n'est pas théologien : il en convient assez, ses pareils s'en vantent même. Ces Messieurs croient que tout est dit, lorsqu'ils ont dit : *Je suis Philosophe et ne suis pas Théologien.* Eh! tant pis s'ils ne le sont pas. La philosophie est, selon Cicéron même, la science des choses divines et humaines, et est par conséquent une théologie en premiere instance.

Eternellement la philosophie profane est en divorce avec la philosophie sacrée, qui est la théologie. Eternellement celle-ci réclame contre celle-là, et la foi même contre la raison. Tout est sacré en quelque sorte comme ouvrage de Dieu, et il n'y a de profane que ce que nous profanons. On a beau faire, la foi tient à tout, et tout ce qui n'est pour elle est contr'elle à coup sûr : je ne connois que la géométrie qui soit de pure raison, de pure idée claire et démonstrative.

Pour le moins tout a été fait pour J. C. comme médiateur, et comme homme-Dieu ; et tout lui est relatif et subordonné. Pour le moins tous nos systêmes les plus physiques doivent avoir une relation et une subordination intime au théologique, et la raison à la foi qui est la raison de Dieu. Par exemple, dans tout son raisonnement M. R. ne fait pas la moindre attention à cette vraie lumiere qui illumine en propres termes tout homme venant au monde. *Erat lux vera quae illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* M. R. paroît totalement ignorer la religion chretienne. Je suis, etc.

LETTRE IX.

MONSIEUR, rien ne prouve mieux que vous heurtez la religion, faute de la connoître, et je veux le supposer, sans mauvais dessein, que de vous voir prendre positivement l'état de votre Sauvage solitaire et animal pour l'état d'innocence primitive, pour l'état même d'une félicité et comme d'un paradis terrestre; et au contraire la vie civile, réguliere et économique, politique même, pour le propre état de dégradation et de corruption de notre nature.

Tout ce dont je vous blâme, c'est d'écrire si souvent, si amplement, si affirmativement et avec tant de fracas et de tracas, sur des matieres qui ne sont en rien de votre compétence et de votre ressort. Sentez donc, Monsieur, que cela aigrit les coeurs et émeute les esprits, et nous fait tomber des mains les vraies sciences, les arts utiles, et peut vous nuire à vous-même beaucoup à la fin. Un homme d'une imagination forte, qui n'a qu'un but et qui y va toujours, est un homme à craindre, et ressemble bien à ce qu'on appelle un enthousiaste, un illuminé. Et vous avez vu que sur la seule musique Italienne ou Françoise, vous avez, il y a deux

ans, pensé faire une sorte de révolution dans les arts, si ce n'est dans les moeurs.

Pour le coup, ce seroit bien dans nos moeurs que vous mettriez de l'indécence et du vice même, si l'on vouloit croire que l'homme dans son état même d'innocence, dès qu'il a assouvi au hasard son appétit brutal avec la premiere femme qu'il rencontre sous un chêne ou au bord d'un ruisseau, laisse là la mere et l'enfant, et n'y pense plus. Vous êtes, il est vrai, forcé de convenir que la mere soigne l'enfant, et l'allaite pendant un temps, mais sans aucun sentiment de nature, selon vous, et plus *pour son propre besoin*, ce sont vos termes, et pour se délivrer d'un lait qui l'incommode, que pour le besoin de l'enfant et pour lui prolonger une vie qu'elle lui a donnée pour son propre plaisir. Quelle inhumanité! Quelle non-humanité!

Je ne crois pas qu'un systême si dénué de sentimens, ait été imaginé ou adopté avant M. R. Il va de suite dans ce contre-torrent de la nature. Dès que l'enfant peut se pourvoir, la mere le laisse, il laisse la mere, et va brouter en solitude de son espece avec les autres animaux. Pour le moins notre siecle, qui fait cas des sentimens, ne goûtera point un systême de gueuserie, de bêtise, dans lequel ni pere, ni mere,

ni enfans n'ont de droit ni de fait aucun sentiment naturel l'un pour l'autre.

Voici la fin du systéme : il s'agit d'inventer les langues, et M. R. n'en peut venir à bout. Ni pere, ni mere, ni enfans ne savent parler. Le pere et la mere n'en ont nul besoin pour se dire qu'ils sont bétes et animaux grossiers. Il n'y a que l'enfant, qui par malheur pour lui, ait des besoins. C'est donc *à lui de les expliquer à sa mere*, qui du reste n'est pas obligée de le deviner. „L'enfant, *dit l'auteur*, a plus de choses à dire à la mere que la mere à l'enfant. C'est donc lui qui doit faire les plus grands frais de l'invention des langues, et la langue qu'il emploie doit être en grande partie son propre ouvrage." Cela est nouveau.

Voilà bien manifestement l'écueil du systême de M. R. Il a voulu tout réduire à la physique atomique et corpusculaire, en un mot matérialiste, et il n'a trouvé dans cette nature non sentante, non sentimentée, aucune ressource pour expliquer les sentimens les plus naturels et les plus ordinaires, les plus faciles, les plus vifs même de l'humanité. Rien ne demontre même mieux que nous avons une ame, un coeur, un esprit, que l'embarras de M. R., qui du reste se fait bien tort, j'en suis fâché, en s'établissant dans le monde plein de sentimens

sentimens et d'honneur, pour un homme qui ne sent rien, etc.

Jusqu'ici, au reste, pere, mere, nourrices, précepteurs, maîtres ont appris aux enfans à parler, et le propre tourment des enfans a été d'apprendre les langues qu'on leur montre à grand'peine, à grands frais. Point, M. R. veut que ce soient les enfans qui inventent les langues, et les montrent à pere, mere, nourrices et précepteurs. La tour de Babel qui confondit et embrouilla beaucoup ses constructeurs, auroit pourtant été ici le dénouement et la résolution facile du problême qui embrouille et confond M. R.

Il est vrai que ce fut un miracle où Dieu inventa et apprit aux hommes vingt et trente langues tout-d'un-coup. M. R. a lu peut-être Horace, surtout à l'endroit où cet affranchi loue M. son pere avec assez de décence. M. R. ne veut point de *Deus in machina* qui dénoue un intrigue, digne pourtant de lui, *dignus vindice nodus*; et il veut qu'un enfant qui vient de naître invente une langue pour expliquer ses besoins, qui sont grands, il est vrai. Mais l'enfant pleure et la mere l'entend assez. Car il ne faut qu'un mot pour tirer M. R. de son embarras, ne voulût-il pas même que Dieu fît un miracle.

Mais je ne puis pas m'empêcher de dire que M. R. calomnie la nature même,

et Dieu à plus forte raison, lorsqu'il dit en termes clairs: „qu'on voit du moins au peu de soin qu'a pris la nature de rapprocher les hommes par des besoins mutuels, et de leur faciliter l'usage de la parole, combien elle a peu mis du sien dans tout ce qu'ils ont fait pour en établir les liens naturels". Quoi! Dieu qui met Adam dans un paradis de délices, qui le constitue maître des animaux et des fruits, qui dit que l'homme solitaire n'est pas bien, qui lui crée exprès une compagne, qui la tire de sa chair et de ses os, qui fonde la constitution de l'église même sur *leur sociabilité*! Quoi! Adam qui reconnoît par sentiment, par pressentiment et en prophète sa destination naturelle et surnaturelle, qui dit *relinquet*, qui se sert du mot *adhaerebit*, etc. Quoi! Dieu et l'homme *ont prit peu de soin*, etc.

M. R. va jusqu'à dire que dans cet état de nature „un homme n'a pas plus besoin d'un homme, qu'un singe ou un loup de son semblable". Comme on profane l'image de Dieu! Et l'*adjutor similis ejus*, et le *faciamus adjutorium simile sibi* de l'Ecriture sainte! Encore un singe et un loup ont-ils besoin de leurs semblables, ne fût-ce que pour se propager selon la nature et de l'ordre exprès du Créateur, qui a dit expressément aux bêtes mêmes en les bénissant: *Crescite et multiplicamini et replete*, etc. Je suis, etc.

LETTRE X.

Voici comment M. R. explique l'état d'innocence, où j'ai dit qu'il constituoit les hommes naturels: il les caractérise „ ne pouvant être bons ni méchans, n'ayant nulles rélations morales, ni devoirs connus “. C'est une innocence négative: celle d'Adam étoit positive et méritoire. Il pouvoit être bon ou méchant, il avoit des vertus, il pouvoit contracter des vices, comme en effet il en contracta Il avoit des relations morales, théologiques même, avec Dieu, Eve et ses descendans: il avoit des devoirs d'aimer Dieu sans doute et de l'adorer, et surtout de lui obéir en ne mangeant pas du fruit deffendu, dont le précepte est clairement intimé d'abord à Adam tout seul, et ensuite à lui et à Eve.

L'éloquence humaine et de bel-esprit, à force de vouloir tout caractériser, ne caractérise rien, parce qu'elle ne le fait que par une abondance d'expressions et de paroles recherchées, et le plus souvent antithétiques, qui se détruisent elles-mêmes, se contrarient, s'énervent, et pour trop dire ne disent rien Et puis les trois quarts qui se mêlent d'éloquence ou de style n'y entendent souvent rien, et tous ne sont ni des Virgile, ni des Cicéron. Et Cicéron et Virgile n'ont

après tout qu'une éloquence ou un style de recherche, d'ambition, d'ostentation qui n'est que d'artifice, et ne va qu'à faire paroître vrai ce qui est faux, ou faux ce qui est vrai. L'écriture sainte n'a besoin que du vrai qu'elle dit, pour le faire gouter, pour le faire entendre du moins.

On croiroit que M. R. a beaucoup Hobbes en vue, pour le réfuter dans ce que son systême a d'impie; on ne voit pourtant pas que l'impiété de Hobbes le révolte beaucoup; s'il la réfute, c'est en la couvrant, en l'effaçant. Hobbes n'est impie, qu'en ce qu'il suppose l'homme capable d'impiété. L'homme n'ayant de soi ni vertus ni vices, ni relations morales, ni devoirs connus, ne sauroit être impie, quoi qu'il fasse, non plus que la bête brute et animale. L'homme de Hobbes est bête jusqu'à l'impiété: celui de M. R. est impie jusqu'à la bêtise. Il n'est pas impie, mais il n'est pas pieux: il n'est rien de moral. Ce n'est que de la matiere peu-à-peu organisée, et enfin devenue animée et capable à la longue de se développer en esprit, pour s'exhaler tôt ou tard à rien, à force de s'affiner. Voilà la physique encore mal déduite et très-équivoquement énoncée.

La premiere vertu que M. R. donne à son suppôt d'humanité, devenue sociable, ou en voie ou en vue de le deve-

nir, c'est la pitié, vertu animale et de pure tempérament, selon l'auteur, qui charmé de cette belle découverte, va réformer jusqu'à l'Evangile, sur le double commandement de l'amour de Dieu et du prochain; commandement le plus exprès, le plus clairement intimé, le plus souvent répété par Moïse, par Jésus-Christ, par les Apôtres et par tous les Législateurs les plus idolâtres, par la nature même la plus corrompue. *Hoc maximum mandatum, diliges Deum tuum: secundum vero simile huic, diliges proximum tuum, etc.*

D'abord M. R. ne dit pas un mot du premier qui regarde Dieu; il ne devoit même en rien dire, ne pouvant dans son systême fonder l'amour de Dieu sur la pitié. Dieu ne peut qu'avoir pitié de nous, et jamais nous faire pitié, si ce n'est comme homme sur la croix. Ainsi donc, et en vertu de sa pitié pour nous. M. R. lui auroit commandé de nous aimer. Il n'établit donc cette filiation de pitié et d'amour ou de charité, que d'hommes à homme, d'animal à animal, ou même d'animal à homme, et d'homme à animal. La pitié même de M. R. ne va pas jusqu'à l'amour et à la charité envers le prochain.

Quoi qu'il en soit, M. R. dit que c'est la pitié „qui au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée, fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse, inspire

à tous les hommes cette autre maxime de bonté naturelle, bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente, fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible".

Je ne puis m'en taire, M. R. voilà des excès terribles. Vous osez substituer vos maximes à celles de Dieu même et de la raison et de la nature, autant que de la foi. Vous traitez de *maxime sublime* la plus simple maxime et la premiere du christianisme, du paganisme même, et de la premiere humanité, vous la traitez de *maxime de justice raisonnée*. On voit bien que vous n'écartez les jurisconsultes et les moralistes, que manque de les connoître et de connoître les plus simples maximes du droit de gens, des nations, des hommes en général. Vous sauriez, si vous les connoissiez, que la jurisprudence et la morale, comme la théologie, distinguent les devoirs de justice, des devoirs de charité, et que vous péchez ici contre les premiers principes, encore traitez-vous cela de *justice raisonnée* et de *maximes sublimes*.

Or, en traitant les deux premiers commandemens de Dieu de *sublimes*, quoiqu'ils ne le soient que pour la nature corrompue, vous insinuez fortement qu'ils sont impraticables et du reste inutiles, puisque la maxime que vous osez lui opposer, vous la traitez de moins parfaite, *mais plus utile peut-être que la pré-*

cédente. Vous tendez des piéges à la charité, en la mettant à un si haut prix. Je suis, Monsieur, votre, etc.

LETTRE XI.

MAIS voyons, Monsieur, votre maxime en elle-même : j'ai peur que vous ne prêchiez les mauvaises moeurs. Vous mettez d'abord en premiere loi le bien propre que chacun, non pas se doit faire, mais se veut à lui-même, fût-ce aux dépens d'autrui. *Fais ton bien*, dites-vous, c'est le *rem* d'Horace, *si possis recte, si non, quocumque modo rem.* Fais ton bien avant tout, tout ce qui le paroît, fût-il le mal d'autrui; seulement ne lui fais pas de mal plus que ton bien ne le demande : fais-lui du mal le moins que tu pourras, c'est-à-dire, à proportion de la pitié seule que tu pourras avoir de lui.

Car la pitié est la seule regle de charité, de justice même que M. R. donne ici à l'humanité naissante et primitive, et cette pitié n'est selon lui que machinale et pis qu'animale, purement physique et sensitive. Qu'on juge si elle peut avoir lieu dans les momens, où l'intérêt propre nous fait avec âpreté courir à notre propre bien, sans autre discernement de l'intérêt d'autrui.

On dit communément que quelqu'un qui est bien à son aise, n'a gueres pitié des malheureux, n'y pense gueres, ne conçoit pas même qu'on puisse être malheureux. Beaucoup moins est-on sensible à cette pitié, lorsqu'on est dans la poursuite actuelle du bien, qu'on pense uniquement à se faire à soi-même. Vous le permettez, Seigneur, que ces prétendus Philosophes, qui touchent à vos oeuvres en esprit de critique et de déisme tout pur, tombent dans des passions d'ignominie, dans des miseres de raisonnemens à faire eux-mêmes pitié aux plus vulgaires esprits.

Pitié d'esprit pour la plupart des spectateurs, mais pitié de coeur, de charité, d'amitié, de religion pour quelqu'un comme moi, qui voudroit bien rendre salutaire à M. R. la petite ignominie à quoi Dieu le livre ici, non en vérité pour le perdre, mais si je le puis et si Dieu m'y aide efficacement, pour le convertir, le guérir et le sauver.

Allons, M. R. mon cher M. R. un peu de vraie philosophie chrétienne, un peu de courage encore. Vous ne finissez pas, je n'ai donc pas tout dit. Je ne veux que vos paroles pour vous en faire rougir salutairement, pour vous en faire demander pardon à Dieu, au Roi, et aux François, à *jamais déshonorés* par vous, s'il étoit dit qu'en France on vient de Genève pour prêcher tout cela impunément.

Votre Sauvage, dites-vous, est tel que „ *toute femme est bonne pour lui*, que chacun y attend l'impulsion de la nature, s'y livre sans choix, etc. " Ceux qui en ont voulu à M. R. et qui vouloient l'empêcher d'imprimer, se seroient moins bien vengés de lui, qu'en le laissant les venger lui-même. Je crois que c'est un service qu'ils ont rendu à la religion, à l'Etat, aux arts, aux sciences, à la société, à l'humanité, en lui laissant prêter sa plume à tous les esprits mécréans et dyscoles de l'univers.

Il se réfute, il les réfute lui-même en exposant au grand jour ce tas d'horreurs, d'inepties, de miseres qui se couvroient de fleurs et de mille beaux semblans sous les mains de nos beaux esprits, les Bayle, les ceci et les cela, M. R. est peut-être le seul qui ait pu dire tout cela sans rougir jusqu'ici.

J'exhorte les bons amis de M. R. s'il en a, d'en rougir salutairement pour lui et pour eux : s'ils sont François et *Chrétiens originaires*, je crois qu'ils n'ont pas besoin d'y être exhortés. Le François n'est pas méchant dans le fond. Il ne l'est que jusqu'au petit mot, fin, ingénieux, badin. Il n'a point cette âpreté, cette suite de malice, cette constance de ne rougir de rien. Un mot, une épigramme, un vaudeville, il n'en sait pas davantange contre la religion, le Gouvernement ou les moeurs.

„Le devoir d'une éternelle fidélité, *dit-il*, ne sert qu'à faire des adulteres, et les loix mêmes de la continence et de l'honneur étendent nécessairement la débauche, et multiplient les avortemens". Voilà constamment comme il argumente contre le bien par le mal qui arrive de son inobservation. La force de son raisonnement consiste en ce qu'il n'y auroit point de mal s'il n'y avoit point de bien; et c'est le bien qui a tort, selon lui, de tout le mal qui arrive dans ce monde. C'est-à-dire, que si tout étoit mal, il n'y auroit point de mal, et le mal au contraire seroit alors la cause du bien.

Il y a à cela une sorte de vrai sophistique et ridicule que je me contente de traiter de puérilité et de foiblesse d'esprit prétendu fort. C'est comme si on rendoit la regle responsable de l'obliquité ou de la tortuosité d'une ligne droite, le compas responsable de l'inégalité des rayons d'un cercle mal fait, la justice des injustices qui arrivent, les gens d'esprit responsables des sots, la vertu du vice, le paradis de l'enfer, et Dieu même de tout le mal de cet univers. Ce n'est que trop la façon sophistique de nos Philosophes esprits, déistes et raisonneurs. Ils s'en prennent réellement à Dieu, qui a tout prévu et tout créé, de leurs propres vices et de leurs malheurs. Et réellement s'il n'y avoit point

de Dieu, ou que Dieu fût un Dieu méchant et vicieux, il n'y auroit ni vice ni méchanceté, n'y ayant personne pour l'en convaincre ou l'en punir.

Constamment tous les raisonnemens qui se font en tout temps contre Dieu et sa providence, sont des sophismes pareils, tout aussi faciles à convaincre de foiblesse et de puérilité. Leurs auteurs s'appellent pourtant sans façon eux-mêmes des Philosophes, des beaux esprits, des esprits-forts.

M. R. confond la voie de fait avec la voie de droit. Parce que nous sommes en société, tous nos vices, quoique contraires à la société, et proscrits par elle, sont, selon lui, les vices de la société, dont la société est cause, et qui n'arriveroient pas, prétend-il, si nous n'étions pas en société. Je suis, M. R. malgré cela votre, etc.

LETTRE XII.

MONSIEUR, vous prouveriez tout aussi-bien qu'une chambre est la cause morale et physique des crimes qui s'y commettent, surtout lorsqu'on ne les y commet que parce qu'on s'y sent à l'abri des témoins que l'on a voulu éviter en s'y renfermant. Communé-

ment on cherche la solitude, et l'on se dérobe avec soin aux yeux de la société, lorqu'on veut se livrer au vol, à l'homicide et autres passions de la nature corrompue. Qui doute, selon votre belle façon d'argumenter, que la société n'en soit complice par-là même qu'elle ne l'est pas?

C'est ainsi que les arts, les lettres et les sciences pervertissent, selon lui, les savans, les artistes et les littérateurs. Le bien est toujours chez lui la cause du mal; ce qui seroit bien, s'il vouloit dire que le bien rend le mal plus inexcusable. Car du reste, *omnis peccans ignorans*, est une maxime d'éternelle vérité. Non dit M. R. c'est la science et non l'ignorance qui fait tout le mal de l'univers. Erasme, je crois, pour badiner, fit l'éloge de la folie. M. Rousseau est l'apologiste de la bêtise. Un autre Rousseau plus fameux a dit pourtant que *tout vice est issu d'ânerie.*

Je suis surpris qu'à tout propos M. R. ne cite pas le *nitimur in vetitum*, qui est fort vrai dans son bon sens historique et de fait, mais n'empêche pas et ne doit pas empêcher Dieu et les législateurs, de défendre ceci et cela. C'est Saint Paul et non M. R. qui raisonne juste sur les désordres que la loi, soit de Dieu, soit des hommes, ne laisse pas en un sens d'occasionner ou de dévoiler et de faire éclater, sans les causer, en empêchant

leur fréquence et leur prescription contre l'ordre et le vrai primitif de tout bien. Sans la loi, sans la société, sans les arts, sans la science, nous ne serions pas moins désordonnés et vicieux; nous le serions même évidemment davantage, nous serions barbares, féroces, sauvages, brutaux, purs animaux, pures bêtes brutes.

M. R. en convient assez, mais c'est justement là la fin de son systême. Il n'y auroit plus alors de mal, tout étant mal, et la pure bête n'étant plus responsable de sa bêtise, qui n'auroit plus que du physique et rien de moral, d'humain, de théologique et de divin, plus de devoirs, plus de moeurs, plus de relations, plus rien de bon, c'est-à-dire, de mauvais: car voilà le propre systême de M. R. bien détaillé et bien énoncé: selon lui, le bien est mal et le mal est bien, *dicentes bonum, malum, etc.*

Jusques-là, ce n'est que la premiere partie du discours de M. R. Il vient à la seconde partie, page 69. Il la commence par ces mots. „Celui qui ayant enclos un terrein, s'avisa de dire, ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, que de guerres, que de meurtres, de miseres et d'horreurs, n'eût point épargné au genre-humain, celui qui, arrachant les pieux, ou comblant le fossé eût crié à ses semblables: gardez-vous d'écouter cet

imposteur : vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne“!

M. R. veut-il donc éternellement être le seul savant, avec ses systêmes d'imagination? veut-il nous faire oublier toute notre science d'histoire et de fait, et d'une histoire sacrée et toute divine, qu'il contrarie avec trop d'indécence, manque, je veux le croire, de la savoir ce qui l'excuse jusqu'à un certain point? Positivement Dieu dit à Adam et à Eve en société, en les bénissant, *crescité et multiplicamini, et replete terram, et subjicite eam, et dominamini piscibus maris et volatilibus coeli et universis animantibus quae moventur super terram. Dixitque Deus, ecce dedi vobis omnem herbam et universa ligna*, &c. Et après le déluge, il répéte tout cela à-peu-près dans les mêmes termes à Noé et à ses enfans, en les bénissant, *crescite et multiplicamini et replete terram... Et terror vester ac tremor sit... Omnes pisces maris manui tuae traditi sunt... Quasi olera virentia, traditi vobis omnia*, etc.

Il est étonnant après ces paroles de Dieu même, que M. R. ose dire que *les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne.* Est-il de donation plus expresse que celle de Dieu à Adam, à Noé et à ses enfans? Il est vrai que M. R. ne dit pas un mot de Dieu dans tout ceci. Il représente toujours la terre et

ses fruits, comme étant là de hasard, ou par le simple acte physique d'une nature mécanique et matérielle; et les hommes de même, comme les fruits naturels, et les productions physiques d'une même nature, je ne sais quelle, sans autre droit d'y être que parce qu'ils y sont, n'examinant, ni d'où ils viennent, ni où ils vont, ni pourquoi ils passent par là. Je ne puis me dispenser de dire à M. R. qu'il a bien tort de si fort méconnoître Dieu dans ses plus beaux ouvrages et de prendre et soutenir ce ton de législateur despotique et absolu, comme si toute la nature étoit en sa disposition.

Et qu'a-t-on à faire de toutes ses hypotheses fantasques ou fantastiques, tandis que nous avons l'histoire de tout cela dans nos mains et à tous momens sous nos yeux? Car on ne nourrit que de cela tous nos enfans, et M. R. ne sait pas qu'en France, dans les colléges, dans les couvens, dans les maisons bourgeoises mêmes, nulle éducation réguliere ne va sans cela, sans parler des catéchismes, des prônes, des sermons, où tout cela est sans cesse rebattu; à Genève même, je suis persuadé que tout cela va en regle. Mais M. R. nous apprend qu'une jeunesse imprudente, ne lui a laissé apprendre que Plutarque, Tacite ou Grotius, dont encore ne fait-il nul cas.

Pour le moins, dans l'arche, Noé vivoit en société avec ses enfans, sa femme et les leurs, au nombre de huit personnes bien unies de coeur, d'esprit de moeurs et de religion. On sort de l'arche, les enfans se multiplient, l'ordre de se disperser et de remplir la terre arrive: Noé le leur intime. A Sem il donne l'orient et l'Asie; à Japhet, l'Europe ou l'occident; laissant à Cham l'Afrique, par voie de concession, plutôt que de donation, à cause de la malédiction tombée immédiatement sur Chanaan, et indirectement sur son pere, ses freres, etc.

Jusques-là, la société persevere, s'accroît au nombre de cent, de quatre cent mille hommes, et peut-être d'un ou deux millions, sans que ces hommes déja un peu pervers pensent trop à rompre leur société primitive. Peut-être s'y résolvent-ils, au moins les plus pieux, les plus obeissans à leur pere commun Noé et à Dieu, qui les multiplioit à force, pour les y forcer.

Pour gagner du temps, Nembrod peut-être, et les plus déterminés des Chamites mal partagés et réfractaires à la dispersion, proposent de faire et font une ville immense, Babylone et une tour, sous le beau prétexte de se rendre célébres à la postérité; mais, que sait-on? comme un filet, dans lequel ils veulent envahir tout le genre-humain.

Dieu

Dieu n'en aura pas le démenti : il confond tous ces projets ambitieux : il confond les langues, et force toutes ces têtes des nations à se séparer; et la société primitive est, au gré de Dieu même, partagée en trois, et peut-être en cent et en mille sociétés nationales, que Dieu veut mener à son but.

Mais Nembrod non plus et ses pareils fils de Chus et petit-fils de Cham, n'en veulent point démordre, et tandis que Cham va, pour obéir à Dieu, se perdre en Afrique; Nembrod, grand chasseur et guerrier, s'empare de Babylone, et en frustre Sem ou son descendant Assur, qui va de son côté bâtir et fonder Ninive. C'est Nembrod, c'est Assur, qui en disant, *ceci est à moi*, fondent les deux premiers émpires, selon les auteurs profanes mêmes, Trogue Pompée, Justin, etc. mais non la premiere ou les premieres sociétés.

De sorte que c'est la société, l'association unanime des hommes, qui a fait Babylone, et toutes les villes primitives, et non Babylone ni aucune autre qui ont fait la société, quoi qu'en dise M. R., dont je suis le très-humble, etc.

LETTRE XIII.

MONSIEUR, je cherche en vous réfutant à vous excuser de toutes façons, de mon mieux au moins; et s'il le faut, j'aime mieux rejeter sur un défaut d'esprit ce que d'autres rejetteroient sur l'exces de votre coeur. La servante de la Fontaine disoit bien de son maître mourant qu'il étoit plus bête que méchant. Au talent près du gracieux, naïf de la Fontaine, je crois que dans votre naïveté un peu farouche, vous lui ressemblez beaucoup. Si vous êtiez méchant vous seriez plus fin et plus adroit à nous répéter, à nous dire au moins que „ le premier sentiment qui porta Adam à multiplier son espece sur un sentiment aveugle, dépourvu de tout sentiment du coeur, ne produisant qu'un acte purement auimal „. Vous ajoutez que „ le besoin satisfait, les deux sexes ne se reconnoissoient plus, et l'enfant même n'étoit plus rien à sa mere, si-tôt qu'il pouvoit se passer d'elle". Quelle horreur! quelle horreur!

Vous faites donc d'Adam ou de tel autre homme pareil un homme *sans sentiment*, ou, ce qui va au même, d'un *sentiment aveugle, et purement animal*. Et quand je dis Adam, les deux sexes

peuvent vous tenir compte des beaux sentimens ou non sentimens que vous leur prêtez ou ne leur prêtez pas. Vous ne vous lassez pas d'insulter cette pauvre humanité, image de Dieu pourtant.

J'observe que ce que vous traitez d'*acte purement animal*, l'Ecriture le qualifie d'acte spirituel, de connoissance enfin: *Adam vero cognovit uxorem suam Evam.* L'Ecriture sainte toujours décente et respectueuse pour nous-mêmes, nous caractérise toujours *à nobiliori parte*, comme disent des Philosophes, qui n'en sont pas plus méprisables, parce que vous les méprisez.

On croiroit, M. qu'à force de nous faire rougir des avilissemens où vous nous ravalez, vous voudriez nous faire perdre l'habitude naturelle de rougir de tout cela; vous vous trompez, et c'est à moi spécialement de vous détromper. Car n'aimant ni à réfuter ni à critiquer, vous êtes peut-être le premier et le seul, avec qui je ne rougisse pas d'une critique et d'une réfutation, à visage découvert.

De tous ceux qui se mêlent de philosophie, de géométrie, de physique même, dans ce siecle, où les grands Philosophes, Physiciens et Géometres ne manquent pas, je me suis regardé, je vous l'avoue, comme le plus directement attaqué par vos hommes brutes, bêtes et animaux physiques. J'aime

l'esprit, je ne le dissimule pas : si j'étois capable d'hérésie, je serois bien plutôt Mallebranche que Spinosa. Vous tournez tant que vous pouvez la spiritualité en matérialisme, je tournerois au contraire le matérialisme en spiritualité.

Je conçois assez, je crois du moins très-bien, la création, telle qu'elle est et que Moïse nous la donne : mais je dois vous dire, que j'ai peut-être moins de peine à concevoir la création des esprits que celle des corps. Le créateur n'est-il pas tout esprit? Or il n'est corps en rien. Pour créer l'homme ou le produire, il en a pris la matiere déjà toute créée dans le limon de la terre; mais l'esprit, il ne l'a pris que dans lui-même, dans son souffle ; et pour le moins le corps n'ayant été qu'une formation, *formavit*, l'esprit a été d'une toute nouvelle et pure création, une inspiration, *et inspiravit.* C'est ma façon, je ne perds pas un mot de l'Ecriture sainte, pas une syllabe, pas une circonstance. Elle n'en dit point trop, mais elle en dit assez, elle a prévu mes besoins présens d'esprit avec vous.

Enfin nous sommes *corps*, dont je rougis, et *esprit*, dont me voilà tout fier, et fier, je le répéte, vis-à-vis de vous, et de vos hommes-bêtes et presque tous matieres. Or l'esprit, vous me l'avouerez tout au moins, est la plus noble partie de moi-même et de nous-mêmes ; car

vous en avez, et même beaucoup, quoique vous n'en fassiez pas semblant, si ce n'est peut-être en ce que vous voudriez en avoir tout seul ou au moins plus que nous tous, savans, et artistes, professeurs et académiciens.

Je veux vous dire surtout, ce que vous savez, je crois, que comme votre philosophie ramene tout au pure physique, matériel et tout au plus animal; ma physique au contraire ramene tout au moral, spirituel, théologique même. Oui, Descartes, Newton surtout, sont tous corpusculaires et matérialistes dans la physique, ce que je ne condamne pas, leur physique étant celle de tous les temps, et l'Eglise même ne la blâmant point par-là.

Or, vous savez que cette physique même, je l'ai dès mon premier ouvrage du *Traité de la pesanteur en* 1724, affranchie à moitié du regne de la matiere, et que j'ai associé le moralisme et la liberté même que vous aimez tant, au mécanisme, et la légéreté comme spirituelle à la pesanteur brute des corps; jusqu'à démontrer, depuis peu, que cette légéreté étoit la vraie et l'unique cause physique de cette pesanteur. En un mot, j'ai introduit avec distinction le moralisme dans le pur physique, et vous vous efforcez d'introduire le pur physique dans le pur moralisme, jusqu'à en étouffer totalement celui-ci. Vous voilà donc mon

agresseur, et je ne fais que me défendre contre vous et de vous.

L'homme tel qu'il est, est le propre regne du moralisme et de la liberté. Laissez-moi ce champ de bataille-là au moins, sauf à moi, je ne le cache pas, d'en faire le champ de bataille du monde même le plus physique, le plus mécanique, le plus matériel. Si faut-il un homme pour remonter la machine à laquelle vous ne faites que l'asservir si indécemment. Vos prétentions sont terribles, les miennes sont grandes; non, je ne m'en cache pas.

Le fougueux Langely, qui de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouve trop serré.

Je l'ai presque dit, ce fougueux Langely, c'est moi. Mais il n'y a point de fougue à cela. Je n'ai que le coeur, je n'ai que l'ambition d'un homme, en société du reste de tous les hommes. Car Alexandre vouloit être seul maître du monde entier, et moi je ne veux l'être qu'en société de tous les hommes, et de Dieu même, et surtout sans vous exclure vous même, M. d'une si belle société.

Au besoin je ne craindrois pas, M. tous vos Philosophes physiques ou physiciens, qui voudroient me nier, que le monde entier fait pour Dieu, est fait aussi pour l'homme, l'homme-Dieu, ajouterois-je tout de suite, fierement

pour lui, modestement pour moi, et pour vous même, qui étant fils et frere de cet homme-Dieu, entrez, si vous le voulez, en part de sa gloire et de ses intérêts.

J'aime à finir cette lettre par un point de vue si grand, si noble, et si consolant. Je suis donc, M. comme vous voyez noblement, votre très-humble, etc.

LETTRE XIV.

Vous avez beau, M. crier contre la réflexion et la méditation. Il faut que vous soyez long-temps aguerri ou aigri contre le genre-humain, et, en vrai misanthrope, contre vous-même par conséquent, ou que vous soyez né bien antipathique avec l'humanité qui est en vous même, quoiqu'elle y soit pourtant la propre image la plus ressemblante de Dieu et de la divinité.

Si avant que d'y être, vous aviez pu décider de votre sort dans ce monde, vous auriez voulu n'aître à Genève, quoique vous nous ayez averti que vous ne vouliez point y vivre ni y mourir. Ce n'est pas le seul point de contradiction à concilier dans votre systême. Mais je gagerois bien, à vous voir de si mauvaise humeur contre l'humanité, que,

si vous en aviez été le maître, vous n'auriez pas voulu naître homme, mais, etc. La liberté à laquelle vous aspirez, est bien grande, et bien rétroactive à votre naissance et à votre être même.

Aucun mot vil ou méchant contre ces pauvres hommes, vos peres et meres, freres et citoyens pourtant, ne vous échappe, et vous nous les peignez isolés d'abord parmi les bêtes, et puis vivans peu-à-peu et à la longue en *troupeaux*, préludans de loin à la société civile et politique, où vous les menez lentement et de loin à loin.

Il faut tout dire, l'origine des langues et l'invention de la parole, est pour vous le rocher de Sysiphe ou la roue d'Ixion, le tonneau même des Danaïdes, que vous ne pouvez jamais combler ou fixer. Vous voilà bien embarrassé. Voici comment je m'en tirerois à votre place. Quand Dieu vit Adam après l'avoir fait, Dieu dit équivalemment: *voilà une belle image, un beau tableau, une belle statue, il n'y manque que la parole. Il fit donc Eve, et dès-lors Adam parla.* C'est le fait, *hoc nunc os ex, etc.*, et devant tous les connoisseurs Eve fut l'organe de la parole passive et active, répassive et réactive d'Adam. C'est toujours de nos moeurs humaines, qu'il faut tirer de pareils conjectures, sur les hommes naturels, originaires et primitifs.

C'est bien M. R. qui se tire de cette grande

grande difficulté des langues par un coup de théâtre, par le *Deus in machinâ*, lui qui vouloit que l'enfant au maillot fût l'inventeur de la parole et de toutes les langues de l'univers : car chaque enfant auroit fait sa langue, sans doute, comme chaque terroir produit ses fruits, ses animaux et ses hommes par conséquent ; selon Diodore et les Grecs, qui ne nous parlent que d'hommes *aborigenes*.

Enfin, enfin, *parturient montes*, les inventeurs des langues sont un troupeau ou une troupe d'hommes et de femmes déja rassemblés en société, qui habitant sur une langue de terre avancée dans la mer, se sont vus tout d'un coup, par un tremblement de terre ou autre événement pareil, détachés du continent où ils n'ont pu se faire entendre désormais que par des porte-voix, sans doute, ou par des lettres et des courriers, des *paquebots*. Et voilà les langues inventées à jamais, quoiqu'un peu tard. Mais il vaut mieux tard que jamais, dit-on.

Oui, il a fallu un coup de tonnerre, un ébranlement de la machine du monde pour apprendre à un enfant à dire *maman*, *papa*, et aux hommes à épeler *ba*, *be*, *bi*, *bo*, *bu*. Et voilà, dit M. R. en termes clairs, comment "des insulaires ont porté parmi nous l'usage de la parole Il est très-vraisemblable,

ajoute-t-il, que la société et les langues ont pris naissance dans les isles, et s'y sont perfectionnées avant que d'être communes dans le continent. " Est-ce de la physique cela ?

Il est heureux que nos Philosophes, émules du Créateur, ne trouvant rien de vrai dans l'Ecriture sainte, trouvent de telles bagatelles d'histoire fictive et systématique ou hypostatique, *très-vraisemblables*. C'est bien là qu'on peut dire avec Virgile :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina Moevi.

Et voilà à-peu-près, pour que le public ne l'ignore, les grands progrès qu'a faits de nos jours depuis Descartes la philosophie et le raisonnement humain, la logique et la dialectique, sans parler de la métaphysique et de la physique. Ce n'étoit pas la peine de sacrifier Aristote à Descartes et Descartes à Newton, pour aboutir à une telle force d'esprit. Mon unique but ici, est de mettre le public en garde contre une petite troupe de pareils philosophes raisonneurs. Or je ne confonds pas Aristote, Descartes, ni même Newton avec ces especes-là, et plût à Dieu les consultât-on un peu plus, surtout Descartes, dont la méthode est admirable, et la physique merveilleuse ; au lieu que Newton n'est que la qualité occulte de l'esprit humain.

Après tant de discours perdus, M. R. trouve enfin la source de l'inégalité des conditions dans „celui qui chante ou qui danse le mieux, qui est le plus beau, le plus fort, le plus adroit, le plus éloquent, en un mot qui est le plus considéré; et ce fut-là le premier pas vers l'inégalité, et vers le vice par conséquent, " dit M. R. sans qu'on puisse s'y méprendre ni penser qu'un autre l'ait dit, surtout le bel Epiphoneme par où il finit. Or il n'avoit qu'à dire cela d'abord, et tout étoit dit sans autre dissertation. Mais il vouloit disserter, et dire, dire, parler et parler sans fin et sans cesse, croyant sans doute que dire et parler c'est raisonner et philosopher.

Qui doute que l'inégalité des conditions ne soit fondée d'abord sur la qualité de pere, de mere, ou d'enfans, en suite sur celle d'aîné ou de cadet, et puis encore sur la diversité des talens? Dieu même et Samuel son prophéte font observer aux Juifs que celui qu'il leur donne pour roi, surpasse les plus grands du peuple de toute la tête, et que c'est d'ailleurs un bon caractere d'homme. Effectivement Saül avoit de quoi faire un bon et un grand roi. Il le fut même deux ans, tandis qu'il fut soumis aux ordres de Dieu et à la direction du prophête, et qu'il ne porta pas la main à l'encensoir, etc.

Pourquoi donc, si l'inégalité est fondée sur les talens mêmes, inégaux et divers, que Dieu seul donne à ceux qu'il veut rendre inégaux et divers de condition, pourquoi prétendre par une conséquence *identique*, que l'inégalité est vicieuse et le vice même. Il ne peut jamais y avoir que le mauvais usage ou l'abus de ces talens naturels, qui soit vicieux: et de même la société qui est bonne par elle-même, et d'institution naturelle et divine, ne peut jamais être mauvaise que par les abus. Un fruit est bon; mais si on le laisse trop sur l'arbre ou si on l'en détache trop tôt, il n'y a qu'à dire que c'est l'arbre qui le pourrit ou le gâte, et que sa production et sa maturité fut le premier ou le dernier pas vers sa récolte, et vers sa pourriture et sa corruption par conséquent.

Quant on attaque ainsi tout l'univers, Dieu et les hommes, si faudroit-il se piquer de raisonner plus philosophiquement, avec plus de raison et de justesse. Je suis, M. votre, etc.

LETTRE XV.

Enfin, à la page 84 vous adoptez ouvertement, M. la vie sauvage ou des

sauvages, telle que nous la connoissons; et désormais vos hypotheses porteront au moins sur un état de réalité, sur des hommes même moraux, nos pareils et nos freres, après tout, et j'aurai moins à vous deviner. C'est de ces sauvages, que vous dites avec complaisance que „le genre-humain étoit fait pour y rester toujours et que cet état est la vraie jeunesse du monde, et que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, et en effet, vers la décrépitude de l'espece."

Mon Dieu, que M. R. est loin de toutes les saines idées de l'humanité! Les Poëtes mêmes se plaisent à nous donner les plus brillantes idées, les peintures les plus riantes, les plus nobles sentimens de la jeunesse du monde; c'étoit l'âge d'or, c'étoit un printemps perpétuel, c'étoit Saturne et Astrée, c'étoient des Bergers, c'étoit la foi, la justice qui habitoient la terre: encore la terre étoit-elle un beau jardin, le jardin des Hespérides, dont tous les fruits étoient des pommes d'or.

Tout cela fait, comme on voit, allusion au jardin des délices, à Adam et à Eve innocens, en un mot, aux vrais premiers hommes, et à la vraie premiere société. Au sortir de l'arche, les hommes en société n'étoient encore que trop bien dans les belles plaines de

Sennaar; aussi étoit-ce encore peut-être le siecle d'or. Mais le siecle de fer lui-même n'a pas commencé par des sauvages, qui sont pourtant tout ce que M. R. trouve de plus beau dans la jeunesse du monde, passée sans doute, selon lui, dans les forêts du Canada, de la Sibérie ou du Groënland.

Je plains M. R. d'avoir un si mauvais goût, goût d'amertume, de critique, de satyre et de détérioration de toutes choses: constamment, il prend l'envers et le revers de tout; il prend par-tout le bien pour le mal et le mal pour le bien; le bien l'attriste, le mal le réjouit. *Dicentes bonum, malum*, encore une fois; et encore une fois, *qui Bavium non odit*, etc.

Ah! M. R. que je vous plains! où avez-vous donc pris ce ton triste et atrabilaire, depuis dix ou douze ans que je n'ai eu l'honneur de vous voir? Vous me paroissiez une assez bonne personne dans ce temps-là. Il faut que l'air frivole, gai et badin, mais fin et ingénieux, non méchant du reste, quoiqu'un peu malin, de nos François de café ou de parterre, auquel vous n'avez pu montrer votre sérieux helvétique, vous ait cabré. Vous avez voulu avoir aussi de l'esprit, et vous en avez sûrement beaucoup; mais vous n'avez pu prendre cette légereté, cet essor. Là où il ne faut qu'un mot tranchant,

vous avez voulu mettre un raisonnement concluant; vous avez fait un livre en réponse d'une épigramme; et pour vous défendre d'un seul, vous nous attaquez tous. Un François est pour vous la France toute entiere; et d'une misérable dispute de mots, vous avez fait une querelle de religion, de morale et même de politique.

Sans tant raisonner, il est positivement faux que la vie sauvage des Hurons ou des Iroquois soit la jeunesse du monde et le beau de la nature humaine; faux que notre vie civile, policée, politique, scientifique, artiste et religieuse, en soit la décrépitude. Si les Grecs ou les Romains, les François mêmes, comme Grecs, Romains ou François, ont commencé par une sorte de vie sauvage, barbare et indisciplinée, avant Cécrops, Romulus ou Clovis, c'étoit une vie errante, à laquelle leur transmigration d'Asie en Europe, d'après la dispersion de Babel, les avoit réduits.

Les Hurons eux-mêmes, Algonquins, Tunguses, Cafres, Sibérites, Kamtschatkois, Samoïedes, Américains, Africains, Asiatiques ou Européens avoient commencé par être des peuples, des hommes sociables en Eve et Adam et en Noé, Sem, Cham et Japhet, avant et après le déluge, hommes trop sociables même, n'étant que trop, selon les propres termes des archives du genre-hu-

main, *unus populus et unum labium omnibus*, n'ayant que trop une unanimité d'ouvrages, d'arts, de science, de volonté, de dessein, de coeur et d'esprit, de loi même et de religion.

Il en coûte à M. R. pour former une petite société de nation, de province, ou de ville, d'isle même et d'un simple canton Grison, Suisse ou Genevois. Or, dans le vrai, la société a commencé par être celle de toutes les nations et du genre-humain tout entier, soit à Enochia, avant le déluge, soit à Babilone, après le déluge; et il en a en quelque sorte coûté à Dieu, un miracle au moins, pour rompre cette société trop vaste et trop unanime en autant de sociétés qu'il y avoit de chefs de grandes nations.

Que M. R. lise donc les livres, avant que de faire des livres, et qu'il soit au moins savant et érudit, avant que de raisonner, philosopher et dogmatiser. Il raisonne, il philosophe à vide, lorsqu'il le fait sur des idées d'imagination, sans aucune connoissance de ce qu'on appelle *la positive*, l'histoire, les faits. Le monde ne s'est pas fait tout à l'heure, et le Créateur seul a pu le deviner, avant que de le voir: encore le voyoit-il en lui-même de toute éternité.

A coup sûr, tous ces prétendus philosophes qui infestent les sciences et la religion, sont communément gens qui ne savent rien, et qui veulent pourtant

faire un personnage dans la littérature et parmi les savans, et à leurs dépens, sans avoir jamais eux-mêmes rien appris ni étudié.

Il n'y faut pas même grande science, lecture ni étude, mais un peu de foi, de bonne foi, de docilité, de modestie, de pureté de coeur et d'intention, pour lire, ne fût-ce que le dixieme chapitre de la Genese, avec le neuvieme qui précede et le onzieme qui suit, tout au plus, et y voir les divisions et sous-divisions, branches et rameaux généalogiques de la grande famille de Noé, toutes les têtes des nations d'aujourd'hui, tous les chefs et sous-chefs numérotés, étiquetés, caractérisés.

C'est bien la faute de l'histoire profane, si elle est aussi pleine de fausseté, de fables, d'incertitude et de lacunes qu'elle l'est communément. L'histoire sainte a mené celle des hommes en général, jusqu'aux Grecs et aux Romains inclusivement ; pour le moins, nulle histoire n'a droit de s'égaler à celle-ci, beaucoup moins de s'élever au-dessus, par une frivolité de style puriste ou grammatical.

On parle de chronologie et de généalogie. Qu'on trouve une généalogie chronologique qui égale celle d'Adam jusqu'à Noé, de Noé jusqu'à Abraham, et d'Abraham jusqu'à Juda, de Juda jusqu'à Jésus-Christ, et depuis Jésus-

Christ même, de Vicaire en Vicaire, jusqu'à celui qui est le chef actuel de l'Eglise Romaine. De pere en fils, de successeur en successeur, nous pouvons compter, nommer, désigner, caractériser les chefs de l'église, de la religion, de la foi, dans tous les temps, depuis Adam jusqu'à nous; cela seul en démontre la légitimité, la vérité.

Depuis Luther ou Calvin, c'est-à-dire, depuis deux cents ans, M. R. seroit bien embarrassé à nous donner les dates et les époques des chefs de sa religion protestante, et beaucoup moins de ses hommes sauvages et brutes en société, ou non en société. Je suis, M. R. puisque vous me donnez lieu de dire de si bonnes choses, je suis, Monsieur, de coeur et d'esprit, avec toute sorte d'amitié, d'estime même, votre très-humble, etc.

LETTRE XVI.

Pourquoi en tant vouloir aux mécréans de toutes les sortes, aux critiques, satyriques, qui mettent les vrais savans, les vrais chrétiens, les honnêtes gens en occasion, en nécessité d'étaler leur science, leur loi, ou leur bon esprit, en de beaux groupes de lumiere,

où le contraste de mille traits d'ignorance ou d'erreur étrangere, fait un tableau d'honneur et de gloire aux yeux du public?

Je remercie M. R. de la meilleure foi du monde, de m'avoir fourni l'occasion de le réfuter. Je ne puis lui en vouloir aucun mal; au contraire, je lui veux un grand bien. Je voudrois le *convertir*, ai-je dit; je n'en suis pas digne. Je prie tous les honnêtes gens, les bons chrétiens, les ecclésiastiques surtout, de se joindre à moi, d'y faire mieux que moi, de m'y aider au moins de leurs prieres et de leurs voeux: le sujet en vaut la peine; M. R. a beaucoup d'esprit, puisqu'il a tiré tout ce systême-là de son esprit.

Il doit l'avoir inventif et créateur. Qu'il l'applique aux arts, aux sciences profanes, où un tel esprit n'est jamais un esprit perdu. Qu'il laisse la religion, le gouvernement et les moeurs. Il ne les connoît pas, ou ce qui est pis, il les méconnoît, et est prévenu de mille préjugés contradictoires d'une philosophie plus raisonneuse que raisonnable, ou raisonnée.

M. R. ne dit pas tout ce qu'il pense des Missionnaires apostoliques, ni des Princes qui s'en servent pour convertir les Sauvages confiés à leur religion, autant qu'abandonnés à leur autorité et assujettis à leur empire. Voilà la diffé-

rence de M. R., obligé de s'en taire et de dissimuler sa vraie façon de penser de tout cela, et de quelqu'un comme moi, qui sans craindre de heurter aucune autorité légitime, ni aucune façon de penser, en chrétien et en honnête homme, ose bien dire et lui dire hautement que les Princes chrétiens et les Missionnaires ecclésiastiques ou religieux, qui travaillent à ramener les Sauvages dans le sein de l'église, dans le bercail de saint Pierre, vicaire de Jésus-Christ, ne travaillent pourtant que pour les retirer de leur vie sauvage, telle que M. R. l'approuve, et pour les enchaîner dans les doux liens de la société ou de l'unité d'association des fidelles chrétiens, unis en communauté de baptême, de prieres, de sacremens, de moeurs, de créance; en un mot, de raison et de foi, ou de christianisme et d'humanité.

Encore aimai-je mieux convaincre ici M. R. d'une simple ignorance de l'histoire et des faits positifs, que de lui faire un crime d'une erreur volontaire, ou d'un raisonnement de mauvaise foi. Ce nom de Sauvage le trompe; il a toujours dans l'esprit ses Sauvages fantastiques, semés un à un dans les forêts, parmi des *troupeaux* de bêtes, dont ils ne sont pas les pasteurs, et qui sont au contraire les leurs, jusqu'à leur donner de l'instinct pour manger, boire, dormir

et se former même en société. Une ou deux historiettes de deux ou trois prétendus Sauvages solitaires, trouvés dans les forêts de Saxe, de Bornéo, de je ne sais où, font ici tout le fonds d'histoire sur lequel table sans cesse M. R.

Rien n'est moins vérifié, rien n'est plus apocriphe que ces historiettes-là. Du reste, rien ne ressemble moins à ces nations, grandes nations des Sauvages de l'Amérique, fût-ce celles de la Sibérie et du Groënland, que les Sauvages imaginaires de M. R. Pas un nom de Sauvage, Illinois, Missouris, Abenaquis, etc. qui ne forme sa peuplade, sa nation, ses villages, son corps de société; qui n'ait ses capitaines, ses chefs, ses caciques, ses especes de magistrats, ses loix, ses moeurs du moins et ses usages. Tous ont des propriétés, des communautés, des intérêts particuliers et publics, et en conséquence des guerres avec les nations voisines ou éloignées, guerres suivies de traités de paix en regle, avec des conventions et des sermens. Prêtres ou devins, ils ont tous leur forme de religion, leurs sacrifices, leurs prieres.

Il est inutile de dire qu'ils ont le grand lien de la société, la parenté, avec la distinction précise et très-sacrée de maris et femmes, peres, meres et enfans, oncles, tantes et cousins, alliés, amis, sans parler de la célébrité des mariages, des naissances, des morts, et puis la

grande distinction naturelle des enfans, de la jeunesse et des anciens, dont ceux-ci forment toujours la tête et le conseil de la cabane, du village, de la peuplade et de la nation.

Sur quoi je prie M. R. de me permettre une petite digression, en faveur de l'ancienne amitié tendre et intime, qu'on sait bien qu'il y a toujours eue depuis trente-trois ans, entre le célebre Président de Montesquieu et moi, qui me sens trop honoré des marques publiques et peu équivoques que ce grand homme a voulu me donner cette même amitié, jusqu'à son dernier soupir, dont tout le monde parle, et dont tous les honnêtes gens savent bien qu'en honnête homme j'ai droit de parler.

Pour ne rien laisser en suspens ou dans l'équivoque à cet égard, je dois dire, que cette amitié ne commença qu'un an ou deux après l'apparution des Lettres Persannes, qui n'en furent pas même l'époque ni le motif, au moins de ma part Comme ce n'est pas précisément de bel-esprit, de philosophie ou de géométrie que je dois me piquer, j'aurois craint, plus que je n'aurois récherché, cette liaison intime avec l'Auteur d'un pareil ouvrage. Mais ce noble, et je puis dire vertueux Auteur, pensant un peu comme moi dans ce moment, faisoit plus de cas de la probité et du bel esprit, et voulant positivement ef-

facer l'impression publique de cet ouvrage, dont il reconnoissoit le danger un peu tard, je puis avouer qu'il recherchoit par cet endroit-là même, la liaison que je craignois avec lui.

Une Dame fort noble et fort vertueuse, qui vit encore, fut le noeud de la réunion de nos coeurs et presque de nos esprits. Le prétexte en fut l'éducation de M. le Baron de S. qui me fut confiée dans ce moment. J'étois en âge et en place de rendre ce service à l'illustre Président, qui me voua dès-lors la plus tendre amitié, sans en exiger d'autre retour, je puis le dire, que la religion qu'il me pria d'inspirer à son cher fils, m'avouant que pour lui il sentoit qu'on ne lui avoit pas assez fait connoître le vrai précis de cette religion purement catholique, dans sa premiere éducation ; ce qui étoit peut-être vrai. Mais ma lettre a atteint sa longueur ordinaire. Je suis, Monsieur, etc.

LETTRE XVII.

MONSIEUR, à l'occasion de la mort du fameux Président de Montesquieu, et de la part qu'il a bien voulu me donner dans ses derniers sentimens, je vous avoue que je n'ai pas laissé de composer l'histoire de cette mort et même de sa

vie depuis au moins trente-trois ans. Ceux qui ne savent presque rien de vrai de tout cela, se pressent d'en parler. Je ne me presse de rien, je les laisse faire. Seulement je les prie de croire que tôt ou tard je pourrois bien leur dire le vrai de tout ce qu'ils s'empressent de débiter sur des présomptions vagues, bien plus que sur des faits personnels. En attendant je dois prendre acte que M. de Montesquieu n'ayant jamais voulu recevoir aucune sorte de compliment de moi sur ses lettres, et me les ayant constamment comme désavouées, me pria de lui corriger religieusement son ouvrage de la grandeur des Romains, où il sentoit bien que mon caractere et ma religion trouveroient bien des choses à réformer. Il l'imprimoit en Hollande par la médiation de l'Ambassadeur M. le Comte de Vanhoé. Deux fois la semaine il en recevoit les épreuves à corriger.

C'est précisément de ces corrections qu'il me chargea, corrections, dis-je, religieuses, théologiques, morales, philosophiques même plutôt que littéraires, historiques ou grammaticales. Il n'avoit pas besoin de moi pour celle-ci, et il étoit trop poli pour me charger de la simple correction typographique des fautes d'impression; ce que je fis pourtant. Pas une feuille en premiere épreuve qui ne me passât par les mains; pas une, ou

où je ne prisse l'honnête liberté d'être son ami, exactement, religieusement vrai.

Un prétendu ami commun, ami de la licence, voulut, au milieu de l'ouvrage, réprimer ma liberté. L'Auteur me permit, me pria d'aller jusqu'au bout; et l'ouvrage parut exempt de reproche, tel que je l'avois légitimé ou rendu digne d'un Auteur noble et en place, de grand et grave Magistrat.

L'article seul du *suicide*, se glissa, je ne sais comment, dans une seconde ou troisieme édition. L'Auteur tenoit un peu à cet article Anglois-Romain. Les vrais Magistrats, et l'Auteur même, sans que je m'en mêlasse, le firent ôter. J'étois Journaliste alors: j'eus le plaisir de pouvoir donner un ou deux grands extraits d'un ouvrage saint et non suspect, d'un tel ami.

Arriva le troisieme ouvrage de l'Auteur, le grand ouvrage de l'Esprit des Loix. Pour celui-là, je ne me vanterai pas de l'avoir corrigé, si ce n'est fort après coup. Je ne m'en doutois pas, quoiqu'il m'en eût parlé vaguement depuis long-temps. J'avois peut-être la fausse sécurité de croire qu'il ne le donneroit pas sans mon attache. Il fut long-temps public sans que je voulusse croire qu'il fût de lui. Lorsque je n'en pus plus douter, je lui écrivis pour me plaindre de sa réserve, inouie avec moi. Je dois être cru. Notre commerce étoit

d'une franchise encore plus inouie entre savans. Je puis montrer les lettres par lesquelles il m'avoue qu'il s'est à dessein caché de moi dans cet ouvrage, craignant que je ne m'y formalise de bien des choses, le croyant peu de ma compétence, et y parlant du reste assez peu de religion et de moeurs, croyoit-il; vouloit-il croire?

Piqué de sa réserve, je lui écrivis qu'il auroit dû au moins me donner cet ouvrage imprimé, comme j'étois en possession de recevoir de lui toutes ses éditions de la grandeur des Romains, lui disant que je voulois lire son livre, mais que je ne le lirois que de sa main et dans celui qu'il m'auroit lui-même donné; à quoi il répliqua qu'il ne me le donneroit pas, et qu'il me prioit très instamment de ne pas lire son livre, qui n'étoit point, disoit-il toujours, de ma compétence.

Je m'entêtois de le lire et de l'avoir de sa main. Je savois bien que complaisant à l'excès avec tout le monde, il me le donneroit enfin; ce qu'il fit depuis la premiere jusqu'à la dixieme ou douzieme édition; et je le lus dans un esprit de critique, je l'avoue, mais de critique amie, et en vue même de rabattre bien des critiques odieuses, qu'on ne laissoit pas de m'en faire, comme si j'en étois responsable.

A peine m'eut-il donné son livre, qu'il

vint de Bordeaux exprès m'en demander mon sentiment. J'avouerai qu'il me craignoit un peu. Il me connoissoit exact et inflexible sur les bons principes de la religion et du gouvernement. Il se croyoit sain sur le premier article; et effectivement, à un article près et à quelques manques d'expression, je ne vois pas qu'il attaque le dogme et l'essentiel. Mais sur le gouvernement de l'Etat, et sur celui de l'Église, sur la discipline, je le fis convenir qu'il étoit trop et tout Anglican.

Je portai mon humeur critique, je l'avouerai, un peu plus loin. Oui, j'étois vivement piqué qu'il m'eût dit que son livre, comme Jurisconsulte, n'étoit pas de ma compétence. Autre chose est d'être Jurisconsulte et Légispérite dans un livre, autre chose de juger d'un livre qui l'est, et de son Auteur. Est-ce que les Magistrats sont de tous les arts, sciences et métiers, dont ils jugent pourtant fort sainement et définitivement tous les jours?

Ma critique ne fut ni maligne, ni amere, ni de coeur, n'étant pas publique; mais d'amitié pure et purement d'esprit, de lui à moi, d'ami à ami, et dans le vrai bien du livre et de l'Auteur. Je ne m'amusai ni à des traits ni à des mots. J'allai droit au but, au tronc de l'arbre et à la grande division des trois sortes de gouvernemens et de loix, le despoti-

que fondé sur la crainte, le monarchique sur l'honneur, et le républicain sur la vertu. Je lui passai ces trois divisions, quoique la derniere m'ait toujours paru fort mal caractérisée par la vertu.

Mais je ne lui fis point de quartier sur une quatrieme division, la plus essentielle, qu'il avoit omise, qu'il n'avoit point connue, et qui est pourtant la premiere de toutes, et la regle et la base des trois autres : c'étoit justement le gouvernement des Sauvages, et la liberté ou plutôt la pure loi naturelle sur laquelle il est uniquement fondé. En fait d'intelligence, M. de Montesquieu étoit un aigle ; il avoit l'esprit pénétrant et en même temps profond, il voyoit au-dessus des astres et jusques dans les souterrains.

Il ne me donna pas la peine de me répéter, il me devina : car voulant un peu l'intriguer, je ne lui parlois depuis un temps, ni même jamais qu'à demi-mot. De tout temps nous avions un langage unique entre nous. Nous n'avions presque pas besoin de nous écrire et de nous parler pour nous entendre. C'étoit par mon grand respect pour lui, que je n'osois lui parler de rien affirmativement, définitivement ; et c'étoit par sa grande amitié pour moi, que sans fadeur, il me laissoit entrevoir les choses obligeantes qu'il avoit à me dire à tout propos. Je suis, Monsieur, votre, etc.

LETTRE XVIII.

Je ne me lasse point, Monsieur, de vous parler du grand Président de Montesquieu, à l'occasion des Sauvages, que simplement il n'a pas connus ; au lieu que vous les méconnoissez absolument, et que vous les travestissez en bêtes, qui ont à peine la figure humaine. M. de Montesquieu n'a jamais calomnié la nature humaine, et il n'a que trop voulu la combler des biens dont elle n'est pas susceptible. Timoré, poli, sensible et bon comme il étoit, il auroit rougi de la revoir si avilie dans vos portraits. Revenons au Gouvernement politique, économique et civil des Sauvages, dont je ne fis simplement qu'avertir ou donner l'ébauche à l'Auteur illustre de l'Esprit des Loix.

La société est le fondement de tout ; elle est naturelle et de la premiere nature, parce que essentiellement tout homme a pere, mere, grand' pere et grand'mere, freres, soeurs, oncles et cousins avant lui et à côté de lui, et qu'avec et après lui il a communément femme, enfans, petit-fils, neveux, etc. M. R. a beau faire, les besoins et les sentimens naturels respectifs feront à perpétuité et ont toujours fait une et

plusieurs sociétés de tous ces gens-là. Et l'on défie, la nature même défie de citer jamais enfans ou homme vrai qu'on ait trouvé dans les forêts, qui n'ait tenu jusques-là, jusqu'à l'âge très-adulte du moins, à des parens réels, faciles même sans doute à retrouver, non loin de ces forêts.

Les Sauvages donc du Canada ou d'ailleurs forment des vraies sociétés, comme j'ai dit, sous des noms nationaux d'Iroquois, des Hurons, d'Algonquins, etc. Or tous ces gens-là vivant ensemble et en commun, en communauté de langue, de pensées, de sentimens, d'affections, de connoissances, de besoins, d'intérêts, de guerre, de paix, de pêche, de labour, de chasse, etc. ne peuvent manquer d'avoir et ont bien sûrement des loix et un gouvernement politique, moral, économique et civil, qui n'est, disois-je à mon illustre ami, ni despotisme, ni monarchie, ni république, mais naturalisme, ou plutôt moralisme pur, pure loi naturelle, purs sentimens naturels, et n'est pas même pure liberté, si ce n'est honnête, humaine et assujettie aux loix de la conscience et de la raison.

Ils n'ont ni Rois, ni Princes, ni Magistrats en titre, mais équivalemment ils ont pourtant des chefs et des gouverneurs, ne fût-ce que des chefs de famille, et les anciens, vrais peres conscrits de

toutes les familles, de tous les villages, de toutes les peuplades, de toute une nation. En guerre ils se donnent des capitaines qui n'ont presque droit que de ralliement et de marcher aux coups les premiers, et tout au plus, la premiere part au butin. Ils n'ont point de ministere ni de conseils d'Etat. Mais les plus sages, les plus expérimentés, les plus illustres par leurs hauts faits, et surtout les plus anciens, s'assemblent et jugent en commun de la guerre ou de la paix, et du bien ou du mal de tous.

Point d'autres loix que la raison, l'honneur, la conscience et une certaine tradition de moeurs et d'usages, dont ils ne se départent pas facilement. Je veux bien y ajouter la liberté, comme une loi sacrée, dont ils ne se départent gueres non plus, dont il leur est même permis d'abuser: je dis abuser, au préjudice des autres loix de raison, d'honneur et de conscience; car ils en connoissent fort bien l'abus, reconnoissent le vice, et savent bien qu'elle doit être subordonnée aux autres loix de devoir naturel et divin.

S'en écarte qui veut, de ce devoir et de tous les devoirs de la société; réellement ils n'ont point de voie, ni de loi de coaction, de contrainte, soit pour punir les réfractaires, soit pour les contenir dans le devoir. Ils ont bien des récompenses d'honneur, de butin, de

nourriture, mais nulle sorte de peine afflictive pour des enfans mêmes.

Par exemple, ils instruisent les enfans, mais ne les châtient jamais, et les missionnaires n'ont jamais pu leur faire que des catéchismes, des exhortations, des sermons, et jamais des classes en regle, jamais des maisons de pensionnaires, jamais des colleges. Des Missionnaires tant qu'on veut, jamais des maîtres; chérissant du reste ces Missionnaires comme des peres, comme des sauveurs, jamais comme des chefs ou des législateurs. Ils reconnoissent la croix, l'adorent, l'embrassent, la portent et la suivent, lui obéissent. Nul sceptre ne les tente de commander ni d'obéir.

Par exemple encore, une jeune fille introduira la nuit dans la cabane de son pere quelqu'un qu'elle aime; cela est rare, et là on se cache de tout cela, comme ici, par pudeur, par honneur: mais là, comme ici, il y a gens qui ne rougissent qu'en public. Le pere, la mere, les freres lui diront: *ma fille, ma soeur, tu as tort, tu nous déshonores, tu ne trouveras point de mari.* On le lui dira, mais on ne fera que de lui dire, et si elle s'en moque, personne ne s'en formalisera plus que cela.

Quand ils ont un mauvais sujet, quelqu'un s'enivre et va le tuer, disant ensuite que ce n'est pas lui, mais le vin qui l'a tué; et toute autre sorte d'homicide coupable

coupable s'excuse, en disant : ce n'est pas moi, mais *c'est ma tête qui étoit faite comme cela un tel jour;* et l'homicide est impuni.

Autre exemple bien remarquable. Un village, une nation vient de faire la paix en regle, et par un vrai traité avec une autre nation. Ce traité le plus solemnel, accompagné de sermens, de gages, d'ôtages, de présens, ne plaît pas à tout le monde, ne fût-ce qu'à un seul étourdi de vingt-cinq, trente ou trente-cinq ans. Celui-ci dit à tous ceux qui ont fait le traité, qu'ils n'ont rien fait qui vaille, que ce traité *n'est pas de valeur*, qu'il va le rompre par quelque acte d'hostilité. *Tu as tort*, *mon frere*, lui dit-on, *tu nous feras une mauvaise affaire.* On lui dit cela, mais on le laisse faire. Il part, va couper une chevelure ennemie, en apporte le trophée dans la cabane du conseil, en riant, en se moquant des anciens assemblés. On le blâme, point plus fort que ci-devant, et on ne pense plus qu'à soutenir cette nouvelle guerre, ou à la prévenir par des présens ou des soumissions faites à la nation que cet étourdi vient d'armer de nouveau.

Voilà ce que j'ai pris la liberté de remontrer, il y a cinq à six ans, à M. de Montesquieu. Comme c'étoit la plus belle ame, la plus candide, la plus aimant le vrai que j'aie connue, surtout en fait de religion, qu'il avouoit ne pas connoître

assez, il convint dans le moment que son énumération politique, économique, légispérite ou civile, étoit imparfaite, et que cette sorte de Gouvernement, purement naturel (phisico-moral comme l'homme), qui a cours dans tout un monde plus grand que le nôtre, valoit bien la peine de former une quatrieme classe dans son Esprit des Loix; je croirois même que ce seroit dans cette classe qu'on pourroit mieux retrouver l'esprit de toutes les loix positives, simplement ajoutées dans tous les Gouvernemens à la loi naturelle, qui est la base et l'esprit de tout. Je suis, Monsieur, votre, etc.

LETTRE XIX.

Monsieur, l'illustre Président dont je vous parle depuis quelque temps, pour vous donner même un peu plus le ton de contradictions honnêtes, peut avec quelque décence opposer, soit à la religion, soit à la morale ou à la politique, à l'humanité en un mot telle qu'elle est, ce grand homme, dont je regrette bien sincerement la perte, étoit frappé de tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire des Sauvages, qui ne sont pas si sauvages qu'ils ne soient hommes, les vraies images de Dieu, un peu défigurées par le péché, mais rétablies ou en droit

de l'être, par Jésus-Christ notre Sauveur à tous.

Il me témoigna même dans le temps vouloir sérieusement enrichir son Esprit des loix de cette quatrieme classe. Il doit avoir travaillé en conséquence. Je lui indiquai nos vieilles relations des missions du Canada, où on en trouve les vrais détails. Il seroit de conséquence, pour sa gloire même, de ne pas perdre mille belles choses que, fait comme il étoit, penseur et systématique, il doit avoir jettées sur le papier. Il ne m'en a plus parlé, je ne lui en ai plus parlé. Nous nous voyions peu ces dernieres années, car quoiqu'habitans du même monde, il m'écrivoit il y a quinze ou dix-huit mois, que nous n'habitions plus la même planete, c'est-à-dire, le grand monde, d'où je m'étois retiré malgré lui.

Quoi qu'il en soit de cet état de vie sauvage et de pure nature, si c'est pure nature, je reviens toujours à dire que c'est un dernier état de l'humanité dépouillée de tous ses avantages naturels, et une vraie barbarie, déchue de la vraie et parfaite société, où Dieu même nous avoit fait naître dans le paradis terrestre et comme renaître dans les belles plaines de Sennaar, au sortir de l'arche de Noé.

Encore ne vous ai-je pas tout dit, Monsieur, tout ce que je pense de la vie sauvage dont je viens de vous entretenir à l'occasion de M. de Montesquieu.

Depuis ce que j'eus l'honneur de lui en dire à lui-même, mes idées se sont agrandies et s'agrandissent même dans le moment à votre occasion, et tout en vous en parlant un peu à fond.

Les Sauvages sont en effet sauvages, et des vrais sauvageons tout-à-fait dégénérés et abâtardis, autant qu'il est permis de l'être à des hommes qui sont toujours des êtres moraux, théologiques même, images de Dieu, et ayant, quoiqu'ils puissent faire, un rayon de lumiere divine qui éclaire tout homme venant au monde, *lux vera, quae illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Ce sont les Tartares, à bien dire, ceux qui habitent le nord immédiat des Indes et de la Chine, les *Montgouts* et les *Mantcheox*, qui forment proprement cette quatrieme classe de Gouvernement politique, moral et théologique, dont la liberté est régulierement subordonnée à la loi naturelle, loi encore une fois non simplement physique, mais humaine, morale et théologique; la seule loi primitive des hommes, vrais fils d'Adam avant et après le déluge; la seule à laquelle Jésus-Christ nous a rappellés, en nous rétablissant dans la noble et sainte liberté des enfans de Dieu.

Nous nous cassons la tête à imaginer des systêmes et des origines généalogiques de toutes choses; et le plus mal et

le grand mal est que, trop corporels et matériels, nous remontons toujours à une nature toute physique et matérialiste, qui nous égare avec Straton, Spinosa et tous les déistes, athéistes de tous les temps.

L'Ecriture, oui l'Ecriture sainte est un livre si vrai, si fort fait pour nous, si uniquement notre livre, livre de vie, qu'en quelque état de sciences ou d'ignorance que nous soyions, de théologie ou de philosophie, de physique ou d'histoire, de foi même ou de raison, de bel et de bon esprit, nous pouvons y trouver le complément ou l'abrégé de toutes nos sciences, la résolution de toutes nos difficultés, doutes, problêmes. Qu'on ouvre les yeux, et l'on verra que jusqu'ici on n'a pas trop su ou voulu les ouvrir à ce flambeau universel, dont effectivement Dieu et Jésus-Christ se sert, pour éclairer tout homme venant au monde.

En fait d'origines au moins, de *geneses* et d'inventions, dès ce quatrieme chapitre de la Genese, tous les grands arts sont inventés, et nous en connoissons par nom et par surnom tous les inventeurs. Les arts libéraux sont inventés sous le nom de musique par *Jubal*, et les arts mécaniques par *Tubalcain*, qu'évidemment l'idolâtrie a transformé en *Vulcain*. Ce ne sont pas là les vrais grands arts d'humanité dont je veux parler.

Ce n'est pas Nembrod ni Assur, qui inventerent la vie civile et politique, qui sont des arts supérieurs à tous ceux de nos mains, ou de notre simple bel-esprit. Ce fut le fratricide Caïn qui inventa ces arts-là, en bâtissant la premiere ville de l'univers, la ville d'*Enochia.* Je ne laisse pas de penser que ce genre d'invention ne fut jamais trop agréable à Dieu, ne fût-ce qu'à cause de son auteur. Je pourrois être de l'avis de M. R. s'il prenoit la chose de ce côté-là.

Dans le moderne, Rome peut être regardée comme la seconde ville de l'univers; aussi fut-elle l'ouvrage d'un fratricide Romulus, etc. Je laisse aux savans à nous dire pourquoi de notre temps même, *Urbis et Orbis* est l'inscription ordinaire de la plupart des rescrits des Romains.

Je n'ai garde de rien outrer avec M. R., qui, sur cette simple ouverture, croira pouvoir anathématiser avec amertume toutes les villes, et surtout les grandes villes, les villes capitales de l'univers. Je conviens, je pense, je crois savoir que les villes ne sont point de la premiere intention de Dieu. C'est d'Enochia que sortit le premier déluge: c'est ordinairement dans les villes que se fabriquent la plupart de ces déluges d'iniquité qui inondent l'univers. Les campagnes sont plus communément le séjour de l'innocence; et la vie pasto-

rale a eu de tout temps le suffrage des Poëtes en idée, et de Dieu meme en réalité.

Les villes, pour parler clair, ne sont en quelque sorte que de la seconde intention du Créateur: elles sont tolérées et de pure concession. Après quarante ans de vie errante dans le désert, Dieu permit aux Juifs d'habiter Jérusalem et les autres villes de la Palestine. Dieu tire sa gloire de tout et le bien du mal même.

Dieu veut la société, cela n'est pas douteux; le genre-humain ne peut aller que par-là, depuis qu'il a tiré Eve de la côte d'Adam: mais encore une fois, les grandes sociétés, les sociétés trop intimes, ne sont en aucune façon du goût de Dieu, témoin la dispersion de Babylone, et celle des hommes de tous les temps. *Major è longinquo reverentia.* Les hommes sont plus faits pour se respecter de loin, que pour s'aimer de trop près. C'est toujours l'image de Dieu, etc. Je suis, Monsieur, votre très, etc.

LETTRE XX.

Le premier inventeur et la premiere invention en grand, à qui Dieu et Moïse paroissent donner la préférence, comme

la primauté, fut Jabel, et la vie champêtre et errante sous des tentes, vie pastorale ou simplement campante ou campagnarde : *Genuitque Adam Jabel, qui fuit Pater habitantium in tentoriis, atque Pastorum.*

La vie même des guerriers en pleine campagne et sous des tentes, est plus du goût de Dieu que la vie civile de nos grandes villes. Ce n'est que comme en passant, hors de rang, sans éloge ni titre d'invention, que l'Ecriture sainte nous dit historiquement que Caïn bâtit Enochia, au lieu qu'elle traite de Peres et de Patriarches les inventeurs des arts, dont elle parle, ensuite d'un dessein formé, mettant Jabel à la tête de tous ; tant la vie champêtre, campante, pastorale, militaire même, est la propre vie de l'homme: donc la vie est une milice et un passage, et non un établissement sur la terre.

Nous passons notre vie à édifier, à bâtir et à nous établir sur la terre, où saint Paul nous avertit d'après l'expérience et le bon sens, que nous n'avons pas de cité permanente. C'est une observation que je fis étant encore jeune, et que j'ai vu souvent confirmée depuis celle-là. Une Dame riche et puissante m'arrêta un jour sur le tard, au passage, devant la porte de son château, pour me dire qu'enfin ce château étoit fini, et qu'elle alloit en jouir. Au moment

qu'elle me disoit cela, un coup de serrein la frappa; elle en mourut huit jours après. Voilà l'observation et la pointe d'épigramme, c'est que *ceux qui bâtissent aujourd'hui, meurent constamment demain*, c'est-à-dire, dès qu'ils ont fini leurs bâtimens.

Je dis la pointe d'épigramme, parce que c'est le style du jour, style de bel-esprit, de ne se faire que par-là. Un raisonnement moral et suivi, n'est point le style de nos Phylosophes: on m'en a averti. Mon observation épigrammatique est si vraie, que dans le monde j'ai vu mille gens la faire; d'où résulte cette autre épigramme, *qu'on bâtit pour ses enfans et non pour soi.*

La plupart même de ceux qui bâtissent en pierre de taille et à demeure, croyant éluder la nature, et prendre Dieu pour dupe, ont soin de multiplier et de prolonger leurs bâtimens, ne voulant jamais les avoir finis, comme s'ils voyoient leur propre fin dans celle de leurs travaux; car notre vie n'est qu'une épigramme, dont la mort est la pointe. Lima, avec tout son or, n'a trouvé à propos de se rebâtir qu'en bois, et c'est à Lisbonne de profiter de l'avertissement. J'ai fait un ouvrage contre la pierre de taille, en faveur des vrais arts d'architecture et de besoin.

Il n'est pas mal après tout, que Dieu nous prenne à la fin ou dans le courant

d'un vrai travail, *verum laborem*, puisque notre vie n'est que travail, de son ordre exprès. Nos villes, nos édifices en pierre de taille, à chaux et à sable, ne sont pas un vrai travail devant Dieu, puisqu'elles ont pour but notre perpétuité sur la terre ; ce que nous appellons pourtant un peu en grand, *travailler pour l'immortalité*, tant nous connoissons peu notre vraie immortalité.

C'est Jabel qui édifia pour l'immortalité, en devenant le pere et le patriarche de la vie tartare, champêtre, campante, pastorale et militaire. Je ne traite point cela de petite invention, soit parce qu'elle est dans le vrai, soit parce qu'elle est dans le grand de nos moeurs, soit parce que la moitié peut-être du genre-humain fait et a de tout temps fait honneur à cette vie tartare nullement sauvage, mais très-civile, trés-sociable, trés-humaine, en s'y conformant.

Ne jugeons pas éternellement de toutes choses, par nos petits goûts et par nos façons efféminées de pur bel-esprit. Nos villes peuvent être le regne des femmes ; le séjour des tentes est le regne des hommes. Encore faut-il s'exiler des villes et camper au milieu des champs, lorsqu'on veut prendre ou défendre des villes, fonder ou détruire des empires. Et combien de conquérans fameux sont sortis de la Tartarie, de la Scythie, pour conquérir la Chine, les Indes, le Mogol,

l'Asie, l'Afrique même et l'Europe? Ceux qui appellent les Russes en Europe, veulent sans doute la bouleverser à leur profit. La plus vraisemblable opinion dérive de la Scythie et du Tanais les premiers François. Ceux qui ont détruit et rétabli en parcelles le grand empire des Romains, n'étoient que Goths, Visigoths, Ostrogoths, Sarmates, Huns, Vandales, Gépides, Lombards, Bourguignons, et enfin Francs ou François, généralement issus des deserts même des Palus-Méotides; et c'est la Sibérie probablement qui a fondé ou peuplé toute l'Amérique, dont les Sauvages sont l'abâtardissement immédiat des Tartares d'Asie, seuls vrais enfans de Jabel, qui *ipse fuit pater habitantium in tentoriis, atque Pastorum.*

Adam, Abel, Seth, Enoc et tout ce que l'Ecriture sainte appelle les *enfans de Dieu*, avant le déluge; et tous les vrais Patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, après le déluge, vécurent sous des tentes, non simplement en pasteurs, mais en grands, et en chefs et seigneurs, patriarches en un mot comme Jabel de la vie pastorale. Enochia ne fut pour Caïn et ses vrais enfans, sous le nom d'*enfans des hommes*, qu'un repaire d'arts, arts mondains, de crimes et de vices, qui pervertissant jusqu'aux enfans de Dieu, attirerent cet horrible déluge qui pensa exterminer la race humaine toute entiere.

Si M. R., que je ne perds pas de vue, n'avoit pas outré tout, manque de connoître l'Ecriture, et le vrai même des arts, des sciences et de la société qu'il calomnie, j'aurois pu être de son avis, que les petits arts de luxe et les pures sciences de bel-esprit, énervent la société des villes, des grandes villes, et rendent la vie sauvage même préférable à nos sociétés criminelles et de bagatelle pure. M. R. a jugé de tout cela trop en petit, trop en *égoïsme* et par rapport à lui, trop en mysanthrope, et point du tout en citoyen, ni en chrétien. Je suis fâché que ce mot m'échappe comme malgré moi : je vous en demande pardon, Monsieur, car je suis toujours votre très, etc.

LETTRE XXI.

Quand j'ai dit, Monsieur, que les Tartares avoient conquis souvent l'univers, tantôt à la Chine, tantôt aux Indes, en Asie, en Europe, etc. j'ai dû ajouter que ce peuple, sous les noms de Scythes, de Sarmates, de Montgoux, de Kalchas, de Mantcheoux, n'a jamais été conquis. On sait bien que ce fut l'écueil d'Alexandre, et même de Cyrus comme de Darius. Je ne dis point cela

en l'air, ni en façon de systême, c'est un fait, un résultat de faits dans la grande histoire du genre-humain.

Dans le moment, je me rappelle qu'étant allé voir un jour le célebre Président de Montesquieu, dans les commencemens de notre amitié, il y a plus de trente ans, je le trouvai dans une espece de verve, et tout enthousiasmé de la découverte qu'il venoit de faire, disoit-il, d'un peuple spécialement conquérant dans l'univers: or ce peuple étoit les Tartares. Dans ce moment, M. de Montesquieu étoit à la dix-huit ou vingt-huitieme irruption conquérante, que ce peuple avoit faite dans notre triple continent, Européen, Asiatique, Africain.

Ce qui causoit l'enthousiasme, et faisoit la découverte propre et spécifique de l'Auteur, étoit que prenant la chose dans toute la rigueur, il vouloit que ce peuple seul, à l'exclusion de tout autre, Grec, Romain, Mede ou Persan, fût créé par la nature, ou donné de Dieu même, avec la qualité spécifique et caractéristique de peuple conquérant; ce que, sans nier cela, je fonde ici sur la vie spécialement tartare, champêtre, pastorale et militaire, que je regarde comme la vie proprement humaine et sociable, selon Dieu et la raison, et nommément selon la foi de l'Eglise et de Jésus-Christ, dont la propre demeure

sera toujours nommée le *tabernacle du Dieu vivant.*

Et voilà, je crois, le propre sens du *Deus non in manufactis habitat.* Nos villes seules et nos maisons de pierre de taille, peuvent porter le nom de *manufacta.* Une tente, un tabernacle n'est jamais une maison faite, faite pour toujours et pour long-temps. Elle ne tient point à la terre, et pour le moins n'y est-elle pas enracinée, mais toujours à refaire et prête à s'envoler, comme notre vie, au gré du vent et des vrais besoins.

Je n'ai pas d'idée que M. de Montesquieu ait imprimé quelque part son idée de la vie tartare, conquérante d'office et par privilége spécial de la nature et de Dieu. En tout cas, on trouvera de lui des papiers relatifs, qu'on ne sauroit trop tôt imprimer, non plus qu'une infinité de grandes pensées, dont il m'a confié la connoissance, et peut-être le soin de les faire valoir à propos.

Encore une fois, je ne réfute pas M. R. pour le réfuter et le critiquer, mais surtout pour rétablir bien des bons principes qu'il a ignorés ou contredits. Il y a une chose qui embrouille l'histoire générale du genre-humain, et cause tous ces faux systêmes qui défigurent l'origine de toutes nos histoires modernes, Grecque, Romaine, Françoise et autres. Nous jugeons de toutes les autres par une de celles-là. Nous nous croyons

toujours sortis du limon de la terre ou éclos du gland de la forêt de Dodone, suivant l'impie systême de Diodore, qui ne laisse pas d'avoir une sorte de fondement mal entendu dans l'histoire sainte, où réellement nous sommes comme éclos du limon de la terre, mais figurés de la main de Dieu, et surtout animés et vivifiés de son souffle et à son image.

Aprés la dispersion de Babel, Sem et Cham ou leurs enfans, point ou peu dispersés, fonderent des sociétés et des empires extrêmement florissans en Asie et en Afrique. Tout cela ne tomba bien dans la barbarie à force de guerres, de mutations et de crimes, qu'après la mort de Jésus-Christ, à l'arrivée des Musulmans, qui ont détruit les bibliotheques, les monumens, les atteliers, les lettres, les sciences, les arts, par principe Ismaélitique et pour sauver l'Alcoran, en détruisant l'Evangile et l'empire d'Isaac ou de Jésus-Christ. Car Ismaël et Isaac ont toujous été rivaux et le sont encore à Rome et à Constantinople, suivant cette prophétie de l'Ange qui, en parlant d'Ismaël à sa mere Agar, dit :

Hic erit ferus homo, manus ejus contra omnes, et manus omnium contra eum; et è regione universorum fratrum suorum figet tabernacula. Je suppose qu'on sait que Mahomet étoit descendant d'Abraham

par Ismaël, comme J. C. l'étoit par Isaac. Or dans l'antiquité l'Arabie étoit *è regione* de la Palestine, et dans le moderne c'est Rome et Constantinople, la vraie et la fausse capitale de l'empire Romain, qui sont comme deux armées en présence, dont l'une dispute le spirituel qu'elle tient, et l'autre le temporel qu'elle tient aussi à-peu-près. Je suppose qu'on sait aussi, que quelqu'un a prouvé que Mahomet est le vrai *Antechrist* ou *Antichrist*, c'est-à-dire, *è regione* ou *ex adverso* de J. C. L'Ecriture sainte est bien vraie. La derniere vie de Mahomet imprimée à Londres, faite par le Comte de Boulainvilliers, fait Mahomet fils d'Abraham par Ismaël.

Il n'en fut pas de même de Japhet et de sa descendance: à force de transmigrations après l'affaire de Babel, ayant à gagner l'Europe et les isles des nations, et tout ce pays-là et les chemins qui y menent, étant des déserts, des montagnes, des pays en friche; cette race Japhétienne tomba tout-à-fait dans la barbarie, d'où les Grecs se releverent les premiers et nous releverent par les Romains, jusqu'à nous rendre participans en société de l'héritage même de J. C., dont le déicide dépouilla les Juifs et la race de Sem, suivant cette autre prophétie de Noé même: *dilatet Deus Japhet, et habitet in tabernaculis* Sem. Où je prie M. R. d'observer le mot de *tabernaculis*

culis, qui est le propre mot de la bonne nature, et surtout du bon Dieu son unique Auteur-Créateur, et non ces antres, trous et repaires où M. R. niche ses hommes *originaires*, *bêtes brutes*, et pis que cela. Je suis, M. votre très-humble, etc.

LETTRE XXII.

MONSIEUR, les Grecs sortirent de leur barbarie à l'aide des Egyptiens, qui, par malheur, étant déjà idolâtres, et pleins de superstitions, ne releverent que l'esprit des Grecs, leur donnant du reste de fort mauvais exemples et des instructions pleines de fables et de miseres de religion et de moeurs. La vanité des Grecs, revenus au monde, les fit s'approprier toutes les fables idolâtriques des Egyptiens en les chargeant de nouvelles fables nationales à la Grecque. Belle philosophie! Encore nos beaux esprits méprisent-ils les Grecs, leurs vrais instituteurs.

Entr'autres, les Grecs se donnerent pour *indigènes*, et enfans de la terre qu'ils habitoient, comme les Egyptiens se disoient noblement issus du limon de leurs marais. Ces hommes ainsi nés d'abord plantes, puis animaux, et peu-à-peu embryons d'humanité, sont précisément les hommes sauvages, dispersés

au hasard sans société parmi les animaux, tels que M. R. nous les donne à propos de l'inégalité des conditions qu'il veut physiquement expliquer, sous le nom de philosophie de sa façon.

Les Egyptiens idolâtres ne furent pas les seuls précepteurs ou instituteurs des Grecs barbares et presque sauvages; car ils étoient pis que Tartares et Scythes. Au temps des Agenor, Cecrops, Cadmus, Danaüs, Inachus, qui furent les instrumens dont Dieu se servit pour retirer les Grecs de leur barbarie, la Phénicie, la Syrie, la Perse, la Chaldée étoient, comme et avant l'Egypte, tombées dans l'idolâtrie et dans les fables qui sont la barbarie des ames, des coeurs, et même, selon moi, des esprits. Car M. R. en veut bien autant aux arts et aux sciences qu'à la religion et aux moeurs, et à la religion et aux moeurs autant qu'aux arts et aux sciences. Ces choses-là sont plus inséparables qu'on ne pense: on va le voir bientôt.

Cependant les Grecs arriverent, par le moyen des Egyptiens et des Asiatiques, au bel-esprit, mais jamais au bon et au saint esprit, si ce n'est lorsque J. C. arriva en personne pour le leur donner, *Judaeo primùm et Graeco*, et nous le donner à nous-mêmes, Gaulois et Romains, par leur moyen; car S. Denis, etc. étoit Grec, Athénien même.

Et bien nous en prend, que les Grecs

et les Romains de qui nous sommes en possession de prendre le bel-esprit, eussent commencé par nous donner le bon et le saint esprit, comme les hommes peuvent le donner en lui servant de véhicule. Car il est vrai que c'est toujours des Romains et des Grecs que nous recevons le bel-esprit, trop pêle-mêle avec le bon esprit, dont les Grecs se sont toujours trop peu piqués, jusqu'à le perdre enfin tout-à-fait par leur schisme toujours bel-esprit, et à la fin musulman et sans esprit, sans sciences, lettres ni arts, comme sans vraie religion, à la R.

Prenons garde à cette fin du bel-esprit aboutissant au non-esprit, où nous mene évidemment M. R. en nous ramenant à notre prétendue origine par des systêmes, qui non-seulement excluent les arts et les sciences, mais n'ont pas même de *bon sens*; car nommément j'ai été prié et je suis autorisé par gens de bel et de bon et de vrai esprit, de lâcher le mot du *bon sens* qui manque aux fantaisies de M. R.

Arrivé à-peu-près aux deux tiers de son livre sans avoir rien prouvé, par un entassement de propositions improbables, M. R. se flatte pourtant d'avoir enfin pas à pas mené son sauvage non humain à l'humanité sociable, et vicieuse par conséquent, selon lui. On peut croire qu'il n'y a de vicieux que cette

façon ou ce dessein de mener tout cela, si c'est mener, à contre-sens et au vrai rebours du sens commun.

„Voilà donc, *dit-il*, toutes nos facultés développées, la mémoire et l'imagination en jeu, l'amour-propre intéressé, la raison rendue active, et l'esprit arrivé presque au terme de la perfection dont il est susceptible. Or de-là vint tout de suite l'hypocrisie, etc. et surtout l'esclavage, de libre et indépendant qu'il étoit auparavant.“ Si bel et si bien du reste qu'en se perfectionnant, selon M. R., et devenant de machine animal, d'animal spirituel, de spirituel raisonnable, et de raisonnable sans doute divin, l'homme se dégrada, selon M. R. dont voilà le bon sens de mener tout à contre-sens, ai-je dit et redit.

Sans trop entrer désormais dans ses raisonnemens fantasques et misanthropes, il me permettra de lui observer que ce sont gens comme lui qui rendent la société insociable; 1°. en prêchant sans cesse l'insociabilité, et je ne sais quelle liberté orgueilleuse et de révolte pure; 2°. en calomniant les arts et les sciences, qui sont le plus honnête et le plus utile lien de la société dans le commerce réciproque de nos besoins respectifs; 3°. en appellant bien le mal, et mal le bien, en pervertissant toutes les notions du sens commun, qui est le vrai noeud de tout; 4°. en rendant

odieux les grands, les riches, les savans, les talens, les magistrats, les princes, et toute sorte de supériorité légitime venant de Dieu : car *omnis potestas à Deo.*

Il est heureux que M. R. ne soit pas plus éloquent que cela, et qu'il outre tout ce qu'il dit de mieux ; sans quoi on le croiroit de retour de Genève avec le dessein de *iniquum aliquid moliri in civitate.* Il n'est pas assez à craindre pour qu'on ne puisse pas lui pardonner tant d'excès. Encore nous aime-t-il à la folie, à la fureur, comme ceux qui disent bien des sottises aux frivoles objets de leur amour.

Il répete beaucoup que la société seule assujettit l'homme au *travail*, à la *servitude*, à la *misere.* Voilà le vice d'un mauvais pere d'avoir bercé M. son fils d'un Vossius, d'un Tacide, d'un Grotius, au lieu de lui avoir fait prendre de bonne heure le goût et l'habitude d'un vrai travail selon Dieu ; car c'est Dieu seul qui a condamné l'homme après sa rébellion au travail, à la servitude et à la misere.

Maledicta terra opere tuo. In laboribus comedes ex eâ cunctis diebus vitae tuae. Spinas et tribulos germinabit tibi, et comedes herbam terrae. In sudore vultûs tui vescêris pane, donec revertaris in terram de quâ sumptus es, quia pulvis es, et in pulverem revertêris. Je suis surpris que

M. R. ne rende pas la société responsable de notre mort. Si les bêtes ne mouroient pas, il n'y auroit pas manqué.

A Eve même, et surtout à Eve, Dieu a dit : *multiplicabo aerumnas tuas, et conceptus tuos. In dolore paries filios, et sub viri potestate eris; et ipse dominabitur tui, etc.* Il semble que Dieu a craint qu'on n'attribuât à d'autres qu'à lui la condamnation de l'homme, de la femme et de la société au travail, à la servitude, à la misere, à la douleur, à la mort. Encore est-il vrai que l'homme a droit de s'en prendre à lui-même de sa condamnation, à sa révolte, à son péché. Ce qui n'en justifie pas davantage M. R., qui ne dit mot de Dieu ni du péché, et ne s'en prend qu'à la société, qui est un bien, puisque selon Dieu, *non est bonum hominem esse solum.* Je suis, M. votre, etc.

LETTRE XXIII.

MONSIEUR R. ébranle, sappe, nous fait perdre de vue tous les bons principes. Pour le moins est-il ingrat envers la France, qui le nourrit, et le fait ou le laisse au moins vivre et végéter, écrire même et gâter son papier. Ramenons-le à l'a. b. c. des sentimens. Quelle est donc la misere, la servitude et le travail

à quoi la société Françoise réduit M. R.? Est-ce que la société, la notre, comme toute autre, ne nous délivre pas et tous ceux qui nous font l'honneur de vivre avec nous, de nos miseres communes?

Elle nous donne des laboureurs, des moissonneurs, des meûniers, des boulangers, et nous avons du pain en étendant la main : car elle nous donne aussi de l'argent pour en acheter. Elle nous donne des tailleurs qui nous habillent, des cordonniers qui nous chaussent, des marchands de toutes sortes, des médecins, des hôpitaux, des prêtres qui nous baptisent, nous prêchent, nous absolvent, nous enterrent, et nous menent en paradis comme par la main.

Toute la société travaille pour chaque individu. Chaque métier et chaque art demande trente mains, trente arts et métiers, pour nous faciliter le moindre de nos besoins. Une épingle passe par trente mains, par trente laboratoires, avant que d'être une épingle, dont on en a cent pour un ou deux sous. Et les Sauvages de M. R. en ont-ils moins de travail, de servitude et de misere, pour avoir moins de société? Ils en ont bien davantage, puisqu'ils ont toutes celles dont nous délivre la société. Un simple petit miroir de deux liards pour nous, est pour eux un bijou, qui leur coûte bien des peaux de castor, au profit de notre société.

Est-ce vivre, pour un homme quelconque, que de ne vivre que de glands et de racines, de méchantes herbes ; que de se repaître de chair humaine ; que de n'avoir pas une misérable couverture au milieu des frimats et des horreurs du Groënland et du Canada ; que de n'avoir que de l'eau salée à boire, comme les Esquimaux ; que de n'avoir ni foi, ni loi, ni religion, ni moeurs, ni instructions, ni connoissances, ni sciences, ni arts, ni hôpitaux, ni colléges, ni précepteurs, ni défenseurs, ni princes ni magistrats?

Mais on est libre, dit M. R. et encore ne l'est-on pas. La liberté n'est que de choix entre le bien et le mal. Le Sauvage, quand il pleut, n'est libre que de se mouiller, n'étant pas libre de se mettre à couvert. Il n'est pas libre : il est forcé de souffrir mille sortes de maux, la faim, la soif, la nudité, mille especes de maladies. La société ne nous ôte aucune liberté honnête et utile, en nous forçant assez doucement d'être honnêtes gens, bons citoyens, bons chrétiens : et comme elle y oblige tout le monde, encore lui sommes-nous redevables d'y forcer autour de nous cent mille hommes, qui sans cela pourroient à chaque instant nous molester beaucoup dans notre propre personne, dans nos biens, dans tout notre bien-être.

M. R.

M. R. attribue à la société *les guerres nationales, les batailles, les meurtres, les représailles, qui font frémir la nature, etc.* Est-ce que les Sauvages n'ont pas des guerres, des batailles, des meurtres, des représailles, d'autant plus faisant frémir la nature, que les nôtres sont contre la vie civile, la religion, les devoirs surnaturels, et celles des Sauvages, toujours directement contre la nature seule? Les guerres et les batailles des Sauvages sont bien pires que les nôtres. Les nôtres peuvent être contre l'humanité en général : les leurs contre les hommes en détail, et d'homme à homme.

Quand la France est en guerre contre l'Europe entiere, que sa jalousie réunit contre nous, il part de ce royaume tous les ans dix ou vingt mille hommes de recrue, dont dans une campagne il peut en périr la moitié. Mais le gros de la France, le corps de la nation n'en est comme point offensé, et la moitié de ce qui y périt auroit pu périr sans cela. Qu'une nation sauvage soit en guerre, c'est la guerre de toute la nation; les femmes y menent leurs enfans à la suite des hommes. Leurs batailles ne sont que de deux ou trois cents hommes: mais c'est toute la nation qui y périt.

Depuis douze cents ans, que la France comme royaume fait la guerre en France, en Flandre, en Allemagne, en Italie; à Constantinople, à Jérusalem, à

Damiette, à Tripoli, en Espagne, etc. la France est à-peu-près aujourd'hui ce qu'elle étoit au temps de Clovis ; au lieu que toutes les nations Sauvages de l'Amérique, Algonquins, Iroquois, Hurons, etc se sont comme toutes détruites, y en ayant plusieurs dont il ne reste plus de vestige.

Les guerres sont un mal de la nature corrompue par le péché, non par la société réparée, même par la société chrétienne en Jésus-Christ ; car l'Eglise n'est qu'une société, une assemblée des fidelles. Nos guerres se font en regle, et ne vont jamais à la destruction d'une nation entiere, ni à moitié. Les guerres des Sauvages sont des fureurs, des trahisons, des guet-à-pens, des assassinats, des duels, ai-je dit, d'homme à homme. Nos guerres respectent l'humanité : à Fontenoy, Anglois et François s'inviterent le chapeau à la main à tirer les premiers, aucun ne vouloit commencer. Un ennemi désarmé n'est plus notre ennemi.

Or c'est-là que commence la guerre des Sauvages : un ennemi sans armes, excite toute leur fureur. Ils le saisissent, le garotent jusqu'à lui ôter la respiration. Ils lui arrachent la chevelure, cernant la peau du crâne tout autour, pour lever tous les cheveux à la fois, ce qui est un grand trophée pour eux. Ce n'est encore rien : on le promene dans tous

les villages, hameaux et cabanes, où jusqu'aux femmes et enfans, chacun a le droit de lui arracher un ongle, couper un doigt du pied, de la main, de l'assommer de coups. Ainsi mutilé, on le grille, on le rôtit, on le mange piece à piece et en détail.

Le comble des horreurs! on le fait chanter, et il chante, tandis qu'il a le pied ou la main dans le feu. Le beau est même en cet état de se moquer de ses bourreaux, de les exciter, de leur dire que si on les tenoit, on leur feroit pis. On chante, on rit, on fume une pipe. Le premier venu, un enfant, une femme approche du patient, lui coupe un doigt, le met dans la pipe, et le patient rit et fume son doigt, fût-ce même son oeil, dont il trouve le parfum délicieux. Oh! pour le coup, voilà le Sauvage bête brute, dont M. R. envie la noble liberté! Je croirois offenser Dieu, si j'ajoutois que je la lui souhaite. Dieu m'en préserve.

Il est vrai que si on vouloit punir M. R. de tant d'excès contre l'humanité, la raison et le bon sens, sans parler de la divinité, de la grace et de la foi, on n'auroit qu'à le prendre au mot, et le transporter au milieu des sauvages, nud, libre, gai et content Mais ce n'est pas moi qui ai imaginé cela: au contraire, s'il étoit là, j'irois moi ou mes freres pour l'en retirer et le convertir à Dieu et à la raison. Je suis M. votre très etc.

LETTRE XXIV.

MONSIEUR R. avance un principe dangereux, qui est que le droit de conquête ne peut jamais fonder un véritable droit, et que les peuples conquis sont à perpétuité armés de droit contre leurs conquérans, à moins que ces peuples conquis ou la *nation remise en pleine liberté, ne choississe volontairement son vainqueur pour son chef.* D'abord il y a des conquêtes de droit par elles-mêmes ; en second lieu, la plupart des conquêtes ne se font pas sur les nations, mais sur leurs souverains, n'y ayant qu'eux qui ayent droit de réclamer à la tête de leurs nations, comme serviteurs et soldats.

Il y a ici un sophisme que font tous ceux qui critiquent les gouvernemens en regle, surtout les monarchies et même les républiques. Je suis surpris que bien d'habiles gens qui ont défendu ces gouvernemens, n'ayent jamais bien démêlé ce sophisme. Les prétendus esprits libres, forts et républicains, soi-disant Philosophes, supposent toujours qu'une nation comme nation, une multitude de gens de même nom, ont sur eux-mêmes un droit de gouvernement.

Tout leur droit de gouvernement n'est que passif. Une multitude n'a droit que

d'être gouvernée, et non de se gouverner. Chacun au plus n'auroit droit que de se gouverner lui-même: droit nul et dangereux dans une société. Il est moralement impossible qu'une multitude se gouverne elle-même. Alors il est vrai que s'il n'y a pas de chef naturel, la nation, sans autre droit que d'être gouvernée, est forcée de se former en république ou en monarchie, en déférant le gouvernement à plusieurs ou à un seul: et encore, faut-il toujours un seul chef de magistrature, de sénat ou de république, un Dictateur, un Doge, un Stathouder, tant la multitude a peu le droit de se gouverner, si ce n'est en servant fidellement celui qui a d'ailleurs le droit de la gouverner.

A remonter aux idées philosophiques, métaphysiques, morales, théologiques même des choses, on ne trouvera jamais dans une multitude en société qu'un besoin d'être gouvernée. Ce besoin qui lui est propre, peut fonder le droit de celui qui la gouverne, mais non le sien, si ce n'est passivement, comme j'ai dit. Essentiellement, une multitude qui se gouverne, porte l'idée d'un mauvais gouvernement, d'un non gouvernement. Où est donc son droit? Il est dans celui qui est suscité ou que Dieu suscite pour en user, fût-ce un conquérant, pourvu qu'il soit légitime.

Mais s'il n'est pas légitime d'abord, le

temps peut le légitimer, quoi qu'en dise M. R. Il y a, et il est bon qu'il y ait un temps de prescription, où la possession fasse le droit devant Dieu et devant les hommes. Le principe de M. R. est une semence de révoltes et de guerres éternelles. Une nation, surtout si elle est grande, n'a jamais droit de déposséder un possesseur, si ce n'est à la suite d'un autre reconnu légitime, ou plus légitime possesseur.

Je dis qu'une nation, plus elle est grande, plus elle a droit, c'est-à-dire, besoin d'être gouvernée, et moins elle a droit de gouverner. On en voit la raison, et je ne sais pas si cette raison n'exclut pas la république du vrai droit d'être un bon gouvernement. Qui dit la république, dit chose publique: et je doute que ce qui s'appelle public, soit un bon gouverneur. L'idée du bon gouverneur me paroît être celle d'une monarchie; aussi n'y a-t-il qu'un Dieu et qu'une Providence, modèle de tout bon gouvernement.

Chacun a ses raisons, mais M. R. n'en a point pour dire qu'un droit de conquête soit un droit éternellement litigieux. Cet auteur qui devine à sa fantaisie l'origine de toutes choses, dit que le premier *gouvernement naissant n'eut point d'abord une forme constante et réguliere*. D'où le sait-il? De sa raison que voici. *Le défaut de philosophie et*

d'expérience ne laissoit, dit-il, *appercevoir que les inconvéniens présens*, etc. Il s'agit bien de philosophie et d'expérience physique !

Voilà la manie de nos grands Philosophes, Physiciens à expérience depuis Newton, de vouloir mettre la main au gouvernement, et y dire leur mot, comme si dans la physique même, leur mot étoit autre chose qu'une simple hypothese, variable au gré de tous les grands parleurs. Tout cet endroit est plein de maximes séditieuses, et d'autant de sophismes.

L'Auteur cite Pline, disant à Trajan: *Si nous avons un Prince, c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un maître.* Voilà le vaudeville, l'épigramme, le coup de langue, le bel esprit, qui nous afolle. Pline étoit adulateur, pour ne pas joindre le titre de *maître*, à celui de *prince*, dans un panégyrique fait en face d'un Empereur, à qui sur toutes choses il vouloit plaire, au prix de toute sa liberté et de toute celle de sa patrie. Trajan eût-il été le tyran des Romains, comme il l'étoit des chrétiens ; encore Pline l'eût-il reconnu pour maître sous les noms de prince, de pere et de tout ce qu'il y a de plus honnête et de plus doux. M. R. joue sur les mots quand il veut. Tout son discours n'est qu'un jeu de mots, pour éluder celui de l'*in-*

égalité des conditions, qui n'est pas un jeu pour lui.

Tout le raisonnement de M. R. va ici à absoudre les peuples du serment de fidélité, toutes les fois qu'ils croiront que leur prince ne les gouverne pas selon les loix, c'est-à-dire, à leur fantaisie. Car, selon lui, les loix sont à la fantaisie du peuple, et il a seul tout le droit de législation, sous prétexte qu'à l'origine de tout, c'est lui qui s'est donné un législateur. Mais s'il se l'est donné, s'il lui a conféré la législation, il ne l'a donc plus lui-même, non plus qu'un donateur a droit sur la terre dont il a donné à un autre le domaine absolu. Je suis, Monsieur, votre, etc.

LETTRE XXV.

C'EST la liberté, sa chere liberté sauvage, qui est le grand voeu et le grand cri de guerre de M. R.; il s'entend en sophismes, c'est-à-dire, à les faire : mais il dit, et cela même en est un, *que les politiques font sur l'amour de la liberté les mêmes sophismes que les Philosophes ont faits sur l'état de nature.* Et voilà M. R. qui en sait plus que les Philosophes et les politiques; il pouvoit ajouter les

théologiens, qui sont les seuls compétens pour nous dire, ce que c'est que l'état de nature en opposition avec l'état de grace, qui est bien sûrement de leur ressort.

Qui n'entend qu'une partie, est bien sûrement un juge incompétent. Les prétendus Philosophes, purs Physiciens, tels que l'est et prétend l'être M. R. n'entendent au plus que la nature pour la connoître en elle-même; et encore, l'entendent-ils? Au lieu que les théologiens, tout aussi naturalistes que les Physiciens, et pourquoi non? sont au-dessus d'eux moralistes et docteurs de la grace. Selon Cicéron même la philosophie est *rerum divinarum et humanarum cognitio*, et *divinarum* sans doute avant *humanarum*. Depuis Descartes il est vrai que nos philosophes disent: *Je suis Philosophe et ne suis pas Théologien*. Ils ne sont donc ni l'un ni l'autre, ne pouvant être l'un sans l'autre. Mais je ne suis ici que moraliste en opposition à M. R. qui n'est que Physicien soi-disant.

M. R. sans indiquer aucun des sophismes dont il accuse les politiques mêmes et les Philosophes sans preuves ni demie, dit que ces Messieurs, à qui il en veut de sa pleine autorité, *par les choses qu'ils voyent, jugent des choses très différentes qu'ils n'ont pas vues*. M. R. a-t-il vu d'état de pure nature, de *sauvage originaire, d'homme*

sans société? A-t-il vu inventer les langues par un tremblement de terre, qui d'un continent a fait une isle, comme d'un coup de canon, le *ratio ultima* de M. R, non roi pourtant.

On croiroit en vérité que M. R. raisonne ou parle au hasard, et que c'est sa plume et non lui qui écrit. Il ignore les maximes les plus communes de la logique, de la thérorique, de toute méthode et de tout art de chercher la vérité et de bien parler. Ce qu'il blâme là est la premiere regle du bon sens, de la raison comme de la foi. Car St. Paul blâme les philosophes de n'avoir pas reconnu un Dieu invisible par les choses visibles qui sont son ouvrage; et Descartes nous apprend très bien à passer du connu à l'inconnu.

Et comment inventer en aucun genre, si par les choses qu'on voit on ne vient pas à imaginer ce qu'on ne voit pas? Selon M. R. il est faux que de soi l'homme aspire à la servitude, comme le prétendent les philosophes et les politiques. Eh! mon Dieu, sans tant d'abstractions métaphysiques et de bel-esprit, nous voyons de nos yeux et nous entendons de nos oreilles, et le bon sens nous le dit, que les trois quarts et demi des hommes cherchent des conditions de valet même, de client, de sujet, pour avoir du pain et vivre en société, ou vivre tout court.

On y est bien forcé d'aspirer à la servitude: et il est si vrai que *servire Deo regnare est*, que dans le monde même un simple laquais est tout fier de la livrée qu'il porte, et parle souvent plus en maître que son maître même. Et dans un état même d'abstraction et de bel-esprit un peu sensé, la plupart des hommes seroient très embarrassés de la liberté à laquelle ils n'aspirent que parce qu'ils en ont encore trop. Je citerois un tel peuple de l'Europe, qui vivroit plus libre et moins sujet à des révolutions de servitude, s'il arrivoit enfin, comme il peut arriver, que ses vrais maîtres le devinssent un peu plus, et tout-à-fait.

Point d'esclavage plus grand et plus tyrannique, que celui d'une trop grande liberté. Les vrais esclaves chez les Romains et ailleurs, quand ils avoient le bonheur de rencontrer des maîtres doux et humains, étoient plus maîtres, plus contens au moins qu'eux. La liberté à laquelle aspire M. R. est le règne des passions et des caprices, et par conséquent de l'esclavage de l'esprit et du coeur, qui est le plus terrible, et le seul vrai esclavage.

M. R. en veut fort au despotisme: je ne le contredirai pas, si ce n'est dans les mauvaises et fausses attributions et applications qu'il en fait aux Gouvernemens les plus légitimes, les plus honnêtes, les plus doux. Mais lui person-

nellement et *ad hominem*, je le trouverois fort heureux d'avoir un maître immédiat, qui le contînt despotiquement dans les bornes de l'honnête liberté d'écrire avec décence, honneur, religion et bon sens. Un frénétique est-il heureux d'avoir la liberté de se tuer et de tuer quelqu'un?

M. R. a entrevu mes objections ou mes réponses Il convient que les peuples accoutumés à la servitude en supportent tranquillement le joug, comme un cheval dressé se laisse brider et mener où l'on veut. Mais ce n'est pas par-là qu'il en faut juger, dit-il, quoique ce soit là l'état ordinaire de tous les hommes de toutes les nations. Et par où veut-il juger des hommes, si ce n'est par les hommes, et d'un Etat, si ce n'est par les hommes mêmes de cet Etat? Le voici: il veut qu'on juge de la liberté par la révolte, et de l'honnête liberté par le libertinage.

M. R. dit: „Ce n'est donc pas par l'avilissement des peuples asservis qu'il faut juger des dispositions naturelles de l'homme pour ou contre la servitude, mais par les prodiges qu'ont faits tous les peuples libres pour se garantir de l'oppression.“ Le mot de *prodiges* dont se sert ici M. R., le trahit. Il aime les choses fortes, les catastrophes, les révolutions, les excès de tout genre, comme les paradoxes en genre de litté-

rature, et les licences en fait de liberté. Défions-nous-en.

Pur sophisme de substituer le mot d'*oppression* à celui de *servitude*, comme de substituer celui de *servitude* au terme de *fidélité* ou *d'obéissance*. *Vir obediens loquetur victorias.* L'homme obéissant parlera victoires. M. R. n'aime pas celles-là. Il n'aime que les *prodiges* de la révolte la plus effrénée. Les Athéniens sont le peuple que cet amour de liberté vague et capricieuse, a le plus souvent révoltés contre leur république et leur liberté même. Les Spartiates gouvernés par un Roi, et même par deux, ne se sont presque jamais révoltés. Je suis, Monsieur, votre, etc.

LETTRE XXVI.

A bien prendre les choses, Monsieur, ce n'est le plus souvent que dans les républiques trop libres, trop démocratiques, comme chez les Athéniens, qu'on trouve des tyrans, des oppresseurs, des despotes au moins. Il est facile d'usurper une autorité vague, et qui flotte dans plusieurs têtes et dans plusieurs mains. Il s'y en trouve toujours quelqu'une, qui tire tout à elle et s'empare de tout. Un Monarque n'a point de

complices ni de rivaux qui lui aident, ou qui l'aiguillonnent à avoir plus d'autorité qu'il n'en a, l'ayant toute au gré de son ambition, s'il est ambitieux.

Non, il n'est pas tenté de l'être. Il ne peut l'être que de jouir en paix de toute l'autorité qu'il a. Il a intérêt de bien gouverner, et de laisser jouir son peuple de l'honnête liberté qu'une autorité légitime laisse toujours aux sujets fidelles et soumis. Les prodiges que vante M. R. ne sont jamais que des coups de main, par où une populace mutinée favorise un oppresseur secret, ou qui veut le devenir, contre celui qui ne l'est souvent qu'en imagination.

L'homme et les hommes surtout sont faits pour être gouvernés. Une nation, un état ne représente jamais qu'une famille, dont le pere commun est le chef naturel, toujours représenté par le Prince, Roi, Doge, Stathouder quelconque, soit héréditaire, soit électif, selon l'usage dont le temps les a mis en possession. C'est un des malheurs auxquels la nature humaine est exposée, que quelqu'un de ces maîtres gouverneurs s'en acquitte mal, qu'il soit mal-habile, inappliqué, méchant même. Cela est fâcheux, comme il est fâcheux d'être malade, de mourir, de souffrir. A cela, je ne vois que la patience.

M. R. n'y voit que la révolte, le coup de main, le bouleversement de l'Etat,

C'est là ce qu'il traite de *prodige*, et où il autorise les fanatiques les plus furieux, qui sous mille prétextes peuvent à tout propos réclamer *per fas et nefas*, leur prétendue liberté, soit de moeurs, soit de fortune. Le plus communément ce ne sont en effet que du prétexte et du fanatisme; et pour un Prince tyran qui se trouve en cinq ou six siecles, il se trouve de siecle en siecle des sujets fanatiques et des révoltés.

C'est l'esprit particulier, prétendu philosophe, que M. R. prêche ici en fait de gouvernement et de tout, comme dans sa religion calviniste et républicaine. Il est remarquable que depuis douze cents ans que la France a pris sa consistance d'Etat royal et monarchique, il ne se soit pas trouvé un Prince cruel ni méchant, la plupart ayant été même spécialement bons, religieux, et dignes fils aînés de l'Eglise; au lieu qu'il s'y est trouvé et retrouvé cent fois des peuples Albigeois, calvinistes, ligueurs, assassins des meilleurs de nos Rois, par ce principe exécrable des peuples toujours conservateurs de leur liberté, de leur droit de législation, et *toujours armés* selon M. R. *contre leurs conquérans.*

Encore, la liberté à laquelle aspire M. R., n'étant qu'une liberté animale, ne mérite pas qu'un oiseau même en cage

se révolte et rompe les barreaux de sa grille pour se la procurer. Je défie cet Auteur de trouver chez les jurisconsultes, les théologiens, les moralistes, les philosophes, si ce n'est physiciens, matérialistes, une raison autre que de mécanique, qui autorise les hommes à se mettre ou remettre en possession d'une liberté idéale, où on ne vit que de gland et d'herbe, pêle-mêle, avec les animaux, sans aucune loi, devoir, ni sentiment de société, de filiation, de paternité, d'humanité en un mot.

M. R. part toujours de ce principe purement matérialiste, qu'un corps, astre ou pierre qui se meut en courbe autour d'un autre astre ou d'une main adroite, c'est-à-dire, tend à s'échapper par la tangente en ligne droite. Et encore, si ce principe, qui n'est qu'une tendance plutôt qu'un droit, avoit lieu dans le physique même, il en résulteroit la ruine de l'univers, retombant tout de suite par-là dans la confusion, dans la discorde des élémens, dans le chaos primitif et *originaire*, si l'on veut, tel qu'il pouvoit ê re avant que Dieu dit: *Fiat lux et fiat firmamentum.*

C'est la société subordonnée des esprits, des coeurs, des corps mêmes, qui fait la lumiere et le firmament de cet univers, physique autant que moral et théologique. Dans l'ordre même des astres et des planetes, il y a toujours un

un soleil ou une planete principale, qui donne la loi à tout son tourbillon, malgré la tendance qu'elles ont toutes à devenir la principale, ou à s'en écarter. C'est dommage que M. R. soit physicien jusques-là exclusivement. Il y a de gens qu'il feroit mieux qu'ils ignorassent tout, excepté leur catéchisme. Un demi-savant ne prêche jamais que l'ignorance.

Quelqu'un dans ce moment me suggere ce passage qui vient ici fort à propos : *Et homo cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.* Je ne voulois pas en faire l'application. On me force de dire au moins que M. R. l'a faite lui-même, et de voir qu'ici il va la faire. C'en seroit trop dans une même lettre. Je suis, Monsieur, votre, etc.

LETTRE XXVII.

MONSIEUR R., la liberté que vous prêchez, n'est pas même celle dont on jouit à Genève, en Hollande, ni dans aucune République légitime, c'est-à-dire, légitimée par le temps de sa possession, qui a prescrit contre ses premiers souverains. Quoique vous en disiez, vous dites encore mieux, lorsque vous nous laissez sous-entendre que

vous n'avez pas pu vous accommoder de la liberté actuelle de votre patrie, et que celle même dont vous jouissez en France avec nous et plus que nous, qui ne nous y donnons pas toutes ces licences, est la plus grande que vous ayez pu trouver dans l'univers, vous qui avant que de naître, auriez choisi Genève, et qui vous obstinez de choisir Paris, sans doute pour nous importuner mieux de votre amitié mélancolique et atrabilaire, tant vous nous aimez jusqu'à la fureur.

Vous ne prêchez pas même la liberté des Sauvages, qui ne laissent pas de vivre en une assez bonne société de nation, de paternité au moins, de maternité, de filiation et de fraternité. Non, non, vous ne voulez que du pêle-mêle avec les animaux ; et je n'oserois dire jusqu'à quel point vous le voulez, traitant d'avilissement tout ce qui n'est pas selon la pure nature, nature purement physique et corrompue, que vous traitez pourtant de perfection et même d'innocence. Je crois que si vous vous étiez trouvé à la place du grand Nabuchodonosor, réduit à brouter avec les bêtes, vous n'auriez, comme lui, levé les yeux au Ciel que pour le remercier de vous avoir ennobli ; au lieu qu'il le remercia de l'avoir humilié, en le priant de l'en relever, comme il arriva par la bonté de Dieu.

Vous en jugez encore ici, en nous blâmant de n'en pas juger de même, par des animaux, dites-vous, „nés libres et abhorrant la captivité, que vous voyez se casser la tête contre les barreaux de leur prison, par des multitudes de Sauvages tout nuds.“ Ce sont toujours vos termes, vos phrases, vos sentimens, votre philosophie; oui, “tout nuds, qui méprisent les voluptés Européennes et bravent la faim, le feu, le fer et la mort, pour ne conserver que leur indépendance.“

Pour le moins, cette fois-là, mon cher M. R. image de Dieu que vous êtes, image d'homme au moins, vous conviendrez que cette liberté de se casser la tête, et de se noyer dans l'eau, ou se martyriser dans le feu, est bêtise pure, folie, fureur, de mourir pour ne pas mourir, *ne moriare mori*, et de se rendre l'esclave du démon en enfer, pour ne l'être pas de quelque honnête homme, fût-il tyran, dans un beau et bon pays comme est la France, par exemple.

En vérité je n'ai jamais compris les Grecs mêmes, les Athéniens; beaucoup moins vous comprends-je, M. R., de nous vanter une liberté qu'on ne peut recouvrer qu'en se faisant bien du mal, en périssant même, et en devenant l'esclave de cette prétendue liberté. Définissez-nous donc au moins une bonne fois cette liberté après laquelle vous

courez. Où est-elle? En quoi consiste-t-elle? Faites-nous voir un Etat, un pays, un séjour où on la trouve? Vous nous faites voir des enragés, des furieux qui s'estropient, se tuent, se tourmentent, se consument en désirs, en faux frais, sans jamais pouvoir y arriver. C'est un enfer où il est vrai que les damnés se tourmentent à courir après le paradis dans le feu qui les en brûle d'autant mieux.

Quelle folie! Quelle fureur! Enfin, enfin, vous osez attaquer à visage découvert l'*autorité paternelle* que vous traitez de *despotisme* et d'*esprit féroce*. Mais voilà ce que je veux bien faire observer à vos lecteurs et aux lecteurs de tous les auteurs qui depuis un temps crient en France contre le *despotisme*; car M. R. n'est pas le seul, mais il est heureusement le moins précautionné de tous ceux qui calomnient les gouvernemens les plus paternels et les plus légitimes.

Ils en veulent tous sous main, mais M. R. en veut ouvertement à l'autorité la plus paternelle, lorsqu'ils font semblant de n'en vouloir qu'au despotisme des Turcs ou des tyrans. Sur quoi je suis bien aise de prendre l'occasion d'observer que, lorsque Cromwel voulut bouleverser l'Angleterre, y détruire la monarchie, et y extirper tout reste de religion catholique, il fit du despotisme

un cri de guerre qui gagna tous les esprits, tous les coeurs, et arma tous les bras contre le Roi le moins despote, le moins féroce, le plus doux, le plus paternel que l'Angleterre ait peut être jamais eu.

M. R., grand législateur à la façon du peuple dont il maintient la législation et la révolte, dit *qu'au lieu de dire que la société civile dérive du pouvoir paternel, il falloit dire au contraire que c'est d'elle que ce pouvoir tire sa principale force.* Lorsqu'une étincelle de verité se mêle au discours de M. R., encore trouve-t-il le moyen de l'éteindre et de la convertir en fumée, capable de nous aveugler, après l'avoir aveuglé lui-même. Comment seroit-il philosophe avec le peu de précision et de justesse, de rhétorique même et de grammaire qui regne dans son discours.

Jamais en morale on n'a dit *que la société civile dérive du pouvoir paternel* Ce n'est tout au plus qu'en physique, qu'on pourroit dire honnêtement que la physique de la société civile, le nombre et la génération des enfans, suppôts de la société, dérive du pouvoir physique et de la faculté générative, etc. C'est le gouvernement de la société qui dérive du pouvoir paternel.

Le raisonnement de M. R. n'est ici qu'un grand et pur sophisme, pour établir un principe évidemment faux. Il

confond la société avec le pere de la société, et veut tirer de celle-ci le droit de celui-là, au lieu de tirer de celui-là le droit de celle-ci. Mais le droit de la société ne peut par-là même être, comme j'ai dit, qu'un droit d'être gouvernée; et le droit actif du gouvernement ne peut jamais résider que dans le chef, pere physique et créateur de la société et de tous ses drois.

M. R. veut, en termes très équivalemment formels, que le pere tire de ses enfans le droit de paternité, le droit d'être pere, au lieu qu'il est physiquement même évident que c'est du pere que les enfans tirent le droit d'être enfans. C'est comme si on vouloit dire que le droit du gouverneur vient du gouvernement, au lieu de dire que le gouvernement vient du gouverneur.

Le vrai fait est que le pere, le chef, le gouverneur sont tous antérieurs aux enfans, aux sujets, à la société; et qu'il y a bien du mauvais raisonnement à dériver la fontaine du ruisseau, au lieu de dériver le ruisseau de la fontaine. C'est éternellement le sophisme de M. R. Je suis, M. votre très, etc.

LETTRE XXVIII.

Monsieur, le pouvoir paternel existe évidemment avant le *pouvoir*, c'est-à-dire, le *devoir* filial. Car ce n'est que devoir dans ceux-ci, et ce n'est que pouvoir dans le pere et la mere ne faisant qu'un; et cette unité-là, même de la société la plus primitive qu'il puisse y avoir hors de Dieu, est évidemment le modèle, la regle et le principe effectif de toute la société filialement paternelle.

Le sophisme de M. R. est de nous représenter le pouvoir du pere et de la mere comme nul avant qu'il y ait des enfans. Or il n'est pas nul alors. Il est même alors dans toute sa force, puisqu'il est dans sa cause. Le pouvoir du pere et de la mere sur les enfans qu'ils n'ont pas, est d'autant plus grand, que c'est un pouvoir effectif, le pouvoir de les faire. Quand ils existent, le pouvoir paternel est diminué en quelque sorte d'autant par leur existence désormais indépendante du pere et de la mere.

En rigueur cependant il n'est point diminué, et n'en est que plus explicite et plus actif, leur conservation étant toujours une sorte de reproduction et de création. Et voilà le droit paternel

dans toute sa force et dans tout son exercice. Il faut tant de tems avant que des enfans soient des hommes faits et des gouverneurs! et cette société naissante ou renaissante est bien éloignée de ratifier le droit de gouvernement et de législation, que M. R. veut lui donner sur la société paternelle et maternelle, ou paternelle tout court, que M. R. a l'imprudence de vouloir en dériver.

L'imprudence en est complette, et contre tout droit de nature, physique autant que moral dans M R., qui va jusqu'à un certain âge où les enfans n'ont plus besoin de leurs peres; *ils leur doivent du respect, non l'obéissance.* M. R. va-t-il prêcher la désobéissance des enfans à leurs parens? C'est un terrible homme que M. R ; il empoisonne et corrompt tout, la nature même la plus saine comme la plus corrompue, en traitant celle-ci d'innocente, et celle-là de corrompue.

Qu'est-ce donc que le respect filial, si ce n'est de l'obéissance? Dans l'Evangile, Jésus-Christ réprouve formellement tout respect rendu aux parens par les enfans, lorsqu'il se borne à de simples honneurs de cérémonie et de formalité, et ne va pas jusqu'aux services les plus effectifs, à la déférence, à l'obéissance. Il est singulier que M. R. borne l'obéissance des enfans au besoin qu'ils ont de leurs parens, de maniere que dès qu'ils n'ont plus

plus besoin d'eux, ils ne doivent plus leur obéir en rien.

Mais si dans la premiere enfance ils doivent l'obéissance à leurs parens dans les seules choses sans doute qui concernent leurs besoins; quoi! ne leur en doivent-ils point par reconnoissance dans les besoins que les parens peuvent avoir d'eux, de leurs services? Ordinairement là où finissent les besoins des enfans, commencent ceux des parens; et si à cause de ceux-là les enfans doivent obéir aux parens, à plus forte raison le doivent-ils lorsque les parens en ont besoin. Selon M. R., un enfant doit obéir à son pere pour aller prendre le pain que son pere lui donne: mais si le pere demandoit d'aller prendre ce pain et de le lui apporter à lui-même, l'enfant ne seroit point obligé de lui obéir. M. R. a beau vanter M. son pere; je ne serois pas surpris d'apprendre qu'en partant, il y a quinze ou vingt ans, de Genève, pour venir en France philosopher, il eût laissé sans pain et sans ressource pour en gagner, le bon homme, qui au lieu de lui apprendre et de faire lui-même son métier, lui a appris à philosopher de la sorte, d'après Plutarque, Tacite, ou Grotius, qui pourroient encore l'en désavouer.

Dieu ayant specialement attaché le droit d'une longue vie à l'honneur effectif des enfans envers leurs parens, il

faut croire que ce n'est pas pour exempter plus long-temps les enfans du devoir d'obéissance envers leurs parens, qu'il leur promet cette longue vie.

Pour moi je crois éternel ce droit d'obéissance respectueuse et effective, comme l'obéissance des peres est un droit éternel de leur part envers Dieu, le pere des peres.

Mais par malheur il faut raisonner aussi, car c'est-là que s'embrouille constamment M. R. La multitude des peres particuliers qui forment une grande société, une nation, est un labyrinthe d'où ce fameux philosophe ne peut se démêler. Il y a les peres communs et les peres particuliers. Il n'est pas douteux qu'en général il ne faille obéir à tous, au pere, au grand-pere, à l'ayeul, etc. et en même temps aux peres, grands-peres et ayeux, c'est-à-dire, aux magistrats, gouverneurs, princes, Rois de toute la société nationale des sociétés. Et alors il est vrai que le pere général dispense quelquefois de l'obéissance aux peres particuliers, qui sont même censés obéis dans les choses où ils doivent obéir eux-mêmes aux peres communs, et y diriger l'obéissance personnelle que leur doivent leurs enfans.

Le pere de la patrie doit en tout temps être obéi préférablement aux peres des patriotes; parce qu'enfin c'est le pere des peres et des enfans. M. R. ne ba-

lance pas à changer le pouvoir paternel en despotisme qu'il traite même bientôt de tyrannie, pour peu qu'il soit poussé au-delà du besoin des enfans. Encore M. R. se pique-t-il quelquefois d'un peu d'avisement ou de ravisement.

Comme il sent après coup que tous ce qu'il dit tombe à plomb sur nos Rois, les meilleurs Rois qu'il y ait au monde, depuis au moins 1200 ans; vîte, il a soin d'y mettre un palliatif qui ne corrige rien. Il convient même que son système est odieux. Car il dit: „ce système odieux est bien éloigné d'être celui des sages et bons Monarques, et surtout des Rois de France." Pour prouver cela il ne cite qu'un passage tiré d'un édit de Louis le grand, qu'on sait bien n'être pas le meilleur de nos Rois pour ceux de la religion de M. R., depuis la révocation surtout de l'édit de Nantes.

Il insiste au reste fort peu ou point du tout sur l'édit cité, et tout de suite il y reprend des forces pour revenir contre la monarchie qu'il confond avec le despotisme et la tyrannie, contre l'autorité, la société, l'humanité, toutes choses contre lesquelles il s'escrime, comme on dit, à bras raccourcis, et avec d'autant plus de confiance qu'il croit par cette prémunition d'un passage unique sans preuve ni discussions, s'être mis à couvert contre la société et l'autorité légiti-

me qu'il brave en face et sans aucun vrai ménagement. Je suis, Monsieur, votre, etc.

LETTRE XXIX.

Ce qu'il y a d'horrible, Monsieur, dans votre façon de systême sans façon, c'est que les peres auroient beau s'assujettir au pere commun de la société, vous combattez *pro aris et focis* en faveur des enfans rebelles qui naissent, selon vous, avec la pleine liberté de réclamer contre une servitude à laquelle leurs peres n'ont pu assujettir qu'eux-mêmes. M. R. soutient toutes choses contradictoires. Les enfans, selon lui, ont droit aux biens de leurs peres au préjudice de ceux-ci; mais la servitude des peres envers le chef de la société, du prince, du magistrat, du roi, n'est point héréditaire, selon lui.

Voilà l'horreur contradictoire. Que le pere acquiere des biens, il acquiert pour ses enfans, ses héritiers de droit rigoureux. Que le pere se soumette au pere commun, au Roi, les enfans ont droit de se révolter. Ils ne sont héritiers que du bien pécuniaire. Ils ne le sont pas de la servitude; car c'est ainsi que cela s'appelle chez le nouveau Lycurgue. Les fils des esclaves ne sont pas esclaves,

selon lui. Le pere ne l'est que de ses enfans. Les enfans ne le sont que d'eux-mêmes; étant sans doute nés librement comme M. R. avant que de naître à Genève.

M. R. ne laisse pas d'être conséquent. Les enfans naissent hommes originaires, bêtes brutes et pures machines, selon lui, sans devoirs, sans sentimens, mais non sans besoins. Or leurs besoins sont des droits d'indépendance pour eux, de servitude pour tous les autres, peres, meres, rois, princes et magistrats. Si M. R. avoit assisté au contrat de la nature avec nous, le jour que Dieu régla les droits respectifs, en disant: *fiat lux*; et le second jour qu'il les ratifia, en disant: *fiat firmamentum*; il nous auroit donné sept soleils pour éclairer sept planetes, qui n'en auroient pas eu besoin étant soleils elles-mêmes sans besoin, dépendance ni servitude des unes ou des uns envers les autres. Car la société de toutes choses est un mal, et la liberté épicurienne seule est un bien, au gré de M. R.

Je demande à cet oracle universel si les enfans, en héritant des biens, héritent aussi des fiefs, hommages, redevances, dettes, corvées dont ces biens sont chargés entre les mains des peres? Eh mon Dieu! c'est un *pléonasme décidé* de demander cela à M. R. Je sais mon Rousseau par coeur; chez lui tous les

cas sont décidés. Le pere, selon lui, a été un sot de s'engager à payer ce tribut, cette dette, à cette servitude, à cet hommage. Le fils en est quitte par sa qualité de fils, puisqu'il est quitte même de toute obéissance à son pere propre et particulier, et à plus forte raison au pere commun. Les enfans doivent respecter le testament de leur pere, mais non lui obéir, si ce n'est dans l'hérédité de leurs biens pécuniaires et physiques. Car c'est toujours du physique, si ce n'est de la physique chez M. R.

Enfin, en propres termes M. R. nous dit d'un ton ici moqueur, ailleurs amer, que „les *Jurisconsultes* qui ont gravement prononcé, que l'enfant d'un esclave naîtroit esclave, ont décidé en d'autres termes qu'un homme ne naîtroit pas homme." Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'absolument c'est M. R. qui a gravement prononcé dans tout son livre qu'un homme ne naissoit pas homme raisonnable, mais animal et sauvage, sans société, sans devoirs, etc.

Comme sans cesse M. R. répete, même en se contredisant, je suis bien obligé de le répéter en le contredisant. Il revient au contrat entre les souverains, c'est-à-dire, il en parle de plus en plus clair. Car il ne se répete que parce qu'il est timoré ou timide, du reste scrupuleux, n'osant d'abord dire tout ce qu'il pense,

mais se reprochant bientôt de n'avoir pas tout dit.

Il dit donc tout net ici, que le sujet rentre dans tous les droits de sa liberté sauvage et animale, physique enfin, lorsque le roi, le prince, le magistrat, le pere commun quelconque, manque par des injustices ou des oppressions au prétendu contrat de la société avec son chef. Ce contrat est une chimere, un titre de révolte; s'il y a ici un contrat, c'est avec Dieu. Les sujets n'entrent dans ce contrat que comme sujets; le contrat, s'il y en a, est de Dieu au prince, et du prince à Dieu. Le prince promet de bien gouverner, au jugement de Dieu: le sujet n'a que la soumission: la patience et la priere en partage.

Il y auroit trop d'inconvéniens pour les sujets même et pour la société, qu'ils eussent, qu'elle eût le jugement et la garantie d'un tel contrat. Toute multitude est *bellua multorum capitum*. Encore telle bête n'a point de tête que son chef, son prince, ses magistrats soumis au prince, au chef unique, fût-il doge ou stathouder.

Le peuple, les sujets, la société, n'ont que des bras; et il serait horrible que des bras eussent droit de révolte contre la tête dont ils sont les exécuteurs, mais non les juges. Quand Dieu eut dit, *non est bonum hominem esse solum*, et qu'il lui donna Eve avec tout

ce qui s'ensuit : c'est-à-dire, des enfans, et toute une société analogue, il ne les donna que comme *adjutorium simile sibi*, comme compagnes et compagnons, *mulier quam dedisti mihi sociam*; mais jamais comme des têtes.

Car formellement dans l'endroit ou St. Paul parle le plus ferme en jurisconsulte moraliste et théologien, il tranche toutes ces questions-là, en disant : *caput viri Christus*, *caput Christi Deus*, et tout de suite, *caput autem mulieris vir*, ce qui a fondé le proverbe de la *femme sans tête*. Car St. Paul n'en donne point d'autre que l'homme à la femme, et à toute la société qui en dérive.

Quand les Juifs voulurent un roi, encore eurent-ils la sagesse de le demander à Dieu et de le recevoir de sa main. Mais de quelque façon que le peuple reçoive, ou se donne un roi, un chef, c'est toujours Dieu qui le lui donne, et surtout qui donne à ce chef, à ce roi toute son autorité; puisque, *omnis potestas a Deo*, et qu'absolument le peuple n'a en effet d'autre autorité, d'autre droit que d'être gouverné.

C'est le peuple qui se donne un roi, un chef, sans consulter Dieu, qui est un usurpateur, puisqu'il donne une autorité qu'il n'a pas, et qui ne peut venir que de Dieu; le peuple n'a droit que de présenter. Dans la cause de la légitimité d'un Souverain, le peuple n'est

que partie et témoin tout au plus, et ne peut donc être juge; il seroit juge dans sa propre cause. Je suis, Monsieur, etc.

LETTRE XXX.

Etablissons, Monsieur, l'état de la question. Je suppose d'un côté un roi tyran, cruel, usurpateur même et conquérant, si l'on veut: et d'un autre côté, un peuple armé pour le déposséder et s'en délivrer. Jusques-là, je ne vois qu'un grand procès et deux parties qui plaident. Au tribunal de qui, je le demande? Or je n'y vois d'autre juge que Dieu.

Le sort des armes, la voie de fait n'est point une voie de droit. Dieu n'a jamais permis qu'on le consultât les armes à la main, tout Dieu des armées qu'il est; et il permet souvent à l'injustice de prévaloir; je n'y vois en un mot que la patience, la fidélité, la soumission et la priere. Mais le roi est cruel, me dit-on: mais le peuple est mutin dirai-je à mon tour. Qu'on décide entre deux? Mais qui est-ce encore une fois qui décidera? Encore ne vois-je que le roi tranquille possesseur qui en ait l'autorité préalable, en attendant le jugement de

Dieu, auquel on est bien obligé de s'en rapporter sur la plupart des événemens litigieux de cette vie, essentiellement équivoque et passagere.

La voie des armes et de fait ne peut être un jugement de droit; il est trop à armes inégales. Dès qu'on en feroit l'affaire d'un coup de main, il est bien évident que le Prince coupable ou non coupable succomberoit toujours, n'ayant qu'un bras, et ayant tous les bras contre lui. Ce seroit tenter Dieu, et lui demander un miracle, que de mettre le droit d'un Prince en litige par la voie des armes.

M. R. lui-même traite de *prodiges* les coups de main par lesquels les peuples ont souvent reclamé leur liberté sur les plus légitimes Souverains. Ces prodiges ne sont sûrement pas des miracles, même de bravoure. Ce sont même des lâchetés bien décidées, d'avoir triomphé d'un seul homme, par les fureurs de toute une nation armée contre lui.

Le plus souvent cependant dans ces sortes de querelles, royales d'un côté, et nationales de l'autre; le roi lui-même, fût-il tyran, ayant ses partisans et son armée, il est bien évident que c'est alors la nation contre la nation; ce qui rend le prétendu droit national équivoque, et le jugement quelconque qui en résulte, encore plus ligitieux.

Le roi n'eût-il que dix mille hommes

armés pour lui, contre cent mille hommes purement nationaux, qui veulent le destituer, ces dix mille hommes sont naturellement censés la plus noble et la plus saine partie, et devroient l'emporter au tribunal de Dieu et des hommes, d'autant plus que les cent mille hommes ont toujours à leur tête un chef de révolte, qui peut tout aussi bien être que le roi un tyran, et ne peut être qu'un ambitieux et un rebelle décidé.

Il est donc démontré que M. R., habile homme d'ailleurs, si l'on veut, ne sachant pas un mot de théologie, de morale, de physique même, n'en sait pas d'avantage de jurisprudence et de politique. Cependant, comme j'ai entrepris de réfuter M. R. dans tous ses points, j'irai jusqu'au bout de son discours, qui commence pourtant à m'ennuyer autant que le mien peut l'ennuyer.

Je m'aguerris même peu-à-peu, à l'extrême aversion que j'ai de copier ces horreurs, pour me donner uniquement le droit de les réfuter. Comment M. R. a-t-il pu dire, par maniere d'épiphoneme contre le despotisme vrai ou calomnieux de toutes sortes de souverains monarques et paternels, „que l'émeute qui finit par étrangler ou détrôner un Sultan, est un acte aussi juridique que ceux par lesquels il disposoit la veille, de la vie et des biens de ses sujets. La seule

force le maintenoit, la seule force le renverse. Toutes ces choses se passent ainsi selon l'ordre naturel."

Oui, voilà le naturel de M. R. de traiter d'acte juridique la violence des sujets, qui sans autre forme ni procès, étranglent un Sultan, qu'il leur plaît de traiter de tyran. Encore Cromwel, le scélérat Cromwel, mit-il un air de jugement et de forme juridique dans le prodige de sa révolte, en faveur de la prétendue liberté des Anglois, ou en faveur de son ambitieux fanatisme.

M. R., qui ose taxer d'ames sanguinaires ceux qui ont conseillé la révocation de l'Edit de Nantes, ou qui ont défendu l'Etat contre les attentats des hugenots fanatiques, paroît bien plus sanguinaire, dans cette façon raisonnée, d'ériger l'étranglement d'un Sultan par ses sujets en acte juridique, ne mettant point de différence entre le jugement et l'exécution d'un jugement de mort, entre le juge et le bourreau. Je suis fâché qu'on ait dit qu'il ne manque à M. R. que l'adresse et l'hypocrisie d'un prédicant de révolte, d'un Cromwel. Oh, hypocrite! M. R. ne l'est point du tout: il parle clair.

Me voici aux notes. L'Auteur dit: „l'homme est méchant..... cependant l'homme est naturellement bon. Qu'est-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point, sinon les changemens survenus

dans sa constitution ?" M. R. paroît partout ignorer absolument la cause unique de la dépravation des hommes, et de la corruption de notre nature d'abord innocente, c'est-à-dire, le péché d'Adam. Il remonte toujours au physique ; car il n'entend que cela par notre *constitution*. Or il n'y a eu que du moral, et du théologique même dans la désobéissance d'Adam. Je suppose que M. R. est baptisé et qu'il sait pourquoi.

M. R. veut que la société des hommes soit cause de toute leur dégradation. Encore l'Ecriture lui en donne-t-elle le démenti, le plus *ad hominem* qui puisse être. Car M. R. voulant que l'homme originaire et bête brute, en société d'abord avec les bêtes brutes seules, fut jusques-là dans l'état de nature pure et innocente, uniquement pervertie par la simple société avec les autres hommes, ignore que réellement le péché d'Adam n'est venu que de ce qu'Eve, formée pour vivre en société avec Adam seul, entra en société de raisonnement, de philosophie et de théologie, avec les bêtes, avec la plus méchante de toutes, avec le serpent. C'est cela qui donne un démenti bien formel à M. R.

Le serpent étoit le démon sans doute, et n'en étoit pas moins bête pour cela, aux yeux d'Eve au moins, qui en fut pourtant la bête ce jour-là, tant les bêtes peuvent déniaiser les hommes, au

dire de M. R., qui s'y connoît, comme on voit, mais ne se connoît point du tout aux hommes ni à leur marche, depuis le premier instant de leur institution dans un beau jardin, et non au pied d'un chêne, et à l'appétit d'un gland des forêts du Canada; car je suppose que le premier fruit qui a tenté Eve, étoit *pulchrum visu*, *aspectuque delectabile.* Je suis, Monsieur, votre, etc.

LETTRE XXXI.

DANS sa fantaisie d'ériger les hommes naturels en bêtes, on doit bien s'attendre à voir M. R. ériger les bêtes en hommes. Il est piqué de ce que les *Pongos*, les *Mandrills*, les *Orang-Outangs*, et bien d'autres especes de singes qui approchent beaucoup de la forme humaine extérieure, ont été déclarés pures bêtes par la plupart des voyageurs qui en ont parlé; et il dit que ce sont *les mêmes êtres, dont sous le nom de Faunes, de Satyres, de Sylvains, les anciens faisoient des Divinités*, se croyant lui sans doute fort modéré de prendre le milieu entre les idolâtres et les bons chrétiens, en faisant des hommes de ceux dont il n'ose faire des bêtes ni des Dieux.

Sur quoi il entre dans une grande

dissertation contre les voyageurs qu'il réduit à quatre classes, les *marins*, les *marchands*, les *soldats* et les *missionnaires.* On croiroit qu'il est tenté de dégrader de l'humanité ces quatre especes, par dépit de ce quelles en ont dégradé les singes; car, dit-il, „on ne doit gueres s'attendre que les trois premieres classes fournissent de bons observateurs."

M. R. leur fait tort, surtout aux marins, aux marchands mêmes. Nous leur devons la plupart des observations d'histoire naturelle des pays ou des mers où ils ont navigué ou trafiqué. Nous devons nommément beaucoup de choses aux Hollandois et aux Anglois, aux François même et aux Danois: les Portugais et les Espagnols sont ceux à qui nous devons le plus, à cause même des missionnaires qu'ils y ont toujours associés aux simples marins.

M. R. vient spécialement aux missionnaires; car sur quoi ne veut-il pas dire son mot? Et on auroit bien déviné que c'est pour en venir à eux qu'il met les trois autres especes à quartier et à bas. Pour mettre mieux à bas et à quartier ces bons missionnaires, il joue l'air plutôt que le jeu d'un bon homme lui-même neutre, impartial et désintéressé Il loue leur zele et leur bonne intention, comme si on étoit fort flatté de tels éloges sans connoissance de cause.

Le bon homme du reste, bat les bon-

nes gens de son mieux. 1°. *Ils sont*, dit-il, *sujets à des préjugés d'état, comme tous les autres.* M. R. appelle préjugé d'état, le préjugé en faveur des hommes contre les bêtes. Oh, oui, l'humanité est un état pour des hommes, s'il ne l'est pas pour M. R. 2°. Les missionnaires, selon lui, ne sont pas propres à des *recherches de pure curiosité*, qui les détourneroient *des travaux plus importans auxquels ils se destinent.* M. R. appelle des recherches de pure curiosité celles d'un missionnaire qui veut s'assurer si le petit homme de Bornéo est homme digne du baptême, et d'être converti à l'église et à Dieu. Personne n'a plus fait de recherches et de dissertations sur ces singes-hommes et sur tous leurs pareils, que les missionnaires qui s'y sont pris en naturalistes, en physiciens, en anatomistes, en historiens, en moralistes, en philosophes, avant que de s'y prendre en théologiens, en apôtres.

Mais 3°. selon M. R., „pour prêcher utilement l'Evangile, il ne faut que du zele, et Dieu donne le reste; mais pour étudier les hommes il faut du talent, etc." Voilà une calomnie bien hardie de l'église, des apôtres, de la réligion, et de tout ce que l'univers a de plus sacré. Oui, M. R a dû s'attendre que je la releverois à visage découvert. M. R. ne vint à moi en arrivant à Paris, que parce qu'il me connoissoit à Genève même,

même, me dit-il. Il m'a donc méconnu en me voyant. Mon air d'honnête homme sans doute l'a trompé, comme l'air d'hommes-bêtes des *Pongos* trompe, selon lui, ceux qui les voyent de près. *Major è longinquo reverentia*, sans doute et *minuit praesentia famam.* Quoi ! l'apostolat n'est pas un talent, une vocation donnée de Dieu même? Quel orgeuil! quoi, le P. le Comte n'avoit point de talent même naturel? Le P. d'Entrecolles, qui nous a si bien donné l'art de la porcelaine, n'avoit point de talent? M. R. ignore-t-il que ce sont deux bons missionnaires qui ont découvert les sources du Nil, qu'Alexandre, César, Auguste, les Ptolomées, les Grecs, les Romains ont voulu découvrir en y faisant les plus grandes recherches, les plus grands frais? Ignore-t-il que ce sont deux ou trois bons missionnaires qui nous ont donné les cartes de la Chine, de la Tartarie, du Thibet, et presque de toute l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique; cartes les plus détaillées et les plus exactes que nous ayons d'aucun pays connu; et qu'ils les ont données en arpenteurs, en astronomes, en géometres, en physiciens, en naturalistes, en toutes sortes de genres de philosophie et de talens même naturels?

Ignore-t-il que de bons missionnaires ont non-seulement dressé, levé, mais

fait la carte autant terrestre que topographique du Paraguai, de, etc.? et cela en politiques religieux, et en conquérans des royaumes et des empires aux Rois d'Espagne, de Portugal, de France, uniquement en les acquérant à l'église et à Jésus-Christ. Ce qui est une façon fort honnête et fort légitime de conquérir aux hommes en conquérant à J. C. et à Dieu. Pour le moins tels peuples ne restent point armés contre de tels conquérans.

M. R. en veut aux missionnaires, sur ce qu'en caractérisant les peuples lointains, *ils ne disent que ce que chacun savoit déjà* et „de ce qu'ils n'ont su appercevoir à l'autre bout du monde, de ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer, sans sortir de leur rue; et que ces traits vrais qui distinguent les nations, et qui frappent les yeux faits pour voir, ont presque toujours échappé à leurs yeux. De-là est venu, dit M. R., ce bel adage de morale, si rebattu par la tourbe philosophesque, que les hommes sont par-tout les mêmes; qu'ayant par-tout les mêmes passions et les mêmes vices, il est assez inutile de chercher à caractériser les différens peuples; ce qui est à-peu-près aussi bien raisonné que si l'on disoit qu'on ne sauroit distinguer Pierre d'avec Jâques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche et des yeux.“

Un de nos bons et grands Rois, di-

soit obligeamment à un de ses courtisans dont j'ai oublié le nom : un tel, je vous connois si fidèle à mon service, si attaché à ma personne, que je ne crois pas que rien pût vous en détacher. Je vous demande pardon, Sire, répondit le courtisan, honnête homme et loyal serviteur. *Le mépris de votre Majesté me révolteroit à coup sûr.* Le piquant de M. R., c'est qu'il nous méprise et nous parle avec une incivilité, une impolitesse, qui est l'antipode de notre caractere même avec lui.

Qu'est-ce que M. R. pour mépriser ainsi tout ce qui nous regarde? Pour le moins, sommes nous aussi en société avec lui, l'image de Dieu ; et il n'a pas droit de cracher sur cette image qui est en nous, non plus que nous crachons sur celle qui est en lui, quoiqu'il ne cesse de l'avilir, en avilissant la nôtre.

L'orgueil cynique est le péché capital du péché capital de l'orgueil ordinaire. Le crasseux Diogene, dans son tonneau plein de lie et d'ordure, méprisa plus Alexandre qui l'y honoroit d'une visite, comme à la bête du jour, qu'Alexandre ne méprisoit l'univers, rois et peuples à qui il imposoit silence par-tout, dans le sein de sa gloire, et dans tout le brillant de son courage victorieux et conquérant.

M. R. connoît fort bien tout le bas, le trivial, le suranné de notre langue,

s'il n'en connoît point le noble, le fin et le gracieux. Ses *adages*, sa *tourbe philosophesque* sont dans une telle bouche, sous une telle plume d'un *méprisant* infini, de la part d'un Genevois, pour ne pas dire d'un Savoisien helvétique. Soit dit en représailles, sans vouloir mépriser personne, non pas même cette personne-là.

Cette personne, ce grand personnage se croit philosophe, non de la *tourbe* ni du commun, parce qu'il lui plaît à quatre ou cinq mille lieues de distance de voir des hommes dans des *Pongos*, où d'honnêtes et d'habiles gens n'ont vu de très près que des singes ou des bêtes; et qu'il lui plaît aussi à la même distance, de ne voir que des bêtes, là où les missionnaires et les marins marchands ou soldats ont vu des hommes, tels qu'on les voit, *sans sortir de sa rue.*

Bien sûrement M. R. est malade; et s'il étoit permis de plaider pour lui auprès des grands magistrats, qui pourroient enfin vouloir le réprimer, je me jeterois à leurs genoux, pourque ce ne fût point dans une maison de force, mais tout au plus dans quelque hôpital de convalescens ou d'incurables, qu'il fût logé avec toute liberté, si ce n'est d'écrire, et avec toutes sortes de bien-aises de sa personne.

Il ignore cette chanson, qui a été trouvée pleine d'esprit de la part du P. L. S. J.

Un Voyageur qui court le monde
Est un peu foible de cerveau,
S'il croit dans la machine ronde
Voir quelque chose de nouveau.
Qu'il parcoure la terre et l'onde,
Après chaque jour il dira :
C'est ici tout comme là, etc.

Je suis donc, après ce trait de gaîté, pour vous egayer, M. et très cher M. R., votre, etc.

LETTRE XXXII.

MONSIEUR R., nos premiers voyageurs, missionnaires même, n'ont pas laissé de trouver de grandes différences dans les peuples, comme dans les pays qu'ils ont vus loin d'ici; et ce sont des philosophes, missionnaires même en second et en révision de procès, qui ont prononcé qu'absolument ces pays et ces peuples ayant plantes, animaux et hommes avec le nez entre les deux yeux sur le visage, et les mêmes passions et caracteres dans le coeur et dans l'esprit, c'étoit ici tout comme là, et là tout comme ici, des fils d'Adam, bons à baptiser et à rendre enfans de J. C.

Il y a même plus que cela dans la saine philosophie des missionnaires, des premiers même, c'est qu'avant que d'a-

voir vu ces peuples, et dès en partant d'Europe, ils ont prévu qu'ils alloient trouver des hommes tout comme ici, puisqu'ils n'alloient que pour les convertir, et non pour convertir des singes, comme il plairoit à M. R. qui d'ici les transforme en hommes.

Encore les bons missionnaires sont-ils plus philosophes que M. R. dans le genre même dont se mêle M. R., puisque de près comme de loin ils ont apperçu la plus grande différence qui puisse se trouver entre homme et homme, différence plus grande que celle de l'homme à la bête et au Pongo, savoir celle de bélial à J. C., et de la pure humanité corrompue au christianisme ou à l'humanité réparée, c'est-à-dire, encore de l'image du démon à celle de Dieu.

Cette différence n'est-elle rien aux yeux d'un grand philosophe comme M. R., qui se vante pourtant d'avoir *des yeux faits pour voir?* Voyant ici tout comme là, et là comme ici, des Pongos hommes, et des hommes Pongos, et ne voyant que des bêtes par-tout. Chacun a ses yeux. Encore les bêtes ont-elles constamment de meilleurs yeux, voyant des hommes par-tout où il y en a, et les respectant, au lieu que M. R. ne voit dans tous les hommes que des bêtes, et dans les bêtes que des hommes sans respect pour homme ni Dieu.

Tout franc, je ne suis plus flatté que

M. R. ait cru autrefois voir de la musique dans mon clavecin oculaire. Il l'entendoit sans doute de notre musique, qui n'est pas une musique selon lui. Encore ne le prendrois-je pas pour juge de la simple diversité de mes couleurs. Il les prendroit toutes pour du jaune, couleur de bile noire.

Il y a, dit l'ingénieux M. de Fontenelle, des horloges qui sonnent les heures, d'autres les quarts, demi-quarts, les minutes même, et d'autres qui marquent jusqu'aux secondes. Et il y a de même, dit cet auteur élégant et fin, il y a des esprits qui ne voyent que les gros objets qu'ils confondent même souvent comme l'homme avec la bête, et d'autres qui voyent les nuances les plus fines, les plus légeres différences. Plus cela est bien dit, plus M. R. le trouvera mal, parce que c'est la science, de l'art, de l'esprit qui perdent tout, selon lui. Une grosse bête qui hurle, qui brait, meugle ou hennit, est une pointe d'épigramme pour lui.

M. R. dit: „Ne verra-t-on jamais renaître ces temps heureux, où les peuples ne se mêloient point de philosopher, mais où les Platon, les Thalès et les Pythagore épris d'un ardent désir de savoir, entreprenoient les plus grands voyages pour s'instruire, et alloient au loin sécouer le joug des préjugés nationaux, apprendre à connoître les hommes, ac-

quérir ces connoissances universelles qui sont la science commune des sages.“

Quoi! M. R. qui traite les sciences de corruption, de peste, d'inhumanité, veut qu'on voyage pour les acquérir! La liste des contradictions de M. R. avec lui-même seroit un ouvrage précisément de la longueur de ses ouvrages. La liste de ses contradictions avec la religion, les sciences; les arts, le bon sens meme, seroit d'une longueur quadruple, à ce que je crois. Mais le voyage de M. R. de Genève à Paris n'est-il pas dans le goût des voyages de Pythagore ou de Platon? Oui ou non, comme on voudra.

C'est en Egypte ou aux Indes que Pythagore apprit la métempsycose des ames humaines dans les corps d'autres hommes après la mort des premiers. M. R. a appris a Paris que les ames des bêtes étoient déja passées dans les corps des hommes qui y brillent le plus aujourd'hui. Le vrai de tout, c'est que M. R. étant venu de bonne foi, je crois, se signaler à Paris par ses talens, au milieu ou à côté des talens qui y brillent à l'envi, y trouva gens qui lui mirent le marché si haut, que désespérant d'y atteindre, il trouva facile de les rabaisser jusqu'à lui, fort au-dessous même de lui, disant que tout cela, arts et sciences, n'étoit bon à rien, étoit même positivement mauvais.

M. R. rabaisse tout, sans oser nommer

nos

nos Rois, il les traite de „*curieux magnifiques*, qui ont fait faire à grands frais des voyages en Orient avec des savans et des peintres pour y dessiner des mâsures, et déchiffrer ou copier des inscriptions, etc.“ Voilà comme il traite les Rois, les Académies, les Tournefort, les Sicard, etc. Grand législateur, grand potentat, voici un projet de sa façon. Il voudroit que deux hommes bien amis, riches, l'un en argent l'autre en génie, tous deux aimant la gloire, et aspirant à l'immortalité, dont l'un sacrifie vingt mille écus de son bien, et l'autre dix ans de sa vie à un célebre voyage autour du monde, pour y chercher non toujours des pierres et des plantes, mais une fois les hommes et les moeurs; et qui après tant de siecles employés à mesurer et considérer la maison, s'avisent enfin d'en vouloir connoître les habitans.“

Il faudroit des volumes entiers pour tirer ce beau projet-là au clair du simple bons sens et de la raison, n'y eût-il que les vingt mille écus et les dix ans que M. R. allie ensemble avec deux hommes seuls sans aides ni valets, et avec le tour du monde entier, pour connoître les hommes-bêtes, les Pongos-hommes qu'il imagine; car des hommes, hommes tels qu'on les voit ici sans passer le ruisseau de sa rue, M. R. ne daigneroit pas y dépenser la cent-millionieme partie de

millions qu'y ont réellement mis nos *curieux magnifiques*, rois pourtant, princes et empereurs, fort loués pour avoir secondé par là le zele des savans, des artistes et des apôtres même. Je suis, Monsieur, votre, etc.

LETTRE XXXIII.

Je demande pardon, Monsieur, aux habiles hommes, aux gens d'esprit que vous me forcez de citer d'après vous, aux Montesquieu, aux Diderot, aux Buffon, aux Duclos, aux d'Alembert, etc. puisque vous osez les citer comme gens à exécuter un projet aussi frivole que le vôtre, en manquant de respect à eux, et au roi, dont vous avilissez le projet et l'exécution des voyages au Pôle, à la mer du Sud, et cent autres qu'ils ont faits et exécutés chacun selon son talent reconnu et sa façon à laquelle on a applaudi.

C'est se donner un peu d'air en se mettant au-dessus des rois, d'inviter des gens de qualité comme les Montesquieu et d'autres à l'exécution de tels projets, en ne les honorant que de la gloire d'y dépenser leur bien. Il est vrai que c'eût été manquer totalement de respect à un Montesquieu de lui présenter vingt mille écus, et des gratifications et des pensions d'une telle main. Comme M.

de Montesquieu, mon illustre et cher ami à la vie et à la mort, n'y est pas pour se défendre d'une telle invitation, qui l'honoreroit peu, comme savant et homme de lettres, M. R. ne doit pas se formaliser de me voir m'en formaliser pour lui, moi-même; moi, dis-je, qui prétends bien m'honorer de l'honneur d'un tel ami.

Rien ne paroît plus puéril que ce projet de M. R. Il dit: „Supposons que ces nouveaux Hercules de retour de ces courses mémorables, fissent ensuite á loisir l'histoire naturelle, morale et politique de ce qu'ils auroient vu, nous verrions nous-mêmes sortir un nouveau monde *de dessous leur plume* (un François, un bon écrivain diroit: *sortir de leur plume*), et nous apprendrions ainsi à connoître le nôtre. Je dis que quand de pareils observateurs affirmeront d'un tel animal que c'est un homme, et d'un autre que c'est une bête, il faudra les en croire. Mais ce seroit une grande simplicité de s'en rapporter là-dessus à des voyageurs *grossiers*, sur lesquels on seroit tenté quelquefois de faire la même question qu'ils se mêlent de résoudre sur d'autres animaux."

Ceux qui n'ont pas lu M. R., ne m'en croiroient peut-être pas, si je ne justifiois par ses propres paroles le but que je lui prête dans tout ceci, de ne vouloir connoître que des bêtes hommes

ou des hommes bêtes, en employant de préférence des Montesquieu, des Buffons, des d'Alembert, des Diderot, etc. tous gens au-dessus de lui, et qu'il devoit respecter de plus d'une façon et pour plus d'une raison qu'il peut deviner.

Du reste, si ce dernier morceau qui est d'appareil et dans le grand de l'auteur, est bien écrit, ce n'est pas au moins dans le noble, le décent, et l'élégant. Je parle du style, car les idées ne présentent que les bêtes hommes et les hommes bêtes. Et ce qu'il faut remarquer, c'est que tout ce discours est la note même des Pongos, déclarés bêtes par tous les voyageurs, et qu'il s'entête seul de rappeller à ses hommes primitifs et originaires, *brutes et animaux*, selon sa propre expression, mille fois répétée dans son discours.

Je ne veux, je ne dois rien dissimuler qui puisse disculper M. R. Je crois même en général que c'est son caractere d'esprit plutôt que celui de son coeur qui porte ainsi tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré aux conséquences extrêmes, les plus affreuses. Il attaque de bonne foi même, avec le même coeur et le même esprit, Locke, Hobbes et tous les auteurs suspects d'athéisme ou de déisme, et nommément du renversement de la société, des moeurs et de la religion.

Il rapporte donc fort au long un passage de Locke, que je me dispense de copier, d'autant plus qu'il m'a paru assez sain quand je l'ai lu. M. R. a des yeux de lynx pour y voir bien du mal. Locke y rend des raisons philosophiques de la société des hommes et des animaux même. Mais ces raisons sont morales, et M. R. n'en veut que de physiques et de matérielles. Je disois d'abord en moi-même: *Timeo Danaos et dona ferentes.*

M. R. réprouve donc les raisons de Locke comme „morales en matiere de physique. Car, dit-il, quoiqu'il puisse être avantageux à l'espece humaine que l'union de l'homme et de la femme soit permanente, il ne s'en suit pas que cela ait été ainsi établi par la nature.“ On voit là d'abord que c'est au naturalisme purement physique que M. R. rapporte tout, l'humanité même, et spécifiquement la naissance de l'homme et de la femme.

A plus forte raison donc en niant le moralisme de la naissance générative des hommes par Locke, M. R. en nie-t-il le théologisme de Moïse, que j'ai rapporté au commencement de tout ceci. Il y a des choses horribles dans tout cet article, qui est long. On y retrouve ces mots affreux: „L'appétit satisfait, l'homme n'a plus besoin de telle femme, la femme de tel homme. Celui ci n'a pas

le moindre souci, ni peut-être la moindre idée de son action : l'un s'en va d'un côté, l'autre de l'autre, et il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils aient la mémoire de s'être connus. Car cette mémoire exige plus de progrès ou de corruption dans l'entendement humain, qu'on ne peut lui en supposer dans l'état d'animalité dont il s'agit ici." Horreur, horreur des horreurs ! Et mon Dieu, et mon Dieu ! Vous êtes juste, mais je n'invoque ici que votre clémence, votre grande miséricorde pour mon cher M. R. votre image, et que vous avez réparée et rachetée de tout le sang de votre Fils unique, homme comme nous, Dieu comme vous.

Car je n'ai pas d'autre réfutation à faire d'un tel morceau, non plus que de celui-ci. „Il n'y a donc dans l'homme aucune raison de rechercher la même femme, ni dans la femme aucune raison de rechercher le même homme. Le raisonnement de Locke tombe donc en ruine, et toute la dialectique de ce Philosophe ne l'a pas garanti de la faute que Hobbes et d'autres ont commise." S'attendoit-on qu'après Locke et surtout après Hobbes, il viendroit un soi-disant auteur, écrivant en François, qui à force de penser ou de parler plus mal, nous feroit sentir qu'encore ils avoient assez bien pensé ou parlé sur bien des choses au moins. Je suis, Monsieur, votre etc.

LETTRE XXXIV.

Supposons, Monsieur, que dans votre systême ou hypothese, d'une pure nature physique de hassard, selon Epicure, ou de mécanique, selon Spinosa, l'homme et la femme par qui devoit se faire la propagation humaine, fussent nés, éclos ou jetés à mille lieues l'un de l'autre avec des mers ou des montagnes et des déserts impraticables entre deux : cet homme ou cette femme auroient donc vécu et seroient morts sans se connoître, et le but de la nature auroit été manqué.

Vous pouvez répondre que vous ne connoissez point de but dans la nature, et réellement vous n'en parlez nulle part, et beaucoup moins du but de son Auteur, qu'on nomme Dieu, comme vous savez; mais vous savez que vous n'avez pas dû le nommer et l'invoquer en vain : je loue votre franchise silentiaire et taciturne.

Vous me direz que comme la nature avoit produit cet homme et cette femme, elle auroit pu en reproduire d'autres aussi ou moins stériles que ceux-là. Vous pouvez dire encore qu'absolument la nature n'ayant point de but, elle auroit pu aussi ne produire homme et

femme qu'une fois comme des monstres, ou les reproduire d'autres fois comme des champignons ou des mulets sans postérité.

Mais je puis vous dire aussi, car je me pique, comme vous savez, d'avoir l'esprit fécond en hypotheses perdues, ou sans m'en piquer, j'ai assez le talent d'en imaginer; je puis donc vous dire, qu'absolument il pouvoit dans votre systême naître un homme sans femme ou une femme sans homme, et alors l'appétit dont vous convenez trop, auroit été frustré, ou pour mieux et plus mal dire avec vous, il se seroit égaré dans cette foule d'animaux dont le pêle-mêle ne vous épouvante pas.

Y ayant même homme et femme en nature, encore vous demanderai-je pourquoi le hasard ou le naturalisme les dirige cette fois-là l'un vers l'autre, d'autant qu'ils ont toute la société cynique ou épicurienne de se décliner, de s'oublier, et de se méprendre par conséquent au choix de l'objet de ce trop brutal appétit, sans idée, mémoire, ni jugement, ni discernement.

Dieu qui craignoit la méprise et ne la vouloit point du tout, fit plutôt un miracle nouveau, de tirer Eve de la côte d'Adam, de la lui présenter, de les présenter l'un à l'autre et de les unir par le pressentiment (*non sensation*) de l'attachement physico-moral, théolo-

gique même, dont il vouloit positivement les unir, par ces mots *relinquet* et *adhaerebit*; mots qui n'étoient pas des mots, mais des vrais sentimens, dans leur simple pressentiment, et un grand sacrement, selon St. Paul.

Si j'étois malin avec vous, j'ose vous dire M. R. que je me ferois fort de démontrer facilement en géometre, que votre pensée secrete et trop articulée, va à rendre l'homme indifférent à la femme, et la femme à l'homme, sur l'article délicat de la propagation; et à prouver que la bête brute est aussi digne de la société d'Adam qu'Eve; et quand je dis Eve et Adam, je dis en général le premier homme et la premiere femme originaires, et par conséquent tout autre homme ou femme qui ait vécu depuis six mille ans, ou qui vive, ou qui vivra jamais en société d'humanité, ou souffrez ce mot, de *bestialité*, d'*animalité*, de *brutalité*.

Et non-seulement la bête femelle et l'homme femelle sont, selon votre systême scandaleux, aussi indifférens à l'homme, mais la bête mâle et l'homme mâle, etc. Je n'ose m'expliquer plus ouvertement. Vous m'entendez et l'on m'entend. Oui, il n'y a que le style et la façon géométrique qui me manquent ici, mais qui ne manqueroient pas, si je voulois, si j'osois, pour démontrer, comme j'ai dit, l'horreur des horreurs de votre système.

J'ose vous dire que le propre systême de Spinosa ne va pas si loin, et qu'il n'y a qu'Epicure qui puisse vous excuser d'inconséquence, vis-à-vis de vos Philosophes, dont je n'en connois aucun d'assez hardi et d'assez peu prévoyant, pour pousser les conséquences aussi loin que vous les poussez en face de l'univers, de la France et de tout Paris, à qui vous manquez absolument de respect, bien plus en lui donnant l'exemple et la leçon du mal, qu'en lui contestant son bien de musique, de sciences, d'arts, et de tout ce qu'il a de mieux.

Vous me direz que ce ne sont là que des hypotheses de votre part. Belles hypotheses, où vous commencez par admettre un homme naturel, purement physique, purement animal, purement corporel, que vous prétendez être l'homme en lui-même et dépouillé de la seule corruption de la société. En un mot, vous n'avez pas le moindre égard à la nature de l'ame, et votre homme n'a rien de moral. Vous en excluez même positivement le moral, en réfutant Locke, Hobbes, et par-tout ailleurs.

Votre homme est l'*homme de la nature*, dites-vous. Or, il est évidemment contre nature, et vous le faites aboutir à des vices contre nature, les plus décidés tels. Vous confondez les natures, les sexes, comme les talens et les conditions. Vous rendez les sexes indifférens l'un

pour l'autre, et sans aucune relation de l'un à l'autre. Positivement vous ôtez les devoirs et les sentimens respectifs, ôtant formellement ceux qui de tout temps ont passé pour être les plus naturels, ceux de l'homme envers la femme, des peres envers les enfans, et réciproquement.

On n'a pas besoin de raisonner beaucoup avec vous, ni de deviner, ni d'être géometre, pour vous convaincre. Vous ne vous contentez pas de vos principes d'erreur : vous en articulez nettement toutes les conséquences. Par exemple, si quelqu'un en simple logicien vouloit conclure, que vous ôtez les sentimens, puisque vous ôtez le moralisme, ou qu'un autre se donnât la peine de prouver que vous ôtez tout sentiment ; on diroit à l'un et à l'autre de s'épargner cette peine, et que vous ôtez distinctement, explicitement, tantôt l'un tantôt l'autre, et presque toujours les deux à la fois. Je suis, Monsieur, votre très-humble, etc.

LETTRE XXXV.

MONSIEUR, il n'y a que l'ame et l'esprit que vous n'osiez ôter si formellement à l'homme naturel, si ce n'est

par maniere d'hypothese non articulée, mais par voie de fait très précise. Je doute que vous parliez une seule fois de cette ame humaine. Il semble que vous n'osez la nommer, ni la proscrire, ni l'admettre. Mais positivement vous l'écartez toujours, en écartant les sentimens, les devoirs, le moralisme, et en ramenant tout au pur physique.

J'ose le dire, vous n'admettez évidemment dans l'homme naturel qu'une ame animale, sensitive, végétative; aussi ne voulez-vous ni charité, ni amitié, mais une simple pitié: pitié encore toute animale, toute pour soi, jamais pour autrui, si ce n'est de hasard et autant qu'elle est pour soi, ne reconnoissant dans la loi de charité que le devoir *philosophesque* de la nature physique, de ne rien faire de superflu, *natura nihil facit frustrà*, de ne pas faire *per plura quod potest fieri per pauciora*, de ne pas plus incommoder autrui qu'il ne le faut pour s'accommoder soi-même. C'est de vous encore ce principe, que la bête est notre prochain autant que l'homme, en raison directe ou réciproque de la pitié que nous avons des souffrances de l'un ou de l'autre.

Et de ce seul article de la bête déclarée, comme l'homme ou la femme, notre vrai prochain, il seroit bien facile de conclure ce que du reste vous insinuez assez directement, que la diversité,

non-seulement des sexes, mais des genres et des especes n'en met aucune dans la légitimité naturelle de nos appétits aveugles, distraits, odieux, indifférens, les plus brutaux, et par-là même distraits et aveugles, parce qu'ils sont brutaux, ou même brutaux parce qu'ils sont distraits, etc.

Car tous les principes et les conséquences d'erreur, d'horreur, de brutalité, se convertissent chez vous facilement les uns aux autres, parce que vous articulez les deux assez souvent, et que vous les supposez et indiquez toujours, tantôt en principe, tantôt en conséquence, et cela par l'âpreté que vous avez de ne vouloir jamais être contredit, de n'en avoir jamais le démenti, et d'avancer plutôt cent erreurs, que d'en rétracter une seule.

Vous seriez un furieux hérésiarque, si Dieu vous avoit fait la grace de n'être que cela. Vous pouviez n'être que Calviniste, lorsque vous êtes sorti de Genève. Encore ne sait-on pourquoi vous en êtes sorti. Mais comme en chemin on vous a contredit sur ceci, sur cela, sur bien des choses, musique, arts, sciences de toutes les sortes, votre hérésie étant universelle, vous avez accumulé un monceau de sophismes et d'erreurs, qui fait un *maximum* d'hérésie $=$ à l'athéisme plein c. q. f. d.

Excusez ce petit échantillon de notre

style géométrico-algébrique, dont je ne prétends nullement vous menacer par-là: je n'en ai pas besoin, je vous l'ai dit: et ce mot n'est que pour égayer la matiere, si s'est l'egayer que d'y jeter de l'algèbre. Tout est bon, fût-ce celui de la grammaire, pour réfuter une universalité d'hérésie. Il n'y a que le géométrique, ou même aussi le théologique, qui seroient superflus et de simple gaieté, pour dire, que comme vous, on parle de tout, contre vous, qui attaquez tout.

Auriez-vous parlé de géométrie quelque part? car je n'ai pas lu toutes vos brochures, non pas même la premiere, ayant su que l'Académie de Dijon avoit honte de l'avoir couronnée, et un grand Prince de l'avoir réfutée. Car, du reste, si vous avez parlé de géométrie, je suis bien persuadé que vous l'avez blasphémée, vilipendée et honnie à bon escient, selon votre détermination d'aboyer la lune, fût-ce le soleil, et à plus forte raison le soleil: *Visaeque canes ululare*, etc.

Vers la fin de son livre et de ses notes, M. R. qui vient d'attaquer, de saper tout, savise de dire, à propos de l'article des langues: „ce n'est pas à moi (*pauvre agneau*) qu'on permet d'attaquer les erreurs vulgaires, et le peuple lettré (*Le peuple* lettré! Oh, que M. R. est méprisant!) respecte trop ses préjugés, pour supporter patiemment mes prétendus paradoxes. Laissons donc parler

les gens à qui l'on n'a pas fait un crime d'oser prendre quelquefois le parti de la raison, contre l'avis de la multitude."

Ce que M. R. dit là, eût été bien dit au commencement de son livre. Il convient qu'il n'auroit pas dû parler, lorsqu'il a dit ce qu'il vouloit dire. Il appelle *peuple lettré* ceux qu'il devroit respecter comme ses maîtres. Il traite de préjugés la religion, le gouvernement, la jurisprudence, la morale, la théologie, l'écriture, l'humanité, la société, toutes les sciences, tous les arts, les académies, les universités, les colléges, les princes, les papes, les rois. J'ai une idée confuse qu'il va jusqu'à blâmer distinctement Messieurs de la Condamine et Maupertuis: je leur en fais compliment, de ce qu'ils ont voyagé au loin, pour n'obéir qu'au roi, en mesurant en astronomes, en géographes, en géometres les degrés respectifs du pôle et de l'équateur. Les Sauvages en effet n'ont pas besoin de cela.

Je suis surpris qu'en preuve de son humeur sauvage, il n'ait pas dit, que les Sauvages, au milieu desquels on a pris toutes ces mesures, s'en sont moqués, et de nos lunettes, et de nos quarts de cercle, de nos graphometres, de nos cordeaux, compas, calculs, etc. Grande preuve de belle nature sauvage, si un Sauvage en avoit seulement souri vis-à-vis du grave sérieux de ces Messieurs-là. Je suis M. votre très, etc.

LETTRE XXXVI.

VOICI pourtant, Monsieur, un raisonnement par où je démontre le pur matérialisme du vôtre, mais sans géométrie, et *ad hominem*. Les anciens Philosophes les plus chrétiens, tirant la matiere de la puissance de Dieu, par voie de création, tiroient les ames des bêtes, *per eductionem*, de la puissance de la matiere, faisant les ames des bêtes, non pas matiere, mais *matérielles*. Je ne crois pas que vous désavouez ce sentiment : vous le supposez par-tout, mais non pas avec les correctifs de ces Philosophes chrétiens, que vous auriez peut-être cités, si vous ne vous croyiez auteur de tous vos sentimens, qui sont pourtant surannés depuis Spinosa, Straton même et Epicure.

En un mot, Mallebranche disoit: *donnez-moi de la matiere et du mouvement, je vous ferai un monde*. Vous ne demandez, je crois, que de la matiere, pour en faire un animal parfait, et bientôt par dégradation, un homme. Oui, le plus fort et le plus parfait est fait, lorsque par la seule puissance ou *potentialité* de la matiere, la nature pure, physique, mécanique, organique, en fait un animal, fût-ce un âne ou un butor.

Je

Je sais la marche de tout ce raisonnement-là. Au besoin, la matiere est éternelle et infinie, selon Descartes même. Pour le mouvement, on l'a trouvé, depuis Mallebranche, essentiel à la matiere, comme Epicure et Spinosa même, et peut-être Bayle aussi, l'avoient prévu. Et voilà le progrès de votre raisonnement, moitié du-haut, moitié tout bas. De la matiere, sort le mouvement physique ; du mouvement, physique, résulte le mécanique ; le mécanique engendre l'organique ; l'organique produit l'animal vivant, et l'animal vivant produit le raisonnable, l'homme qui ne vaut pas grand'chose, selon vous, parce que absolument, le raisonnable, l'homme produit le fidèle, le chrétien, le sujet, le savant, d'où résulte le divin, qui est le *conglobat*, comme on dit de toutes ces choses-là. Car, *Jupiter est quocumque vides, quocumque, etc.*

Ou je n'entends rien en raisonnement, en philosophie, en géométrie, ou ce raisonnement est le vôtre, moitié tacite, moitié articulé, articulé même dans ce qu'il a de plus dangereux. Car l'orgueil philosophique produit la liberté physique d'esprit et de coeur ; la liberté produit le déisme moral, qui enfin produit l'athéisme théologique ou tout anti-théologique, et purement matérialiste.

Je suis trop naïf dans ma façon, pour ne pas vous avouer, M. R. qu'en vous

parlant assez librement, *ad hominem*, je parle *ab homine ad hominem*, comme je crois pouvoir le dire. Oui, je le prétends bien, que votre réfutation soit mon apologie. C'est ma profession de foi que je fais, en analysant la vôtre.

Vous vous plaignez après avoir parlé longuement et tout à votre aise, avec toute la liberté et la licence possibles, vous vous plaignez que *ce n'est pas à vous qu'on permet de parler*. Et moi, qui, par pure raison d'économie, et pour ne pas heurter de vrais préjugés, ai trouvé à propos de surseoir à mes ouvrages en grand nombre, depuis quinze ou vingt ans, et qui affecte de me taire totalement, depuis huit ou dix ans, en si beau sujet de parler depuis que vous parlez, je ne me plains de rien, si ce n'est peut-être de ma trop grande circonspection vis-à-vis de vous, et d'un petit nombre de vos pareils, plus précautionnés que vous cependant.

Je ne dissimule pas : c'est l'air seul de nouveauté dont on m'accuse un peu, qui m'a sagement imposé à moi-même, imposé une sorte de silence, depuis à-peu-près vingt-cinq ans, que mon clavecin nommément m'a donné ce grand renom, renom, je l'avoue, odieux de nouveauté, de système, d'imagination. Cependant cette nouveauté-là et toutes mes nouveautés sont très-innocentes et de pure spéculation philosophique, physique même et géométrique.

Toutes vos nouveautés prétendues, détruisent directement les arts, les sciences, le gouvernement, les moeurs, la religion, et enfin la société et l'humanité toute entiere, et par conséquent la Divinité. Et après avoir tant parlé, vous vous plaignez que ce n'est pas à vous *qu'on permet de parler*. Et moi qu'on tient comme en arrêt, vis-à-vis de mon clavecin et de mes ouvrages, en me disant pourtant toujours de faire et d'imprimer, je ne me plains de rien; mais j'observe :

1°. Que mes nouveautés, mes ouvrages, mon clavecin ne sont nouveautés, qu'en addition aux sciences, aux arts, à l'ancienne musique. Je n'anéantis pas notre musique, la musique ordinaire, l'auriculaire. Je double la musique, en la rendant en même temps auriculaire et oculaire; et quand je ne réussirois pas, prenez, dirois-je, que je n'ai rien dit. La musique ordinaire n'en est pas de pire condition. Je n'ôte à personne ses oreilles; je donne même à tout le monde des yeux, pour entendre et goûter la musique. Les sourds pourront voir la musique articulaire : les aveugles pourront entendre la musique oculaire; et ceux qui auront yeux et oreilles, jouiront mieux de chacune, en jouissant des deux.

2°. J'ai procédé régulierement et en bon citoyen, Je n'inventai mon clave-

cin, qu'après avoir applaudi aux découvertes de M. Rameau, et en avoir mis le public en possession. Ma nouvelle musique ne fut qu'une confirmation et et un complément, un *à fortiori*, un redoublement de l'ancienne musique. Je suis fâché d'honorer peu M. R. en me comparant à moi. Je lui en demande sincerement pardon, en me le demandant à moi-même. Son premier ouvrage détruit les sciences et les arts. Son second détruit spécialement la musique. Son troisieme détruit tout, jusqu'à la matiere premiere du gouvernement, de la religion, des moeurs, de la société, de l'humanité. J'ai peut-être aussi intérêt qu'il fasse un peu d'ombre à mon petit tableau ou à mon portrait. Je vous en remercie M. et suis votre très, etc.

LETTRE XXXVII.

SANS parler davantage, Monsieur, de mon clavecin, pour vous faire sentir le peu de droit que vous avez de vous plaindre du public, dont le respect seul auroit dû vous empêcher de tant parler de vos nouveautés, qui lui sont contraires, je puis vous faire observer qu'en physique, mes nouveautés n'ont jamais

été qu'en accroissement de bénéfice pour le public, et pour la physique ordinaire.

Je n'ai jamais entrepris de détruire Descartes; personne ne l'a réellement plus vanté et plus fait valoir que moi : mais je lui ai associé mille bonnes choses, qui sont dans Aristote et dans Newton, et en réfutant même Newton, j'en ai vanté la personne et fait valoir le mérite réel. J'ai tout concilié, pour y ajouter quelques points de vue assez nouveaux, qui font briller les leurs : j'ai remis la physique en possession de bien de ses richesses anciennes, en lui en prêtant de nouvelles.

Dans ma mathématique sourtout, je n'ai privé le public d'aucune de ses anciennes possessions; j'ai ajouté quelques vérités à celles de la géométrie. Le style facile que j'y ai introduit, et qui a révolté d'abord quelques géométres, n'a fait que rendre cette science plus populaire, et multiplier le nombre des géométres. L'algebre nommément et l'analyse de l'infini même, n'a reçu que des accroissemens de vérité, de clarté, de facilité de ma part.

Et voilà comme il est permis d'inventer, et de donner du neuf en surabondance de l'ancien, dont nous sommes déjà en possession. Vous M. R. vous nous ôtez tout l'ancien, les sciences, les arts, la musique, la société, la re-

ligion, l'humanité, pour nous faire des hommes bêtes, des Pongos-hommes, et de vrais singes, dont vous vous divertissez en grand Seigneur. Les rois mêmes sont vos joujoux, vos bouffons, *et tyranni ridiculi ejus erunt*, dit quelque prophète, en parlant, non de M. R., mais de Dieu, si je m'en souviens, car je retiens mieux les choses que je lis, que les dates que je ne lis gueres.

C'est sourtout à la note 2, page 194, qu'on sent bien l'espece de chicane que M. R. a dans l'esprit, et qu'il prête à tous les sujets à quoi il touche pour les sálir, sans pouvoir être de l'avis de personne, ni de lui-même. Il dit que Platon se moque de ceux qui prétendoient que „Palamede avoit inventé les nombres au siége de Troye, comme si, dit ce philosophe, Agamemnon eût pu ignorer jusques-là combien il avoit de jambes.“ C'est dommage que Platon ne soit là qu'un sophiste, parce qu'en voilà assez pour autoriser trente sophismes de M. R. Palamede avoit inventé l'art des nombres, l'arithmétique, l'art de nombrer, de compter, de calculer.

Du reste, Platon vouloit ramener cet art au naturel, et à la grande facilité qu'il y a de s'y initier par les nombres usuels que la nature nous met par-tout sous les yeux C'est dans cet art naturel que M. R méconnoît Palamede et Platon, sans parler de moi,

qui ait fait de l'arithmétique un art fort simple, fort naturel, fort facile.

Terrible esprit de contradiction, que M. R. porte par-tout! Il ne tient pas à lui qu'il ne nous rende l'arithmétique et la simple numération, tout ce qu'il y a au monde de plus difficile, sans doute pour nous en rebuter et nous tenir toujours dans notre état originaire de Pongos, hommes-bêtes; car il est au moins conséquent, ce qui est facile à un homme qui aboye toute vérité.

M. R. est homme d'esprit et habile homme: on l'avoit cru jusqu'ici. Mais il faut que tout ce qu'il a appris, sa langue même, lui ait coûté beaucoup de temps, de mémoire, ou d'effort d'esprit, ou bien qu'il suppose en effet les plus gens d'esprit bien bêtes, et pis que singes et pongos. Car à tout, il imagine qu'il a fallu des temps infinis pour y arriver et pour inventer.

Il convient pourtant „qu'il est aisé d'expliquer le sens des nombres, et d'exciter les idées que ces noms représentent: mais pour les inventer, dit-il, il fallut, avant que de concevoir ces mêmes idées, s'être, pour ainsi dire, familiarisé avec les méditations philosophiques, s'être exercé à considérer les êtres par leur seule essence, abstraction très pénible, très métaphysique, très peu naturelle.“

Si j'égoïse un peu et me cite hum-

blement, et pour me dédommager un peu du vis-à-vis de M. R., c'est qu'effectivement je le trouve toujours en une contradiction spéciale avec moi, avec mes ouvrages, et avec toute ma façon de penser. Mon propre plan de tout temps a été *d'agrandir les arts* et l'esprit humain, selon M. de Voltaire même, de donner de l'esprit à tout le monde, de faciliter tout, l'invention même de toutes choses. Il a été un moment, où en arrivant à Paris, M. R. m'en fit le compliment honnête et flatteur.

Son procédé aujourd'hui me flatte un peu plus. Je m'honore en le réfutant; et il sera dit qu'il n'a pu détruire arts et sciences, religion ni humanité, sans me détruire, sans m'attaquer par-tout assez ouvertement. Je dirai plus: M. R. a eu ci-devant des partisans, des panégyristes secrets et publics. J'en ai toujours en secret au moins ressenti le contre-coup ou le revers de leurs éloges affectés; et si j'ai des ennemis en petit nombre, ils se sont constamment déclarés pour M. R.; je ne suis pas le seul qui en ai ri, je m'attendois bien que M. R. porteroit la contradiction à une évidence dont je pourrois me prévaloir à mon tour, comme il m'est arrivé pour d'autres que je pourrois citer.

Enfin pour la simple numération il faut, selon M. R., bien du temps et

des

des méditations philosophiques, très métaphysiques, très abstraites, très peu naturelles, non pour dire nombre, dixaine, centaine, etc. Voici ce que M. R. appelle un raisonnement, une méditation, et que j'appelle tout simplement un raisonnement de M. R.; il dit :

„Un Sauvage pouvoit considérer séparément sa jambe droite et sa jambe gauche, ou les regarder ensemble sous l'idée indivisible d'un couple sans jamais penser qu'il en avoit deux. Car autre chose est l'idée représentative qui nous peint un objet, et autre chose l'idée numérique qui le détermine : moins encore pouvoit-il calculer jusqu'à cinq, et quoiqu'en appliquant les mains l'une sur l'autre, etc.“ Je suis, Monsieur, votre, etc.

LETTRE XXXVIII.

MONSIEUR, on n'a point trouvé jusqu'ici de moyen plus facile pour initier les enfans même dans la numération, que les 5 et les 10 doigts de nos mains. Point, Monsieur, vous trouvez encore le nombre 2. difficile à qui connoît le *couple* de ses jambes; pour le simple plaisir, je crois, d'y contredire Platon comme moi, qui trouve tout facile jusqu'au million de million que je n'ai

nulle mauvaise humeur de n'avoir pas. Car tout franc, je crois que la difficulté de calculer à plein vous donne de l'humeur contre l'art de *calculer à vide*, comme dit M. de Voltaire.

Ceux au reste qui spécialement opposent votre style au mien en fait de musique, je les renvoie pour mon apologie au *couple* précédent, à la phrase entiere, et à cent autres locutions d'appareil et de raisonnement qui sont dans tout ce livre, et dans celui de la musique nommément, qui brille par les injures, les sarcasmes, les incivilités dont vous nous donnez le modéle d'un style jusqu'ici décidé non François. Car notre langue est spécialement polie et douce pour la musique même, où nos bons auteurs ont bien su la rendre noble et énergique à propos de Louis le Grand, et des plus grands sujets traités par Corneille, Racine, Pélisson, Bossuet, Bourdaloue, Quinaut, etc.

C'est la note 13 qui mérite un bon correctif aux chicanes de l'Auteur. Il triomphe de quelques historiettes, qu'il raconte d'après les Gazettes ou Journaux, de quelques Sauvages qu'on n'a pu apprivoiser à nos façons Européennes, ni à notre bien-être, ni à notre société, arts, sciences, goût, délices même, quoiqu'on les ait apprivoisés par milliers, de bonne foi et à demeure à notre sainte religion et aux moeurs

chrétiennes, sinon à nos moeurs en général.

Encore M. R. ignore-t-il tous ses avantages, et la mine inépuisable de chicanes que je veux lui ouvrir, tant j'y vais de bonne foi avec lui et avec le public. Non-seulement on n'a point apprivoisé les Sauvages à nos moeurs, usages et façons, goûts et dégoûts, délices et amertumes; non-seulement ceux qu'on y a apprivoisés pour un temps, s'en sont désabusés; mais beaucoup de François, et surtout d'Anglois, se sont librement jetés dans la vie sauvage, et se sont faits à demeure Caffres, Lappons, Iroquois, Hurons, Abenaquis, Miamis, Illinois.

L'Acadie est encore pleine de François, d'Anglois même qui y vivent à la sauvage, mais en société libre, souvent libertine, et souvent aussi en chrétiens. Nos usages, nos goûts, nos délices sont choses assez frivoles, et qu'on peut remplacer par d'autres goûts, délices et usages de tempérament ou d'habitude, en vue même d'une assez honnête liberté. Est-ce que tous les peuples de l'Europe s'astreignent à nos goûts et à nos façons au préjudice des leurs? Tout cela est arbitraire, et dépend beaucoup de l'éducation.

Mais la société de pere, mere, enfans, parens, amis, voisins, n'a rien d'arbitraire, et est de la premiere comme de

la seconde et derniere institution de la nature. Les besoins, les sentimens rendent au bout de l'univers cette société-là indissoluble et de tous les goûts. Parmi nous-mêmes et jusques dans la même maison, entre freres, parens et amis, le goût, les délices de l'un ne sont pas ceux ou celles des autres. Et M. R. raisonne fort mal en concluant d'un goût factice à un goût de besoin et de nécessité naturelle.

Le goût de la religion, si c'est un goût, est dans le même cas que celui de la société : il est même au-dessus, puisqu'on renonce à la société même et à la parenté pour suivre la religion lorsqu'on la connoît bien. Témoins les solitaires de la Thébaïde, etc. Et preuve de la frivolité de nos goûts, c'est que le Sauvage les méprise ; et en même temps preuve de la solidité de notre sainte religion, c'est que le Sauvage s'y rend, et y persévere aux dépens de ses propres goûts, et même de la société sauvage la plus naturelle.

En Canada et dans toute l'Amérique, on voit des sociétés de Sauvages rassemblés autour d'une église, d'une chapelle, d'un missionnaire, qui en fait à la vie et à la mort de fervens chrétiens. M. R. a beau faire le Stoïcien et déclamer contre nos goûts et nos délices. Il faut qu'il y tienne bien par le coeur, pour trouver tant d'héroïsme dans les

Sauvages à les mépriser. Si son coeur tenoit de même à la religion et à la société simplement humaine, il trouveroit un bien plus vrai héroïsme dans la préférence que leur donnent les Sauvages sur leurs goûts les plus naturels.

C'est la gloire de la religion, de triompher des esprits et des coeurs, et des goûts et des sentimens, dont aucun motif humain ne peut d'ailleurs triompher. Il n'y a qu'elle qui ait des motifs victorieux de la chair et du sang, pour forcer pere et mere à renoncer à leurs enfans, et les enfans à renoncer à pere et mere, et à tout ce qu'il y a de plus cher et de plus délicieux.

Les missionnaires n'ont pu absolument détacher les Sauvages de la vie sauvage, c'est-à-dire, peu riche, peu commode, peu aisée, et du reste ni savante ni artiste. Ils en ont pourtant quelquefois fait des peuplades, des villages, des villes : au Paraguai même, des provinces et des empires. Les missionnaires ne se sont pas même souvent piqués de trop civiliser les Sauvages, de les trop policer, de les trop mettre à leur aise, de leur apprendre nos sciences, de leur montrer nos arts, dont ils pourroient abuser, comme on en abuse souvent ici, et dont absolument on peut se passer pour vivre, et surtout pour gagner le ciel, qui est l'essentiel, et comme la

somme et plus que la somme de tous nos biens temporels.

Car, si M. R. n'outroit pas toutes choses, on pourroit être de cet avis jusqu'à un certain point, et convenir que les sciences causent bien des vices d'orgueil, et que les arts nourrissent le luxe et favorisent bien des passions de détail. Et quand je dis même l'orgueil, c'est plutôt la vanité qui produit l'abus des sciences; sur quoi j'avancerois cette these, que les lettres, arts et sciences corrigent les hommes en grand, et les corrompent peut-être en petit, en détail : je pourrai en entreprendre la preuve quelque jour, à la suite même de la discussion présente, que je veux mener au bout du livre en question de M. R., dont je suis le très, etc.

LETTRE XXXIX.

Monsieur, la plupart des hommes tiennent à leur patrie, à leur terre, à leur société nationale, à leur parenté, à leur ciel, à leur air, à leur chaumiere, à leur ruisseau; et la vue de quelques avantages qu'ils ne sentent pas, qu'ils n'imaginent jamais bien, ne sauroit les tenter. Et puis, il est facile de pervertir les hommes, et toujours difficile de les convertir. Dieu ne donne pas de grace

pour convertir un Sauvage à notre vie civile, à nos villes, à nos hôtels, à notre luxe, à nos délices; il est heureux méme que la bonne nature y répugne chez eux.

Pervertir même quelqu'un n'est pas une chose si facile en détail. Il seroit plus facile de pervertir un Européen aux vices des Sauvages qui sont grossiers, que de pervertir un sauvage à nos vices qui sont plus fins, et qu'ils ne pressentent pas. A nos vices grossiers et de pure sensation, un Sauvage est bientôt perverti, au vin, à l'eau-de-vie. Nos ragoûts sont des vices raffinés, raisonnés, d'un grand art, d'une science exquise. Un Sauvage ne peut pas y atteindre par le goût: il n'en a pas l'avant-goût ni le pressentiment.

M. R. qui ne connoît que le physique, croit que le goût n'est qu'une affaire de la langue, du palais, du nez, des yeux. Nos goûts, nos délices, nos bijoux, sont pour un Sauvage des livres à étudier, des sciences à acquérir, des arts à apprendre. On ne pourroit les y élever que peu-à-peu; nous mêmes n'y sommes arrivés que par-là. Chez un peuple savant, tout est savant, le vice même.

C'est même ce qui trompe M. R. Nos vices sont des vices de science, mais non de la science. Savans ou ignorans, les hommes sont vicieux. M. R. croit-il les vices barbares moins barbares que

nos vices savans ne sont savans. Encore, tout vice est vice d'ignorance, *omnis peccans ignorans*; et nos vices ne sont savans que jusqu'au vice exclusivement. En un mot, les vices des savans sont les vices de savans, mais non de la science, de la conscience, qui les réprouve impitoyablement et sans quartier.

Ce qu'on pourroit dire de plus vrai, c'est que les vices des sciences sont de plus grands vices, plus contre la conscience et plus impardonnables. La these de M. R. sera constamment fausse, jusqu'à ce qu'il nous montre une science, un livre, un savant même, qui canonise et qui n'anathématise pas les vices les plus grands, comme les plus petits.

Une grande preuve contre lui, est que nous prenons nos arts et nos sciences, les belles-lettres surtout, dans les livres des Payens, Grecs et Romains; et que malgré cela, nous ne sommes jamais tentés de paganisme et d'idolâtrie, ni d'aucune sorte d'hérésie même, étant du reste très édifiés des plus grands et des plus petits traits de morale dont ils sont pleins.

Dieu merci, je ne juge pas ordinairement de toutes ces choses-là comme M. R., par fantaisie, par humeur, et tout-à-fait sans principes: *sic volo*, *sic jubeo*; voilà sa façon de raisonner. A peine daigne-t-il nous rendre raison des inconvéniens qu'il trouve dans les objets

de ces dégoûts universels. Ma façon, quand j'ai quelque goût ou quelque dégoût, dont je ne puis me bien rendre raison ni à autrui : quand j'ai quelque these générale à établir ou à réfuter, est de remonter aux grands et aux vrais principes de la raison, et surtout de la foi, à l'écriture sainte, à l'église.

Constamment la religion, la foi, l'écriture, l'église, sont la derniere et ultérieure raison de tout, la raison même de la raison, et en un mot, la derniere résolution de toutes les difficultés, de morale surtout, de jurisprudence, de politique, d'histoire et de physique. Il n'y a que la géométrie, je suis bien aise de le dire, que l'écriture, la religion et l'église ayent un peu abandonnée à une pure raison, parce qu'effectivement la raison lui suffit, Dieu ne faisant jamais *per plura* ce qui peut se faire *per pauciora*.

Nous avons deux sortes de vérité dans ce monde, les vérités naturelles et les surnaturelles. La géométrie seule est en possession des vérités naturelles. Dieu nous a donné l'évidence, la pleine connoissance, la démonstration. Elles n'ont point d'autre tribunal que l'esprit particulier meme d'un chacun. Au lieu que les vérités morales ou surnaturelles ont deux tribunaux, dont celui de la raison est subalterne à celui de la foi, qui est en dernier ressort et sans appel.

Sans vouloir même aller jusqu'à la foi, et sans porter la question de M. R. à la décision de l'église, et me contentant d'entrer ici dans son esprit et dans celui de nos livres saints, j'observe, que loin d'anathématiser nos sciences, l'écriture sainte les canonise en général, et que l'église est l'organe le plus ordinaire et comme unique dont Dieu s'est servi de tout temps pour rendre les hommes savans ; d'où je conclus sans réplique que les lettres, les arts, les sciences, sont un bien en soi, quoi qu'en puisse dire M. R., qui étant calviniste, d'origine au moins, n'est pas, ou ne se croit pas si obligé d'en reconnoître l'église comme la dépositaire et l'organe éternel.

L'écriture est formelle sur le droit ou l'obligation qu'ont les prêtres d'être savans, et de rendre tels les peuples dont ils sont les pasteurs, étant comme le levain et le sel de la terre. La science repose sur les levres du prêtre, est-il dit formellement et équivalemment en cent endroits de l'ancien et du nouveau Testament, où le mot de *super labia*, marque évidemment l'obligation de parler, d'éclairer et d'instruire.

En conséquence il est de fait que la premiere qualité du prêtre, de l'ecclésiastique, est d'être vertueux et savant, et savant pour être vertueux, comme j'ai dit ; que par-tout ce sont les ecclé-

siastiques qui tiennent les colleges, les universités, les écoles; et qu'enfin, à l'origine des choses, c'est même l'église, les évêques, les papes qui ont fondé les universités, et au nom de qui se conferent les dégrés de licence et les bonnets de Docteur. Je suis, Monsieur, votre, etc.

LETTRE XL.

Monsieur, ce que je vous disois dans ma derniere lettre sur le droit ou le devoir des prêtres, des ecclésiastiques et de l'église, d'être les docteurs des nations, est si vrai que chez les hérétiques même, et anciennement chez les idolâtres, Romains, Grecs, Egyptiens, Chaldéens, Persans, Indiens, chez nos Gaulois même, ce sont et c'étoient les prêtres, ministres, druides, gymnosophistes, brachmanes, bonzes, qui étoient et sont spécialement par office chargés de l'instruction publique et de la tradition morale et écrite des sciences, des arts et des lettres.

Et cela sans exception; car les universités, par exemple, sont, comme leur nom le porte, une universalité d'instruction et de doctrine, sans en

excepter ni les arts, ni la médecine, ni la jurisprudence, non plus que la théologie. Le monde sécularise tant qu'il peut toutes choses; et les hérétiques vont jusqu'à séculariser la théologie. Mais dans leur premiere institution, les facultés de médecine nommément, étoit toutes ecclésiastiques. Les facultés deParis et de Montpellier l'étoient bien sûrement dans leur origine; et tout ce à quoi nous voyons porter robe noire, longue, ample, et rabat grand et petit, étoit à coup sûr ecclésiastique dans sa fondation, quelque sécularisation qui soit arrivée depuis ce temps-là. Le seul air de l'église autorise, donne de la gravité, du poids aux fonctions les moins ecclésiastiques. Je l'ai dit ailleurs; il n'y a de profane que ce que nous profanons.

Et voilà comme j'aime à faire de toutes les questions de morale et de littérature, questions de soi vagues, confuses et interminables, des questions de fait et d'histoire; n'y ayant que cela pour les trancher, comme les questions de foi, la tradition; la raison métaphysique, claire et personnellement évidente, ayant seule droit sur les seules questions géométriques.

Il en est de la tradition des sciences comme des noeuds sacrés de la société, qui sont les deux grands principes du bien que M. R. méconnoît avec entete-

ment, sinon avec affectation. L'église est le noeud de ces deux liens d'humanité : car le mariage propage les corps et les ames, et les lettres, les sciences et les arts, propagent en quelque sorte les esprits, la foi même et les moeurs; et c'est l'église qui autorise tout, propage tout, conserve, répare et perfectionne toùt d'après et par J. C.

D'où il m'est permis de tirer ce grand argument que je crois à l'épreuve de toutes les chicanes de M. R.; que tout cela, nommément la société et les sciences, sont un bien dont il est fâcheux qu'il résulte bien des maux, il est vrai par la faute des associés et des savans, et jamais par celle de la science ou de la société.

Je crois pouvoir même sans conséquence et sans donner trop d'avantage à M. R., convenir avec lui d'un grand mal qui résulte de la science et de la société. Car le défaut absolu de société seroit une inhumanité parfaite, une absolue destruction de l'humanité, pire que la vie sauvage, libre, animale et libertine que prêche M. R. Et de même le défaut absolu des sciences seroit une barbarie, seroit cette vie sauvage et animale.

Il faut donc de la société, et il faut de la science, mais jusqu'à un certain point, après lequel l'excès retombe dans les mêmes inconvéniens que le manque

total, ou le défaut trop grand qui tombe dans l'abus, dans la corruption. Car *corruptio optimi pessima.* Il y a donc, cela va de suite, trop de société dans le monde, trop de science; et par-là même il n'y en a pas assez. Car voilà les deux contradictoires qu'il faut accorder, et qui ne s'accordent que trop dans toutes les questions.

C'est des sciences, des arts et des lettres que je parle surtout ici à M. R. Non absolument, il n'y a point trop de science *intensivé*, comme on dit. Les savans ne le sont point trop. Ils ne sauroient trop l'être. Nulle science n'a à craindre qu'en la portant trop loin on n'en voye le bout, le foible, ni le faux. En Dieu il y a une science infinie dont toutes nos profondeurs ne sont jamais que la surface extérieure. Car Dieu n'a point de surface en lui même, n'ayant point de bornes en science ni en rien.

C'est *extensivé*, comme on dit encore, qu'il y a dans le monde trop de science, c'est-à-dire, trop de savans, *demi-savans* par conséquent; et voilà le mot; les *demi-savans* font tout le mal des sciences, parce que réputés savans, et se donnant eux-mêmes pour très savans, pour plus savans même que les vrais savans, leur ignorance réelle enfante les préjugés, les erreurs, les hérésies, les monstres d'esprit, d'art et de sciences, et tôt ou tard le pyrrhonisme, le déisme,

l'athéisme, qui est la somme totale des monstres et la triple chimere des esprits orgueilleux, enthousiastes, fanatiques et frénétiques presque, qui veulent tout anéantir, arts, sciences, etc.

Il en est de la *demi-science* en fait d'esprit comme de l'*hypocrisie* en fait de moeurs. Le *demi-savant* n'a que le masque de la science, comme l'*hypocrite* a le masque de la vertu. Ils jouent l'un et l'autre, l'un la vertu, l'autre la science. Et comme l'*hypocrite* va au vice par le chemin de la vertu; le faux savant, le *demi-savant*, car c'est le même homme, va à l'ignorance par le chemin de la science. Il n'est pas nouveau de dire que la *demi-science est pire que l'ignorance.*

Scientia inflat. Il faut le croire dès que l'Ecriture le dit: absolument toutes nos sciences ne sont que des *demi-sciences*, et c'est à ce titre de *demi-sciences* qu'elles peuvent nous enfler. Car du reste, rien n'est plus enflé qu'un *demi-savant*, si ce n'est un *quart de savant*, qui ne le céde qu'au *demi-quart*, et celui-ci au *demi-demi-quart*, *et sic in infinitum*, disent les philosophes géomètres. Je suis, Monsieur, votre, etc.

LETTRE XLI.

VOILA, Monsieur, le propre des *demi-savans*, des *demi-talens*, d'étayer leur *demi-science*, leur *demi-talent* d'un vernis de licence, de libertinage ou de mécréance qui rehausse toujours leur mérite littéraire auprès des sots, des mécréans, des méchans ou des simples mondains. C'est ce que j'ai appellé au commencement, brûler le temple d'Ephese. Si M. R. n'avoit pas attaqné tantôt les lettres, tantôt les arts, la musique, les moeurs, la religion, le bon sens, on auroit moins applaudi à son style savoisien, ou à sa franchise helvétique.

Humilier les vrais savans, les vrais artistes, est un crime qu'on pardonne, qu'on travestit en vertu chez les *demi-savans*, souvent chez les savans même, et toujours dans un public qui aime à se dédommager des récompenses et des éloges qu'il est forcé de donner au vrai mérite, qu'il aime même à ne pas donner, ou à donner de préférence au *demi-artiste*, au *demi-savant*, toujours bien plus empressé à en remercier, à les demander même.

Les vrais savans sont communément assez bonnes gens, gens même assez modestes

modestes. Ils peuvent avoir un peu de vanité. L'orgueil est pour les *demi-savans*, l'arrogance pour les *quarts de savans*, l'insolence, la rusticité, la brutalité, etc. pour la descendance de la *série des demi-quarts*, *demi-demi-quarts*, etc.

Les vrais savans sont retirés, amoureux de leur cabinet, point chefs de secte, de cabale. Les demis et quarts de savans ont du temps de reste pour courir de cercle en cercle, de café en café, et y répandre leur déisme, leur licence, leur mécréance, qui leur servent d'introducteur et de passe-port.

Le déisme nommément est constamment l'effet d'une demi-science, tout comme, et plus encore que l'hérésie. Le déisme et l'hérésie sont des *demi-religions*, analogues aux *demi-sciences* qui les enfantent. Comme Dieu est partout, que tout est son ouvrage, et qu'il a gravé ses traits dans tous les objets de nos sciences; l'Ecriture même nous disant que la terre est pleine de la sciences de Dieu; un vrai savant voit en effet Dieu par-tout, et est par-tout invité à le connoître, tantôt à l'aimer, tantôt à l'adorer. Dieu le tient toujours en respect.

Le *demi-savant* ne fait qu'entrevoir Dieu par-tout, assez pour le craindre, l'éviter, le fuir. Il en voit par-tout le principe, par-tout il en élude la conséquence. De toutes les questions il étu-

die l'objection jusqu'à la réponse exclusivement. Comme Dieu est absolument sous le voile, dans le nuage, là où commence la science de Dieu, là finit la science du demi-savant.

Je suis trop vrai pour ne pas dire ce que j'en pense, tout ce que j'en sais, tout ce que l'usage et l'expérience m'en ont appris. La science est aujourd'hui trop répandue, trop facile, et à trop grand marché. Elle est trop à la portée de bien des têtes qui n'ont pas la force de la porter. Une épée est une bonne chose, mais trop de gens la portent peut-être. C'est une arme: les Romains ne la portoient qu'en guerre. Aux guerres civiles tout le monde la porta. La guerre civile regne dans les sciences, depuis qu'on les rend si populaires.

Je suis payé pour vanter les journaux, les dictionnaires, les manieres de faciliter les sciences et de les mettre à la portée de tout le monde. J'ai été trente ans journaliste. J'ai mis les mathématiques en une espece de dictionnaire; et ma fantaisie a toujours été de tout faciliter, arts, sciences et littérature. J'ai cru par-là faire la guerre à la demi-science, et rendre tout le monde pleinement savant. Pour un savant que j'ai fait, j'ai fait trente et trois cents demi-savans, quarts et demi-quarts de savans; et il y a plus de quinze ans

que j'ai reconnu de bonne foi que j'avois manqué mon coup et mon but. J'en demande pardon au public.

C'est Bayle, qui par ses journaux et son dictionnaire a prêché et favorisé la demi-science sceptique et déiste. De gros livres comme un dictionnaire, ou de petits livres souvent répétés comme les journaux, imposent trop au public, et 1°. à l'auteur qui s'en croit et en est cru plus habile, 2°. au lecteur, au simple acheteur même, tout fier d'avoir à la main tout une et plusieurs sciences articulées, numérotées et en simple A. B. C.

Il y avoit eu de tout temps avant Bayle des pyrrhoniens et des déistes. Bayle en a fondé la secte en regle, en grand et à perpétuité; or c'est en fondant la demi-science. Mais Bayle me dira-t-on, étoit au moins lui même un vrai savant. J'ai ma distinction que j'ai déjà indiquée. Savant en *extension*, en surface, je l'accorde; Bayle l'étoit en *intension*, en profondeur, je le nie: Bayle n'étoit rien moins qu'un vrai savant. Ces sortes d'ouvrages de gros volume supposent et donnent de la science en raison inverse, renversée ou réciproque du temps mis à les faire ou à les lire. Un faiseur de gros livres n'a le temps d'en lire que de petits, ou de petits articles des gros. On peut depuis long-temps faire un livre plus savant

que soi-même. Les tables des livres sont la grande mine et la pépiniere des dictionnaires et des journaux.

Encore Bayle étoit-il un *demi-savant*. Il savoit douter; et par conséquent le pour et le contre de tout. M. R. ne sait que le contre, et ne doute de rien. Ces deux auteurs ne peuvent avoir le même but. Bayle nous y mène, et M. R. y va tout seul: car je doute qu'il y mene personne; il annonce trop le déisme. Bayle est plus dangereux; il n'annonce rien. Son style indifférent rend constamment tel son lecteur. M. R. met trop d'intérêt et de chaleur dans ses prétentions, qui sont trop naïvement fortes et horribles. On ne persuadera pas facilement aux sots même, beaucoup moins même aux sots, qu'ils soient bêtes ou pongos.

Bayle va à l'esprit par le coeur, dont l'esprit est facilement la dupe, selon le proverbe. M. R. va au coeur par l'esprit, dont nul proverbe n'a établi la duperie active envers le coeur, toujours libre de s'en moquer. C'est Bayle qui manie l'hypothese en habile homme. M. R. en évente l'art et le savoir faire par des contre-theses perpétuelles.

Aussi Bayle se vantoit-il de savoir tout, et citoit tout réellement, livres et auteurs: et M. R. se vante, à la façon peut-être de Socrate, de ne savoir rien, et ne cite rien, ou presque rien en

effet; et l'avis de M. R., n'est jamais que l'avis de M. R., dont je suis par conséquent le très, etc.

LETTRE XLII.

JE croyois, Monsieur, borner à la derniere lettre toutes celles que j'avois à vous écrire. Mais en parlant de vous à bien des gens que je consulte, ou qui me consultent sur votre compte; car si c'est là ce que vous avez prétendu, comme je le crois, de faire beaucoup parler de vous, vous êtes bien servi; il s'est mû une question sur ma façon de trancher toutes les vôtres par voie de fait autant que je le puis, et rarement par voie de droit, et beaucoup moins de raisonnement et de dissertation interminable.

Car je ne connois de voie de droit *à priori* que dans la géométrie; et partout ailleurs dans la métaphysique, et même dans la religion et la foi, je ne connois le droit *à posteriori* que par le fait de tradition et d'histoire. Par ce qui est, je découvre facilement même ce qui peut ou ce qui doit être; au lieu que la possibilité ou le devoir des choses est toujours équivoque, et ne peut jamais en constater l'existence qui est arbitraire et accidentelle.

Le grand commun des hommes, philosophes même, ne conviennent des effets qu'autant qu'ils en connoissent les causes, chose presque toujours impossible dans les affaires les plus naturelles et de pure physique, et tout-à-fait folle à entreprendre dans les affaires surnaturelles de religion et de foi. Sur quoi, en parlant de vous et de vos questions, toutes de droit et de pure possibilité, selon vous, je disois que d'un précipice vous vous étiez jeté dans cent autres, et qu'une erreur avoit amoncelé dans votre esprit et sous votre plume des montagnes d'erreurs, des dédales, des labyrinthes d'erreurs, sans aucune issue pour vous en tirer; votre façon d'esprit et d'argumentation sophistique, vous entravant à chaque pas dans de nouveaux entrelacemens, formant de nouveaux embrouillemens, dont vous resserriez les noeuds à force de les multiplier.

Par rapport anx mysteres, soit de la nature, soit de la foi, je disois que la méthode ordinaire, méthode de dispute, de pique et de contention, n'étoit bonne qu'à multiplier les mysteres, et à les embrouiller l'un par l'autre à l'infini, sans en débrouiller aucun par la voie de droit et de la pure possibilité. Ma voie de fait réduit à coup sûr, en un moment, vingt mysteres à un seul, et souvent à rien de trop mystérieux.

Vous-même Monsieur, dans votre discours contre la musique, vous le commenciez par le bon mot de M. de Fontenelle, qui veut qu'on constate le fait de la dent d'or avant que de l'expliquer. Et il est vrai que dans ce cas-là, on se seroit épargné bien de fausses explications d'un fait, faux lui-même. Mais dans le cas même d'un fait vrai, encore s'épargneroit-on bien des explications et bien du faux, en commençant par constater le fait tel qu'il est.

Et sur cela j'ai coutume de dire que quand je trouve dans l'Ecriture sainte, par exemple, un mystere, c'est-à-dire, une chose, que je n'entends pas, je commence par la croire, ajoutant qu'après l'avoir crue, il m'arrive assez souvent de la comprendre très bien, ou assez bien enfin. A ce propos, je vous avoue qu'à la vérité, les effets sont dans leur cause, par rapport à Dieu: mais je prétends que par rapport à nous, les causes, soit physiques, soit autres, sont le plus souvent dans leurs effets. Il faut donc commencer par les effets, par les faits.

Saint Paul nous donne cette regle en général, comme sur les affaires de foi. *Accedentem ad Deum*, dit-il, *opportet credere, quia est.* Ceux qui veulent prouver l'existence de Dieu par sa possibilité, sont louables. Dieu a droit d'être prouvé de toutes les façons, parce qu'il

tient à tout. Mais enfin, St. Paul veut que pour expliquer les choses de Dieu, nous commencions par constater son existence, par *credere quia est.* Et Dieu même, la premiere fois que nous trouvons qu'il ait parlé de lui, et pour se manifester aux hommes: *Ego sum qui sum*, a-t-il dit à Moyse; et il ne s'est donné d'autre nom en preuve de son existence, que son existence même. Celui qui est, m'a envoyé: *qui est*, *misit me*, ordonnoit-il à Moyse de dire aux Juifs.

Autant d'explications, de preuves même qu'on donne à un mystere sont autant de mysteres souvent plus inintelligibles que le mystere même; et d'autant plus mysteres, qu'ils le sont de la façon des hommes; au lieu que le vrai mystere l'est de la façon de Dieu, ce qui le rend le seul croyable: mais ceux de la façon des hommes sont toujours litigieux.

Et ma façon de commencer de croire comme un fait, avant que de comprendre le droit, est, j'ose le dire, une démarche assez fine et adroite dans ce qui s'appelle la recherche de la vérité. La créance est une vraie science, et tout au moins une demi-compréhension, une demi-intelligence. La plupart de nos sciences ne sont que créance et foi, foi même humaine et très faillible. Ce que je crois, je le sais. Dans les choses que nous savons le mieux, sur un point

point que nous comprenons, il y en a dix, et vingt que nous croyons simplement, sans pouvoir les comprendre.

La foi captive l'esprit, dit-on. Il n'y a pas grand mal de captiver les esprits bornés ou rebelles. La plupart ne sont point trop faits pour rien comprendre. Les sciences ne sont gueres que des sciences de foi. On en a la certitude en attendant l'évidence; et Descartes a tort de nous prescrire de n'admettre rien que d'évident. A un idiot peut-être, vaut-il mieux apprendre à dire son *pater* en latin. Il ne l'entend pas, mais il le sait. Il sait bien dire: il veut bien dire; il dit bien devant Dieu au moins qui l'entend bien, et qui entend comme il est dit, la préparation du coeur, bien mieux que celle de l'esprit. Tout homme a du coeur assez pour Dieu. Le plus grand esprit n'en a pas assez, ni n'en approche.

La foi ne captive que les esprits ou les coeurs rebelles, disois-je. Elle met en grande liberté les bons esprits qui ne sont pas les dupes du coeur. Toutes les fois que vis-à-vis d'un mystere ou d'une difficulté de science, j'ai commencé par dire *credo*, j'éprouve constamment dans mon esprit une très grande liberté de raisonner et de comprendre, et de faire comprendre aux autres.

A toutes les opérations d'esprit, comme de corps, il faut un point fixe,

un centre de repos d'où partent tous les mouvemens. Un ressort n'agit par une extrémité qu'autant qu'il est fixé par l'autre. La foi est l'unique point fixe des esprits dans les sciences humaines autant que dans les divines. Quand je montre aux jeunes gens quelque point difficile de mathématique, de géométrie même, je n'ai pas trouvé de meilleure façon de me faire entendre des esprits revêches et difficultueux, que de leur dire : *Commencez par croire que je sais ce que je vous dis. Je ne veux pas vous tromper, je ne puis pas m'y tromper. C'est ma propre science que je vous donne. Il y a trente ans que je le sais. Tout le monde le pense de même*, etc.

Quand j'ai dit cela à des esprits raisonneurs, mais raisonnables, car c'est de la raison cela, aussi-tôt ils me croyent et m'entendent tout de suite avec facilité. Il n'y a rien qu'on n'entende dès qu'on a intérêt de le savoir. La foi de l'esprit intéresse le coeur même à en faire l'objet de son intelligence. Car on est curieux, et on aime à voir clair. Les Samaritains, après avoir vu J. C., disoient à la Samaritaine : nous avons cru d'abord sur votre parole, mais nous croyons désormais pour avoir vu comme vous. Je suis, M. votre, etc.

LETTRE
SUR
J. J. ROUSSEAU,
ADRESSÉE A M. D'ES.....

Nous avons fait, Monsieur, l'été dernier une perte irréparable aux yeux des hommes de génie et des ames sensibles ; je veux parler de celle de Jean-Jacques Rousseau un des hommes les plus extraordinaires qui aient paru dans le monde. Il avoit choisi, depuis nombre d'années, la France pour son séjour, où il a vécu célebre et invisible, et où il a fini en vrai philosophe, sa carriere sans trouble et sans bruit.

Ainsi dans l'année 1778, dans cette année qui aura vu se former des révolutions politiques, mémorables à jamais dans les fastes du monde, les plus grands hommes qu'eut notre siecle pour l'esprit et les talens, nous ont été enlevés; car ces derniers, lorsqu'ils sont portés à un certain dégré, méritent réellement d'être cités à la suite du génie.

Nul pays, sans doute, puisque Rous-

seau avoit rompu solemnellement ses liens avec sa patrie ; nul corps, nulle academie, puisqu'il n'a appartenu à aucune, ne se chargera particulierement de consacrer le nom d'un homme à qui cependant l'esprit humain doit un hommage à tant de titres.

Il me semble donc que c'est à la France, longtemps l'asyle de Rousseau, et dont la terre contient aujourd'hui les cendres, à acquitter ce que l'on doit à sa memoire (*). Que si, contre toute attente, il ne restoit rien de carac-

(*) Lorsque cette lettre a été écrite, il n'avoit paru encore rien de marqué, et même il n'a paru jusqu'à ce jour aucun ouvrage raisonné d'une certaine étendue sur feu M. Rousseau de Genève.

Cet écrit devoit rester ignoré, et l'eut toujours été si l'esprit de critique et même de blâme, auquel on se livre avec une sorte de persécution depuis un certain temps sur le compte de cet Auteur, n'eût excité le désir de repousser, s'il est possible, l'injustice faite à sa mémoire. Quelques personnes éclairées à qui cette lettre a été lue, en convenant de la vérité du fond des choses, ont trouvé que M. Rousseau y étoit jugé généralement avec beaucoup de faveur. On leur a répondu que les torts qui appartiennent purement à l'humanité devoient disparoître après la mort ; qu'il s'agissoit seulement de faire connoître aux temps présens et futurs, l'homme essentiel et l'écrivain tels qu'ils ont été ; enfin, qu'il étoit mieux encore d'excéder un peu dans les louanges justement dues à un grand hom-

téisé sur le compte d'un homme si rare parmi une nation qui idolâtre si fort le mérite, mais qui aussi quelquefois l'oublie si promptement, il ne faut pas douter qu'il n'y eut chez elle un grand nombre de personnes, et particulièrement une portion précieuse de la société, dont le coeur accuseroit vivement cet étrange silence. On sent aisément de qui je veux parler. En effet, Monsieur, j'ai vu plusieurs femmes, également distinguées par l'esprit et par le sentiment, donner, dans le temps de la mort de Rousseau, sincèrement des larmes à sa perte, sans qu'elles eussent jamais connu sa personne; exemple peut-être unique au monde d'un homme ainsi pleuré sur ses seuls écrits. Ce trait, qui, pour le dire en passant, décide en faveur de la sensibilité de cette partie du genre humain, suffiroit seul à l'éloge de l'illustre étranger. Un tel honneur, quand il est vraiment unique, est effectivement la plus rare récompense que puissent recevoir les dons de l'ame et de l'esprit; et nul homme, que je sache, n'a joui comme Rousseau d'une gloire pareille, purement comme auteur.

Je vais donc, comme contemporain,

me qui n'est plus, que de s'exposer à altérer sa rénommée par des jugemens hasardés sur des faits peu constans.

être l'interprète du pays et du siecle où il a vécu. Je souhaite que ce foible monument que ma main lui éleve par le pur mouvement de mon coeur, et sans avoir jamais eu aucune liaison avec sa personne, porté par son nom vers des temps reculés, puisse attirer à cet homme mémorable quelques actes de plus d'admiration et d'amour.

L'homme et l'auteur dans Rousseau ont passé pour être à la fois un prodige et un paradoxe: selon moi, le prodige explique facilement le paradoxe.

La création de cet homme, bien plus admirable que singulier, a été une création vraiment unique. Nul être, à ce qu'il semble, ne s'est trouvé doué d'une sensibilité d'ame plus exquise, joint à un dégré de force dans les sensations presque sans exemple. Né du côté des sens avec une organisation si parfaite, qu'il étoit éminemment propre à tous les arts sensibles et agréables, il réunit à ces dons corporels un génie géométrique et clair, profond et vaste, et aussi pur que brillant du côté de l'imagination. Cette rectitude de raison, cette élévation de génie, cette délicatesse d'ame unique, ne pouvoient qu'être accompagnés d'un penchant ardent pour le vrai, pour le beau, pour le bon en tout genre. Une éducation républicaine et austere, des exemples domestiques et honnêtes, qui naissoient comme du

... des moeurs générales de sa patrie, furent en lui la seconde nature sur laquelle l'homme et l'auteur furent édifiés.

Quand on considere tant d'avantages naturels avec toutes leurs circonstances, la vue d'une si parfaite création, où il est si rare que la nature accumule, assortisse et accorde à un seul homme, dans un degré si parfait, tant de dons divers, explique, d'une maniere bien simple, le prétendu paradoxe des écrits et de la vie de Jean-Jacques.

Le citoyen de Genève, né avec les perfections qu'on vient de voir, élevé comme on a dit, jeté ensuite dans le monde sans fortune, sans autre appui que ses propres forces, dont cependant le levier eût été si puissant dans les mains d'un homme ambitieux, mais qui, pour une personne du caractere de Rousseau, n'ont servi qu'à troubler sa vie en lui acquérant du renom; un tel homme, dis-je, avec une ame et un esprit de cette trempe, devoit naturellement, s'il eût écrit, écrire comme Jean-Jaques a écrit, et agir en tout presque comme il a fait.

Rousseau ne commença à se produire au jour comme Auteur qu'à l'âge d'environ quarante ans, à cet âge où l'imagination, cette premiere source des bons écrits, conserve encore toute sa force, et où le jugement, qui en consacre la durée, est parvenu à presque

toute sa maturité. Jusques-là il avoit amassé dans le silence, par ses travaux, par ses méditations, de grandes provisions en connoissances de toute espece. Philosophe et observateur par caractère, il fait d'autre part dans le monde une étude réfléchie des usages, des loix diverses, et surtout du coeur humain, où son propre coeur l'avoit si fort initié; car l'un sans l'autre n'instruit pas, et il faut sentir vivement en soi la nature pour la connoître dans autrui.

Aussi peut-on dire que jamais homme ne prit la plume avec de si grandes avances et des matériaux si abondans. D'autres ont écrit par un vain desir d'écrire, trop souvent avec les mains et l'esprit vides. Dans Rousseau, ce fut un besoin qui le maîtrisa, dont il fut lui-même surpris, parce que la publicité étoit réellement contraire à une partie de son caractere, et même contraire à ses vues. Il ne put plus contenir tant de richesses, et il céda aux circonstances qui lui mirent la plume à la main comme malgré lui; mais il la prit, dès le premier moment, en maître de sa destinée comme auteur.

Voyez en effet la maniere dont il parle à ses lecteurs dès ses premiers écrits, et depuis dans tous ses ouvrages! Comment il s'éleve au-dessus de la gloire que pourtant il idolâtroit! Comment, en se présentant au public, il recherche

son suffrage sans en dépendre! Comment, en lui parlant, il prend toujours sa propre opinion et sa seule conscience pour juges! Quel ton! Quelle hauteur de langage! Si des principes si altiers peuvent choquer avant qu'on ait lu les ouvrages de Jean-Jaques; dès qu'une fois ses beaux écrits ont passé sous les yeux, la véracité, la force de l'Auteur rendent ce ton noble, naturellement grand; elles font plus, elles le rendent aimable, modeste même en un certain sens. Effectivement la vérité la plus haute, même pour soi, lorsqu'elle a évidemment ce caractere, porte aussi avec elle une sorte de modestie particulièrement propre aux talens du premier ordre, mais en même temps, et il ne faut pas s'y tromper, qui n'est propre qu'à eux seuls.

Déjà avant que d'écrire, Jean-Jacques avoit outre-passé le terme connu des connoissances littéraires: il en avoit, suivant les apparences, bouleversé tout le systême dans ses conceptions vastes et originales. Tout annonce que ses études préliminaires l'avoient jeté fort loin des routes ordinaires.

Une academie littéraire mit alors en question si les sciences avoient influé en bien ou en mal sur les moeurs, c'est-à-dire, au fond si elles avoient plus prejudicié que servi au bonheur des hommes; car il est constant, pour

quiconque a médité sur le bien réel des sociétés, que la félicité humaine réside en grande partie dans la conservation des moeurs, et même qu'elle en naît essentiellement.

Ce corps littéraire entrevit la matiere d'une discussion où les esprits prévenus n'avoient pas apperçu jusqu'alors le motif même d'un doute. Il est à croire que Jean-Jacques avoit été occupé quelquefois d'une idée pareille; il est probable même qu'il avoit déjà résolu, à part lui, cette étrange question. En conséquence il écrivit sur ce sujet, et il le fit étant orné au plus haut dégré de toutes les perfections de l'intelligence, étant revêtu de ce qui fait sa plus grande beauté, l'éloquence. Ce fut avec de telles armes qu'il plaida la cause de l'ignorance en faveur du bonheur des hommes; et il la défendit avec applaudissement auprès de l'Académie et d'une partie du public, détruisant ainsi, par son propre succès, l'instrument même qui avoit servi à le faire triompher.

Dans cette singuliére discussion, Rousseau prouva, autant qu'il étoit possible, le paradoxe. Malgré cela il faut convenir qu'il n'établit, par aucune preuve solide, ce prétendu point de vérité. La maniere dont il vit l'objet, ce qui décidoit absolument dans cette matiere du jugement à porter, provint

en partie du fond de son caractere, fortifié en outre par quelques circonstances de sa vie, où l'on prétend qu'il n'avoit pas eu à se louer des hommes, particuliérement de l'ordre de ceux qui cultivent les lettres; ce qui cependant, pour le dire en passant, devroit être la même chose que cultiver la vertu.

En considérant dans cette disposition d'ame la science avec ses abus, les connoissances avec leurs erreurs, il ne sépara pas assez, dans son opinion, de la chose même ce que les passions y mêlent malheureusement, et il imputa ainsi à l'une ce qui est particuliérement du fait des autres; en un mot, il fit porter tout son raisonnement sur cette fausse base, ne réfléchissant pas encore d'autre part que la barbarie ne sauroit être un état pour l'homme; que comme être perfectible, il en sort invinciblement par le seul exercice de ses facultés; et que si-tôt qu'il est contraint d'en sortir, il n'y a plus que la perfection humainement possible de ses lumieres, qui puisse réprimer les moyens mêmes que ses connoissances mettent en ses mains pour servir ses passions. Cette culture, la plus parfaite de l'esprit humain, dirigée surtout vers une saine morale, étoit un troisieme terme que Jean-Jacques eût pu envisager entre la barbarie et la science défigurée par tant d'abus divers. Toutes choses égales, il

eût assigné avec plus de raison, dans un pareil état, le véritable degré de prospérité de la terre : disons plus, il semble même qu'il eut été digne d'un être si éclairé d'embrasser une pareille doctrine.

Cette these, considérée comme on vient de dire, présentoit, à ce qu'on croit, un beaucoup plus juste fondement que l'opinion qu'il adopta. Mais Rousseau, frappé des maux de la société, sans vouloir discerner que ces maux, loin d'être l'effet précis et immédiat des lumieres, étoient plutôt le fruit malheureux d'une autre partie de la nature de l'homme, les passions, également indestructibles en lui, haïssant par lui-même le vice bien plus que l'ignorance, séduit de cette maniere et très réellement par sa propre vertu, laissa tomber la balance où la pente de son ame l'entraîna. Il préféra de réduire par son voeu l'homme à un état où il ne pouvoit ni ne devoit exister, plutôt que de le mettre à sa véritable place, à celle de l'intelligence la plus perfectionnée, au hasard des dangers de cette situation, ne voulant pas se dire encore qu'en pareil cas l'état de l'homme pouvoit s'élever assez pour que ses passions ne restassent maîtresses que de ce que sa raison, pleinement éclairée, ne pourroit pas leur ôter de nuisible et de fâcheux.

Il faut avouer que cette question,

envisagée sous toutes ses faces, méditée dans tous ses rapports, étoit de toute l'étendue de l'esprit humain. Personne, plus que Rousseau, n'avoit en soi cette prodigieuse dimension; aussi parut-il gagner un procès que la force de son génie, si elle lui eût été opposée, eût pu seule lui faire perdre. Mais en cette matiere, encore un coup, ce qui est glorieux pour un esprit de cet ordre, il se décida par sa propension naturelle. Son ame prit les fonctions de sa raison; elle jugea en ce moment à sa place. En effet, tout dans Rousseau indique qu'il fut toujours plus touché du bon et du bien, qu'il ne fut précisément jaloux du relief du savoir; qu'il eut enfin plus de vertu que d'amour-propre, quoique né avec un genre d'orgueil très haut, ce que certaines personnes s'expliqueront sans nulle peine.

Ce premier essai enfanta son discours sur l'inégalité des conditions; ouvrage lié au premier; ouvrage moral, métaphysique, politique, trés profondément travaillé, lequel offre encore le même paradoxe, fondé sur les mêmes vues, et dont l'argument ne pouvoit être établi que par le prestige du raisonnement uni à la plus brillante éloquence, à cette éloquence qui gagne le coeur, lors même qu'elle égare quelquefois la raison.

En même temps si cet ouvrage péche par un manque réel de justesse dans

son systême, de combien de beautés de détail, de grandes vérités, de notions lumineuses et nouvelles sur la nature de l'homme, sur celle de ses facultés, n'est-il pas rempli? Les pages de ce livre en sont couvertes; les propositions particulieres éclatent presque toutes de lumieres; mais il est vrai de dire que leur liaison à la proposition principale, bien qu'habilement pratiquée, est absolument inexacte. Tout tombe par ce vice radical; malgré cela, les débris de cet édifice offrent autant de trésors dont la raison aime à s'emparer avec fruit.

Les hommes inégaux par nature, en force, en talens et en intelligence, ne pouvoient pas sans doute rester égaux dans la société où cette même nature les suit. Les institutions civiles ont donc sagement et heureusement été adaptées à cette inégalité naturelle.

Rousseau, toujours plus affecté à sa maniere de quelques effets fâcheux que des fruits sans nombre de la civilisation, prétend inutilement ramener l'homme à l'état de nature. La raison, plus forte que tous ses discours éloquens, lui crie que cet état de nature n'est point l'état naturel de l'homme, un état qui lui soit propre; qu'il ne mérite même pas le nom d'état pour un être de son espece, et qu'il doit plutôt être envisagé comme l'anéantissement de son existence. Elle lui dit que cette idée in-

injurieuse à une créature intelligente, combat la fin de sa création ; que l'homme a été doué pour qu'une semblable pensée fût repoussée de son esprit ; en un mot, qu'un tel voeu, outre qu'il est criminel, est encore bien vain à former. Elle lui dit que la saine doctrine enseigne au contraire de porter l'espece humaine, par la voie des lumieres, vers un état social de plus en plus perfectionné ; parce que l'être qui forme comme les matériaux de ce bel édifice, qu'on nomme la société, ne peut rester brute et barbare, à moins que des causes physiques ne prédominent sur la puissance et l'activité de son intelligence, ce qui est impossible généralement.

Il y a plus ; l'inégalité des conditions est non-seulement nécessaire, en tant que conforme à la nature : elle est de plus un bien réel, quand elle est sagement réglée par la loi, parce qu'elle cimente alors l'état civil, qui est incontestablement l'ordre le plus parfait de cet univers, et la plus belle production de l'intelligence de l'homme, comme le plus bel ornement de sa nature élevée à toute sa dignité.

Dès que les hommes dans ce second état, véritable fin d'un être doué de raison, sont égaux dans tout ce qui est du droit naturel, toute égalité essentielle, la seule importante, la seule d'une nécessité absolue, se trouve con-

servée. L'inégalité des rangs fait bien peu au bonheur intrinsèque des humains; elle n'est uniquement que l'allure de l'organisation sociale, une forme extérieure réglée par la nécessité, vu qu'elle est fondée sur cette inégalité primitive qui existe invinciblement entre les individus, au point que dans une bonne police elle ne doit même faire autre chose qu'en dériver, imitant en cela fidellement son premier type, qui est la nature de l'homme.

Ce n'est pas tout, et il y a quelque chose de plus encore à considérer: qui sait si dans ce partage, ou plutôt dans cette différence de situation, cette nature tutélaire, tant que ses loix ne sont pas blessées, ne laisse pas, en bonne mere, au moins autant de latitude à la véritable félicité dans les rangs inférieurs que dans les conditions dominantes? L'expérience a décidé plus d'une fois cette question intéressante. Sous cet aspect essentiel, l'inégalité des conditions n'est donc qu'un vain mot: dès-là que la constitution politique est saine; dès-là que les droits de l'homme sur ses biens, sur sa personne, sur ses opinions sont réglés sur cette justice universelle, tout est égal quant au droit: l'inégalité de fait, d'ailleurs démontrée indispensable, n'est plus comptée pour rien; elle est même, aux yeux de la raison, à bien des égards, la gardienne de l'autre. Si

Si nous suivons à présent Rousseau dans ses autres productions, nous les trouverons toutes conséquentes au même système. Cet homme, qui éclairoit la raison humaine d'un flambeau si éclatant, formoit l'étrange voeu de vouloir éteindre celui des sciences dans tout l'univers, parce qu'il craignoit qu'il n'éclairât trop les vices et les passions des hommes. Par amour pour l'humanité, par passion pour la vertu, il se croyoit réduit à dégrader son espece, quand il considéroit les étranges contrariétés qui regnent en sa nature. Se livrant trop à ces dernieres idées, dont il paroît que Pascal fut aussi affecté autrefois, mais que bientôt sa raison supérieure rejeta, et qu'elle expliqua ensuite d'une maniere si parfaite, à l'aide des lumieres de la révélation, il ne régla pas ses opinions aussi sagement que ce dernier. Il s'abandonna en un mot à l'étrange souhait dont nous venons de parler, quand il réfléchit à tant de grandeur, mêlée de tant de foiblesse, à des lumieres si hautes, défigurées par des erreurs si déplorables; vrais sujets en effet d'étonnement et de chagrin que Platon, Sénéque, Montagne et surtout Pascal, tous génies créateurs, évidemment précepteurs du sien, avoient apperçu avant lui, mais qu'aucun d'eux n'avoit, avec les seules lumieres de l'homme, présentés sous de plus vives

images et avec la philosophie perfectionnée du dix-huitieme siecle, avec cette philosophie claire, exacte, qui seroit toujours utile si, présumant trop de ses forces, elle n'outre-passoit pas quelquefois témérairement ses bornes.

Il faut dire le vrai ; l'homme de la société, tel qu'il est, ne plut jamais à Rousseau. Dans l'austérité des principes dont il avoit été imbu dès l'enfance, et que son caractere naturel n'avoit fait que former, il censura avec chaleur ses usages, ses moeurs, son éducation ; il condamna jusqu'à ceux de ses plaisirs publics dont il se vante le plus : de-là, il entra plus avant dans son coeur, et traita à fond cette passion puissante qui anime et gouverne l'univers. Idolâtre des femmes, il jugea avec rigueur leurs ridicules et leurs défauts ; mais en revanche, il leur présenta un culte si pur et si animé dans l'amour vrai qu'il leur peignit, que la nature, qui ne se trompe pas, leur rendit infiniment cher un censeur qui, en les connoissant si parfaitement, savoit mieux qu'homme au monde les intéresser et les aimer.

Ce fut après avoir parcouru, dans l'esprit dont je parle, la plupart des établissemens civils, qu'il écrivit son Emile ; ouvrage où le précepte mis en action, forme, dans un tissu de faits intéressans, une législation continue, et dont l'exécution, quant au mérite lit-

téraire de l'ouvrage, égale la beauté de la conception.

Ce livre, qui contient les vrais principes de Rousseau sur presque tous les points importans de la vie, lui fit des ennemis et beaucoup de sectateurs; car il est à remarquer que tout ce que cet homme a écrit est de nature à lui former des partisans de ce dernier genre. On sait que cet ouvrage a produit dans l'education domestique, premiere base de cette éducation politique que nous nommons constitution des Etats, de très grands changemens; enfin, qu'il a opéré réellement une révolution dans beaucoup d'objets de la conduite pratique de la vie: tant cet homme, par la force de ses idées et la persuasion de son éloquence, étoit né pour changer la face des choses. Parmi nombre d'essais peu praticables ou trop risqueux, qu'il indiqua toujours avec la même séduction, nous lui avons l'obligation de plusieurs usages essentiels, et de diverses réformes très heureuses. L'enfance, cette enfance qui réunit les plus vives espérances et les plus douces consolations, soit des familles particulieres, soit de la famille générale, la patrie; cette enfance si intéressante à considérer sous tous ces aspects, lui doit particuliérement et sans qu'elle le sache, sa liberté, sa santé, et par conséquent tout le bonheur qu'on peut goûter à cet âge; et

l'on se rappellera que sur ce point les tendres meres, persuadées les premieres, persuaderent à leur tour les époux; car en matiere de sentiment, cette partie du genre-humain marche toujours la premiere et guide l'autre.

La société entiere lui doit une foule de notions qui sont autant de maximes et de regles dans la pratique des devoirs de la vie. C'est à ces traits que le génie se reconnoît et qu'une oeuvre se marque du sceau de l'immortalité. De tels écrits restent à jamais : ils se propagent; ils agissent sans cesse. Dans le moment où j'écris ô pouvoir étonnant de la pensée! Emile en ce qu'il a d'utile (et cette partie n'est pas peu considérable) opere sur la félicité de nombre d'êtres. Traduit dans plus d'une langue, il parcourt les hémispheres, et augmente ainsi sur la terre la somme du bonheur et la masse des lumieres.

Ce livre instruit les générations présentes dans l'art de former les générations qui doivent suivre, par la doctrine qu'il offre sur le gouvernement de l'enfance, sur la direction de la jeunesse, ainsi que sur la capacité et les forces de ces deux âges: vues qui, à quelques points près, où les principes de l'Auteur, suivant son génie, sont souvent trop outrées paroissent au fond dictés par la raison même. C'est réellement dans cet ouvrage où Rousseau, malgré bien

des écarts, offre, du ton de sensibilité le plus insinuant, aux hommes de tout état et de tout pays, une infinité de regles de conduite non assez méditées, et qui sont la vraie source du peu de bonheur permis à l'espece humaine sur la terre; bonheur qui ne découle dans son livre, comme il ne provient en effet, que de la vertu seule. On sent parfaitement que cet éloge ne s'applique qu'à des points de moralité de l'ouvrage, et qu'il ne peut être fait pour justifier ce qu'il y a justement de répréhensible par rapport à la religion.

Rousseau étoit sur le point de lever le voile de dessus les loix politiques des empires, et de peser, à la balance de l'équité, les droits des humains dans les diverses constitutions; de sorte qu'après avoir instruit l'homme dans son état privé, il alloit le servir et le défendre dans son état public. C'est dans cet esprit qu'il entreprit son contrat social, celle de toutes ses productions qui caractérise le plus le génie et qui annonce un esprit profondément versé dans ce qu'il est le plus difficile de connoître. Les principes de ce livre anéantissent en partie ceux qui ont été posés jusqu'à présent sur le même sujet, et ils sont tels qu'ils portent les premieres vérités de la terre, les vérités les plus abstraites presque jusqu'à une demonstration mathématique. Ce travail n'étoit, dans le

plan de l'Auteur, que la pierre d'attente d'un ouvrage complet en ce genre. Il alloit en trop dire, et certainement avec danger pour les grandes sociétés, parce que cette extrême perfection politique est malheusement dans le fait impraticable; lorsqu'il s'arrêta sans doute par ces considérations, et qu'il se détourna sagement de sa route.

Diverses maximes de l'ouvrage exciterent le blâme de la République de Genève contre son Auteur. Son Conseil crut devoir condamner ce livre, ainsi que celui d'Emile.

Rousseau qui ne jugea pas cette condamnation fondée, se souvint à son tour de ses droits; il abdiqua solemnellement son titre de citoyen. Un parti si extrême dut lui coûter beaucoup. La disgrace que la patrie fait éprouver, est infiniment sensible, en ce qu'elle blesse un sentiment très-profond, né d'un sentiment naturel; sentiment qui tient à l'amour de soi, à l'amour de son sang, avec lesquels celui de la patrie se mêle et se confond de la maniere la plus intime et la plus forte. Cette disgrace toucha encore plus particuliérement Rousseau, qui idolâtroit singuliérement la sienne, à en juger par la maniere dont il en parle dans plusieurs endroits de ses écrits, et toujours du ton le plus intéressant, se rappellant souvent cette patrie chérie où il avoit puisé ces exemples

et cette éducation austere auxquels il devoit en partie ses vertus.

Une séparation aussi cruelle pour un homme qui sentoit autant que lui la puissance et tout à la fois la douceur d'un pareil lien, ne l'eempêcha pas de venir à son secours lorsqu'il crut ses loix exposées; et il écrivit pour son service ces lettres intitulées *de la Montagne*, où brillent tant de savoir et même de patriotisme: car ce dernier sentiment, qui forme une espèce particuliere dans ce genre de passion qu'on nomme amour, ne s'éteint pas plus que l'autre à volonté. Peut-être entra-t-il dans sa résolution un peu de ressentiment: quel homme est exempt des impressions de l'humanité? Mais ce ressentiment juste ou non, ce qu'on ne décide pas, fut au moins celui d'une ame noble: il ne se vengea de sa patrie qu'en la servant. Il désiroit encore qu'elle existât avec toute la perfection de ses loix, lors même qu'elle ne devoit plus exister pour lui.

Ce fut aussi pour son pays qu'il ecrivit sa lettre admirable sur les spectacles; lettre d'une doctrine très saine, fort applicable à un petit Etat constitué comme Genève, mais qui ne sauroit l'être à tout Etat considérable où ce mal, devenu necessaire, peut se convertir en un très grand bien; parce que la vertu, lorsqu'elle n'a plus le frein des moeurs publiques et privées, trouve alors un

autre ressort, souvent efficace, dans l'honneur et l'élévation des sentimens ; chose à quoi le théâtre épuré est merveilleusement propre.

Je passe à d'autres écrits de Rousseau, sans m'attacher à leur ordre, les parcourant ici à mesure qu'ils se présentent sous ma plume.

On a dit assez généralement, dans le temps, que Jean-Jacques avoit dans son porte-feuille la correspondance d'une grande passion qu'il avoit éprouvée dans sa jeunesse, et qui avoit fait, par plus d'une cause, une époque marquée dans sa vie. Pour une ame de la nature de la sienne, de semblables impressions ne s'effacent plus. Le public, fort occupé de lui pour lors, étoit dans tout l'enthousiasme du feu de ses productions. Echauffé à son tour par cette admiration générale, car rien ne se repercute plus qu'un tel mouvement, il se complut à montrer à ce public épris, la puissance de ses sensations dans celle des passions humaines qui les excite le plus. Il y trouvoit encore la douceur de consacrer à l'immortalité un nom et des qualités que l'amour parfait voudroit pouvoir toujours déifier.

Une passion extraordinaire et funeste entre deux êtres rares (Abailard et Héloïse) n'avoit pas cessé d'être présente dans la mémoire des hommes. L'excès de la passion des deux parts, la foiblesse de

de l'amante, les vertus des deux amans, leur malheur enfin, mettoient plus d'une conformité entre les deux événemens. La Julie de Jean-Jacques fut aussi-tôt une autre Héloïse: quant à lui, ils se produisit sur la scene sous le nom de Saint-Preux.

Il faut l'avouer; Rousseau, mieux qu'Abailard, méritoit de trouver une Héloïse; et quelle Héloïse que celle que cet homme passionné nous a peinte! L'imagination même ne sauroit offrir un plus beau tableau de tendresse et de perfections: tout, jusqu'à la faute de cette femme, y met les derniers traits. Un amour comme celui de Julie ne peut certes qu'atténuer infiniment le blâme dû à sa foiblesse, parce qu'à la vue des grandes passions, qui sont plus rares qu'on ne croit, la morale devient d'autant plus indulgente, que la nature se montre moins coupable. En outre, la conduite qui a suivi la faute de Julie donne à cette faute, si on l'ose dire, une sorte de pureté qui rend, par un second effet, cette erreur des sens bien dangereusement intéressante. Voilà aussi ce qui a fait dire à cet homme de bonne foi, en prémunissant contre la lecture de son livre, qu'un jeune coeur étoit perdu, si, malgré ses avis, il cédoit à la curiosité ou à l'attrait de cette lecture, après l'avoir une fois commencée. Il ne se trompoit pas; mais en même

temps ne risquoit-il pas trop, en donnant la tentation avec la leçon, surtout dans un temps où les Héloïses et les Saint-Preux ne peuvent qu'être fort rares ?

L'émulation des ouvrages de Richardson, le premier de tous les Ecrivains en ce genre, fut encore vraisemblablement une des causes qui produisirent ce roman de la part de Rousseau. On sait qu'il y mêla beaucoup trop d'objets étrangers à son sujet, parce qu'il en étoit alors fort occupé, et que d'ailleurs il est bien difficile de puiser dans un fait unique un livre entier. Malgré cela, il faut convenir qu'à la prolixité près, partage ordinaire, de cette passion, et dont l'auteur Anglois n'est point exempt, l'amour n'a jamais été peint, pas même dans les meilleurs ouvrages de ce genre, avec des couleurs plus délicatement fondues, plus douces et en même temps plus fortes, plus vives et plus pures, qu'il l'a été par Rousseau dans son Héloïse. Nul homme sensible, que je sache, n'a représenté cette passion avec une telle volupté et avec tant de chasteté tout à la fois; vrai caractere de ce sentiment, quand il n'est ni factice, ni corrompu. On ne peut se lasser d'admirer comment la passion de Julie y naît immédiatement de la nature la plus sensible comme de la plus parfaite innocence; combien les mouvemens de son amour sont éperdus, ses sens mêmes

égarés, sans que son ame cesse au fond d'être vertueuse; avec quel intérêt la nature la fait succomber, et avec quelle beauté la dignité de ses sentimens la maintient respectable sans jamais la laisser s'avilir, et va même jusqu'à la rendre plus chere, parce qu'on aime d'autant plus la personne en pareil cas, que ses erreurs obtiennent aux yeux de l'humanité plus d'excuse.

Les passions ordinaires, c'est-à-dire, les passions qui souillent l'ame et que celle-ci n'épure pas, n'ont leur chûte qu'au dernier terme: celle de Julie a bien un autre caractere. La chûte de cette fille vertueuse, par la raison même de cette rare vertu, est marquée à la premiere faveur, à la faveur la plus légere, que même, si je ne me trompe, elle ne reçoit pas, mais qu'elle accorde à Saint-Preux. Un baiser qu'elle lui donne, un seul baiser que l'amour lui arrache, a entierement triomphé d'elle. De ce moment, elle a déja cédé; et l'auteur, en peignant, dans le cours de l'action, cette situation avec un feu tout particulier, a voulu sans doute marquer dans son roman, par ce trait profond, vraiment neuf, l'époque dont je parle. Il est constant qu'il n'y a que la nature la plus excellente et l'honneur le plus pur qui aient pu révéler à Rousseau ce secret du coeur humain; aussi l'amour d'Héloïse a-t-il perfectionné son

ame, tandis que les passions de ce genre les corrompent presque toutes.

D'autre part, combien l'amour de Saint-Preux n'est-il pas ardent et soumis? combien n'est-il pas idolâtre et réservé, impétueux et fidèle à l'honneur? Il est interessant de voir avec quelle suite d'intérêt ses actions, ses discours, ses transports, son délire enfin, déterminent pas à pas toutes les démarches de Julie. Il n'étoit plus possible que cette Julie, si tendre, n'aimât pas Saint-Preux comme elle en étoit aimée, ou il eût fallu qu'elle ne fût plus elle, ou plutôt qu'elle n'existât pas: en un mot, tous les traits qui caractérisent l'une et l'autre de ces passions, sont d'une grande vérité et du plus beau choix; les tableaux en sont pénétrans et doux, naturels et ravissans. C'est pour cela aussi que cet ouvrage a fait palpiter en secret tant de coeurs, et qu'il s'en est trouvé qui ont conçu pour l'Auteur, sans que sa personne leur fût connue, un amour réel; dernier délire de cette sorte de passion, et dont Rousseau, non sans doute sans intention, nous a donné lui-même l'idée si enivrante dans Emile, où Sophie idolâtre un être fantastique, pur ouvrage de son imagination.

En même temps quel caractere que celui de Wolmar, que l'Auteur a osé introduire dans son plan! Ce caractere

fait à mon sens une des plus grandes beautés de l'ouvrage, et peut-être regardé comme un des traits de génie les plus hardis que l'esprit humain ait employés. On a dit souvent que ce caractere étoit hors de la nature. Ce reproche est bon à faire devant des ames vulgaires; mais il n'est nullement fondé ici. En effet, il est dans le coeur de l'homme un espace où les yeux ordinaires ne pénetrent jamais. Tous les personnages de ce Roman sont, par l'élévation des sentimens, hors de l'ordre commun; celui de Wolmar est également de cette espece. Non-seulement ce caractere est vraisemblable; mais on peut dire encore qu'il est vrai, ou du moins on sent sans effort qu'il a pu être réel.

C'est à ces ames peu ordinaires que je viens de désigner, à comprendre ce que je vais dire. Au yeux d'un homme comme Wolmar, (et cet être n'est ni dépravé, ni déraisonnable) une femme telle qu'Héloïse pouvoit être choisie presqu'à l'égal de l'innocence même. D'abord elle est si riche de sa beauté et de toutes ses perfections, qu'une tache unique et si bien effacée peut en alterer beaucoup moins l'éclat. De plus, une vertu ainsi éprouvée, si elle n'est pas également intacte, n'est peut-être pas moins pure au fond, si, comme il est vrai, la pureté de l'ame peut réparer la souillure des sens: une vertu comme

la sienne est du moins beaucoup plus sûre ; et pour dire tout, elle est, dans la circonstance de Julie, plus éclatante par ses effets que l'innocence même.

Il est certain qu'il n'y a qu'une idée de la nature de celle-ci qui ait pu inspirer à Wolmar le parti auquel il se porte. En même temps, si cette idée n'est pas dépourvue de raison, comme on le croit, non-seulement cet acte de sa part n'étonne plus, mais encore il paroît sensé ; il a même une sorte de grandeur, parce que, tout considéré, il semble bien moins choquer les idées reçues que s'élever au-dessus d'elles, attendu que la personne de Julie et toutes les circonstances de son état sont réellement une juste exception à tous les cas ordinaires.

Sous ce point de vue, toute la conduite de Wolmar, conduite qui prouve que l'Auteur a raisonné comme on le fait penser ici, n'est plus difficile à expliquer : elle a même son principe dans cette délicatesse que d'abord elle paroît blesser. Le procédé commun eût été d'éloigner Saint-Preux de sa liaison : un coup-d'oeil supérieur enseigne à Wolmar une route opposée. Instruit de l'erreur de Julie, de la force de sa passion, surtout dans une ame comme la sienne, mais assuré aussi de ses vertus, persuadé en même temps de la droiture et de l'honneur de Saint-Preux, que fait Wol-

mar dans cet état? Il appelle dans sa maison cet amant jadis favorisé ; il le traite avec confiance ; il lui parle une fois et à lui seul de cette terrible particularité dans la vie de l'un et de l'autre; après quoi, il le met en tiers entre sa femme et lui, dans ses affaires, dans son amitié. En se conduisant ainsi, Wolmar risquoit à peine quelque chose avec un homme de l'honneur de Saint-Preux ; mais certainement il ne risquoit rien avec une femme de la vertu de Julie, et il risquoit bien moins encore après une démarche d'une si rare confiance.

Rien n'est donc plus sensé, rien même n'est plus noble que cette conduite: elle est de la plus parfaite expérience des hommes, et de toute la hauteur de l'humanité dans sa plus grande élévation. En même temps, plus cet acte est grand, plus aussi il produit sûrement son effet. Wolmar, par ce trait d'une pleine confiance, garantit non-seulement comme j'ai dit, invariablement la foi de Julie: il fait plus, ils se l'attache par cette preuve signalée d'estime, ce qui étoit pour elle bien plus que de l'amour dans sa position: il fait plus que tout cela encore, il unit à lui, par la seule voie praticable, deux êtres que rien à l'avenir ne pouvoit plus désunir entr'eux. Il procure son bonheur par le leur, en convertissant, à l'aide du respect qu'im-

prime une sainte hospitalité si généreusement exercée, leur passion mutuelle, certainement toujours vivante dans leurs ames, en une douce amitié de la part de Julie, et de celle de Saint-Preux en une tendre et profonde vénération pour Julie. En un mot, Wolmar, par cette conduite, plutôt extraordinaire que bisarre, marche vers son but par la voie la plus conforme à la raison. Sans parler de l'acte d'une humanité indulgente qu'il exerce dans cette occasion, [acte peut-être plus doux qu'on ne croit à remplir pour qui avoit devant les yeux tout le prix que valoit Julie]; ce pas une fois fait, Wolmar, sans nul doute, contient bien mieux par-là deux êtres qui ne seront plus désormais indifférens à son bonheur, et qu'il doit absolument craindre ou aimer. Il les gagne; il se les attache bien plus sûrement qu'il ne les tente ou ne les expose par ce procédé confiant. Julie même, cette tendre et fiere Julie, environnée des fruits de son union, dès-lors préservée par eux, ayant d'ailleurs son amant pour témoin de ses vertus, ou si l'on veut, de ses sacrifices, en remplit comme invinciblement les obligations de son état; elle les remplit même avec un certain charme, parce qu'il est encore des douceurs dans les privations auxquelles l'amour lui même se condamne: le coeur de Julie ainsi purifié, n'a plus à se nourrir que par la pratique de ses devoirs.

Rousseau, pour autoriser un caractere aussi hardi que celui de Wolmar, a cru devoir l'affranchir de tout lien aux opinions communément reçues. Il va même jusqu'à placer l'élévation des sentimens qu'il lui attribue, au sein de la plus funeste des erreurs, l'athéisme. Ce coup de pinceau, qui n'a pas été mis sans intention, produit le plus grand effet dans la suite de l'ouvrage.

Finalement, ce livre enchanteur par tant d'endroits, malgré bien des défauts réels, se termine par un trait de génie qui produit plussieurs effets de la plus grande impression dans le dénouement. Julie mere, Julie épouse chérie et respectée, amie satisfaite, vivant au sein, sinon du bonheur, du moins au sein de la paix, dans celui de l'ordre et des vertus, Julie en cet état meurt; elle expie ainsi sa faute passée par la perte de la vie: elle meurt avec héroïsme et grandeur; mais près de sa fin, elle semble moins perdre une vie chere à tous les êtres, que rompre enfin la barriere qui la séparoit du seul homme à qui elle pouvoit appartenir. Rousseau, pour achever le caractere de cette passion vraiment extraordinaire, et pour faire connoître, ce qui est vrai, que les grandes impressions sont ineffaçables, principalement dans les coeurs vertueux, a donné à Saint-Preux les dernieres pensées et les derniers sentimens de Julie.

Il est dans ce terrible passage un moment où tous les liens à la, vie sont comme rompus, et où pourtant l'être vit encore. C'est dans ce court moment que la nature reprend tous ses droits et qu'elle se montre sans contrainte. C'est alors, lorsque le ciel et la terre sont satisfaits, et que le devoir n'a plus rien à reprocher à l'ame vertueuse qui a vaincu ses penchans, que ceux-ci se montrent une derniere fois sous les traits de leur premier empire, mais avec pureté Cette flamme involontaire est comme la derniere lueur qui éclate du flambeau de la vie. Rousseau, habile à saisir tous les mouvemens du coeur humain, a su marquer parfaitement ce moment où Saint-Preux obtient sans déguisement, sur l'ame de Julie expirante, l'empire qu'au fond il n'avoit jamais perdu; juste et vrai témoignage qu'il rend, par un trait si sensible, à la puissance indestructible des grandes passions.

Cette mort, extraordinaire dans toutes ses circonstances, produit un troisieme effet d'un grand intérêt: elle remplit le voeu le plus vif de Julie en faveur de Wolmar, en le rendant au ciel dont ses opinions le séparoient. Le spectacle des vertus et de la foi de sa femme, dans ces derniers instans, opere ce grand changement. Wolmar avoit possedé la beauté, les perfections, l'estime de cette

femme rare, sans jamais posséder son amour; il avoit su honnorer sa personne pendant leur union. L'admirable auteur de cet ouvrage lui fait trouver le prix de cette conduite dans le changement que les prieres constantes et les exemples de Julie mourante produisent en son ame. Julie à son tour recueille le prix de la persévérance dans ses devoirs, en rapprochant Wolmar de Dieu, alors que la mort la sépare de lui.

La touche sublime de tous ces caracteres, et le mélange de tant de traits heureux, renferment évidemment une grande connoissance du coeur humain. C'est surtout dans cette science si intime, si chere à l'homme, et qui, par cette raison, plaît tant à son ame par-tout où elle se présente, que Rousseau excelle. Il joint encore à la vérité de représentation la plus rare en ce genre, un caractere exquis de sensibilité dont il y a peu d'exemples: voilà l'endroit singulierement par lequel il me paroît surpasser tous les hommes de génie de cet ordre.

Deux hommes célebres ont vécu dans le même siecle, et sont morts à-peu-près en même temps Mais, ou je me trompe fort, ou malgré l'extrême célébrité de l'un infiniment juste à beaucoup d'égards, la postérité, à la longue mettra quelque différence entre les ecrits de ces deux hommes, et même entre la

force de leur génie. Encore l'un a-t-il tout accordé au sien, et souvent outre mesure, tandis que l'autre lui a presque tout refusé, et s'est privé bien des fois par vertu, de nombre de productions. Il est hors de mon sujet de comparer ici les personnes. Peu d'écrivains sur ce point peuvent être mis à côté de Rousseau, dont la probité, comme homme et comme auteur, a été certainement fort rare.

Je ne parlerai pas de plusieurs ouvrages detachés de Jean-Jacques, de ses productions charmantes en fait de musique, de ses écrits sur cet art si puissant, si agréable, et d'un effet si universel, parce que la musique est vraiment la seule langue naturelle des hommes, tandis que les langues parlées ou écrites ne sont que des langues secondaires ou des signes d'institution. Je ne parlerai pas du mérite qu'il a eu d'annoncer et de procurer en France, au prix de son repos, la révolution en ce genre qui s'opere de jour en jour parmis nous, et que rien désormais ne peut plus empêcher; révolution heureuse qui multipliera nos richesses sans les détruire, si de grands maîtres, tels que Gluck, et d'autres de cet ordre, parviennent à l'achever selon le génie de notre langue, et qui fera alors notre gloire et nos délices: révolution qui a commencé réellement à Rousseau, et

qui a dû nécessairement être fort lente; parce que rien n'est plus difficile à vaincre qu'un préjugé de goût, sur-tout de goût national fondé sur le préjugé ou l'habitude des sens.

Toutes les productions, tous les ouvrages de Rousseau méritent d'être considérés; tous portent le sceau du génie, et de ce génie heureux qui a su répandre de l'agrément jusques sur les objets qui en paroissent le moins susceptibles. Tout est animé sous sa plume, et d'une maniere si séduisante, qu'on chérit l'homme autant qu'on admire l'auteur.

Je n'ignore pas qu'on a dit quelquefois, un peu sourdement à la vérité, que plusieurs personnes éclairées, dont l'opinion doit avoir un très grand poids, puisque l'une d'elles a même en sa faveur l'autorité du génie, étoient d'avis que Rousseau, malgré ses grands talens, avoit eu en partage plus de chaleur que de véritable éloquence; mais je doute qu'un pareil jugement qui peut partir d'un goût trop difficile, reçoive la sanction du public, lorsqu'il jetera les yeux de nouveau sur la collection des ouvrages de cet auteur, qui va incessamment lui être offerte.

Sans doute l'éloquence de Rousseau renferme une très grande chaleur, et même un genre de chaleur dont on ne trouve point d'exemple dans aucun autre écrivain. En même temps si ce feu, si cette

noble chaleur de l'ame ont réellement créé tout ce qui a été dit, écrit d'éloquent, et même fait de grand parmis les hommes, [car c'est le même feu de sentiment qui fait naître une grande pensée, et qui produit une grande action,] il seroit bien singulier que la plus belle propriété du genre d'éloquence de Rousseau, celle qui la caractérise, devint un défaut qui la ternît aux yeux de certains juges.

Cette critique pourroit avoir quelque fondement, si la chaleur d'ame propre à Rousseu, avoit empêché la véritable grandeur, la noblesse, l'originalité, (chose fort rare même parmi les hommes de génie) ainsi que la justesse de ses idées. Pour se détromper sur ce point, il ne faut que lire ses ouvrages de discussion, de controverse, où la logique de l'écrivain se montre d'une maniere plus particuliere; et l'on verra qu'il y a peu d'hommes qui aient été doués d'une justesse et d'une force aussi grande de raisonnement. Sur ce point il posséda le talent peut-être malheureux de Bayle, avec tous les charmes de sentiment et de goût de Montagne.

A la vérité, Rousseau n'a point eu l'éloquence concise et vraiment législative de Montesquieu; celle majestueuse, pure et douce de M. de Buffon; celle rapide et forte de Bossuet; celle souvent surnaturelle et plus qu'humaine

de Pascal. Mais l'éloquence de Rousseau a ce rare mérite, qu'elle participe de tous ces caracteres, de sorte qu'il y a peu de beautés propres au génie de ces grands hommes, qui sont ceux auxquels il ressemble le plus, dont on ne trouve dans ses écrits une foule de traits égaux en beauté, qui placent cet auteur justement à leurs cotés.

Parmi ces hommes, Pascal, le plus extraordinaire de tous, est un homme divin, qui semble lire dans le ciel tout ce qu'il expose aux hommes; son éloquence tient toute à la sublimité de son intelligence; son coeur parle moins dans ses écrits. Montesquieu se présente à eux comme un législateur d'une raison vaste et profonde; M. de Buffon, comme le révélateur des secrets de la nature, comme son confident et son peintre le plus parfait; Bossuet, comme l'organe et l'oracle de la religion: tous ensemble avec la voix et le ton de la véritable éloquence.

Si l'on y fait attention, Rousseau réunit à beaucoup d'égards le mérite de ces différens génies. S'il n'a pas leur maniere précise de peindre, d'émouvoir et de raissonner, ce qui ne constitueroit plus un homme grand par lui-même, il en a une très heureuse, propre à lui seul, et qui rassemble souvent les beautés qu'on admire dans tous les autres.

Son éloquence n'est donc pas une vaine chaleur qui s'évapore à la réflexion. Cette chaleur, au contraire, unie à une maniere de raisonner pressante et forte, lorsque rien ne préoccupe l'esprit de Rousseau, produit une éloquence vraiment solide, tantot originale, noble et animée, le plus souvent persuasive et douce, mais toujours chere au coeur par l'extrême sensibilité, par cette sensibilité si vraie, si pénétrante, qui anime tous ses ouvrages.

Ce qui est surtout à remarquer en faveur de Jean-Jacques, c'est qu'il n'a point abusé de l'art de penser et d'écrire. S'il s'est trompé, il n'a jamais trompé volontairement les hommes, et a toujours écrit de bonne foi. On ne peut pas non plus lui reprocher d'avoir souillé les livres par tous ces traits libres et obscenes, indignes d'un être intelligent, et qui laissent après eux tôt ou tard de si longs remords.

Tous ses travaux ont été dirigés vers la moralité. Par-tout on voit qu'il s'occupe à rendre les humains plus religieux envers le ciel, et plus parfaits entr'eux. Le travail est le plus grand précepte de sa morale ; il en fait avec raison la base de tout, jusques-là qu'il veut que chaque homme, instruit d'un métier, puisse au besoin vivre du travail de ses mains. En effet, ce grand précepte enseigné par plusieurs législations, par l'Alcoran

même,

même, de la maniere la plus expresse, contient presque tous les devoirs, et renferme presque tout le bonheur de l'homme, tandis qu'en lui seul gît toute le force et même la science bien entendue du gouvernement des empires. Tantôt Rousseau s'applique à ranimer l'esprit et à faire aimer les liens du mariage; seul état sur la terre où l'on puisse assigner une place au bonheur. Alors il marque les devoirs des femmes, ceux des maris, ceux des enfans avec une raison si relevée et des images si touchantes, que l'art du bonheur de la vie découle évidemment dans ses écrits, de la science simple de la vertu et de la pratique douce de ses devoirs. Tantôt cet homme qui a jeté ailleurs les yeux sur l'état civil pour en déplorer les maux, en pose les plus beaux fondemens sur la sainteté de la religion, dont il parle d'une maniere plus qu'humaine, et sur les principes de toute espece qu'il déduit clairement des droits de l'homme les mieux connus, et qu'il affermit ensuite avec la main assurée d'un vrai législateur.

Nul des ouvrages de Jean-Jacques ne paroît avoir été écrit pour le simple ornement ou l'ostentation de l'esprit. Il semble que ce sage ecrivain se soit dit: mes livres composés selon mes lumieres et ma conscience, forment mon travail; ils sont par conséquent la dette qu'il

faut que j'acquitte. Si ce travail n'est pas utile, je trompe la loi de la nature, je trompe la société dans les obligations qu'elle m'impose. Que si quelquefois cet homme sensible à tous les genres de beautés, a abandonné ces objets de religion, de morale, de moeurs, de devoirs publics, ça été pour se délasser innocemment dans des arts agréables, lesquels il a enseignés et pratiqués en maître. Il occupoit dans ces loisirs honnêtes une autre partie de lui-même, son imagination, aussi riche et aussi impérieuse que son génie.

Enfin, pour tout dire, Rousseau a été l'écrivain de l'humanité, même jusqu'à outrer ses idées en sa faveur, par la seule raison qu'il l'a trop aimée. Il a été celui de la religion pour la morale, celui de la patrie pour l'amour qu'elle exige, celui de la société pour tous ses devoirs ; il eût été celui de la justice des empires, si ce grand rôle lui eût été permis. A ces titres, il peut, à bien des égards, être regardé comme l'écrivain du bonheur des hommes ; et l'on peut ajouter, d'après une consécration particuliere et formelle de son génie attestée par tous ses ouvrages, qu'il a été éminemment celui de la vertu qu'il a fait briller jusques dans le sein des passions, et même de leurs foiblesses, en les peignant en homme qui en a senti toute la force sans en avoir ja-

mais éprouvé la corruption. Heureux si des lumieres puisées dans des sources encore plus pures, l'avoient rendu le défenseur en tout point d'une religion divine dont il a si bien connu, représenté et fait chérir la morale!

C'est sous ces traits que je me représente ses qualités et son mérite d'Auteur: je vais jeter à présent un coup-d'oeil sur le caractere de sa personne et sur sa vie.

La vie de Rousseau a été semée de beaucoup de tribulations. Nul homme n'a produit de grandes choses sans essuyer de grands combats; les persécutions sont même communément en proportion de la supériorité des lumieres et de la grandeur des services. Cette fatalité, vrai sujet de réflexion, forme un grand grief contre l'humanité.

La discussion du premier point est hors de mon sujet; elle ne m'appartient pas. D'ailleurs, Rousseau s'est défendu lui-même; et sans juger du fond de sa défense, on ne peut disconvenir qu'il a du moins convaincu de l'innocence de ses intentions. Peut-être même ne seroit-il pas impossible de trouver des raisons plausibles qui mettroient l'Auteur à l'abri de tout jugement personnel qui pourroit lui être fâcheux, sans blesser pour cela le respect dû à tous les actes publics de justice. En effet, quelque indulgence que mérite un homme

vrai et de bonne foi, il y a certainement quelque danger à tolérer l'erreur, bien qu'accompagnée de beaucoup de vérités utiles. Les ouvrages de cette espece exigent encore plus d'attention lorsque la doctrine, qui contient un semblable mélange, peut être épidémique par la maniere éloquente et puissante dont elle est enseignée. Quant à ce qui se trouve dans ces sortes d'ouvrages, au rang précieux des vérités, il en est telles encore parmi celles-ci, que l'état présent des sociétés ne peut pas tout-à-coup, et peut-être ne peut plus supporter. Les grands écrivains exigent donc une toute autre sévérité que les autres, par la raison même de la sorte de domination qu'ils exercent sur les esprits. Cette sévérité que le soin de l'ordre public rend nécessaire, devient dès-lors une justice; parce que les écrits des hommes supérieurs, de même que les loix, font bientôt autorité et précepte.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions faites sans aucune prétention pour ses propres idées, on peut dire qu'il n'est aucun pays qui n'ait bientôt rendu justice aux intentions pures de Rousseau, et que celui qu'il a continué d'habiter, n'a pas eu lieu de se repentir de lui avoir ouvert de nouveau son sein, après les tribulations qu'il y avoit éprouvées.

Ami du vrai, mais autant ami de la paix, dès qu'il vit les esprits s'échauffer

sur ses opinions, il ne fit plus rien pour entretenir le feu qu'il avoit été sur le point d'allumer; ce qui lui eût été facile avec un esprit moins sage que le sien. Rousseau, sans jamais abjurer publiquement ni en particulier un sentiment qu'il crut fondé, sut néanmoins respecter sincérement l'ordre public. Tout lui fut possible pour le maintenir, à l'hypocrisie près. On peut dire qu'il n'eût pas été en son pouvoir d'être chef de secte, ayant pourtant en lui tant de moyens pour l'être. Jamais, par exemple, il n'eût été ni Luther, ni Calvin. Il répugnoit à son coeur d'arriver au vrai autrement que par le doux empire de la persuasion, et par l'influence encore plus douce des affections de l'ame et du sentiment: espece d'empire qui est au fond le vrai dominateur des esprits.

Il alla même par des causes qui ne sont pas assez connues pour être citées, jusqu'à éviter depuis nombre d'années toute liaison avec les gens de lettres en général, malgré l'attrait dont les personnes de cet ordre eussent été pour lui; ce qui a fait dire, on ignore sur quel fondement, qu'il n'étoit pas aimé d'eux, et qu'à son tour il ne les aimoit pas.

Enfin, comme il recueilloit dans la carriere des lettres, plus de plaisirs secrets que de satisfaction par la gloire qu'elles lui apportoient, après s'être entierement séparé de ceux qui les cultivent, il finit

par se séparer des lettres mêmes ; du moins il ne s'en occupa plus que pour lui seul, s'étant voué dans les dix dernieres années de sa vie absolument au silence. L'amour de la paix fut évidemment le motif de cette conduite. Ni les attaques de ses ennemis, ni les tentations si vives de la gloire, ni celles si pressantes du besoin, rien ne put lui faire abandonner cette résolution. Il immola tout à sa tranquillité ; il s'y immola lui-même, et livra jusqu'à sa réputation au doute, aux critiques qu'il ne repoussa plus, n'ayant cherché dès-lors de consolation, loin de la société des hommes, qu'en Dieu et dans sa seule conscience.

Ce qu'on ne sauroit assez admirer dans cet homme rare, et dont la seule idée arrache des larmes, c'est la parfaite rectitude d'ame qui a regné en général dans toute la conduite de sa vie. Ce n'est point par le langage ; ce n'est pas par les écrits qu'il faut juger les hommes. C'est leur faire, pour ainsi parler, et non leur dire ; c'est, en un mot, toute la vie qui est la pierre de touche du coeur humain. Or, Rousseau a été si semblable à lui-même dans ce qu'il a écrit et pensé, dit et fait, qu'une telle vie d'homme et une telle carriere d'Auteur comparées l'une à l'autre, sont un vrai prodige

Il étoit si invariablement fixé aux grandes loix de la nature, qu'il ne s'en détourna dans la pratique, ni par l'attrait

des sens, ni par l'ascendant presqu'invincible de l'usage. Animé de cet orgueil qui sied à un être intelligent, il méprisa les richesses, et craignit également la dépendance, même celle que l'on contracte par les services reçus. Il considéra toujours que dans l'ordre civil, tout homme avoit une tâche à remplir. Rapportant tout à cette idée, vraie fin de la création, et mesurant les besoins humains, non sur ceux de l'opinion, mais sur ceux de la nature, il posa pour loi que tout homme bien constitué, et par devoir et par grandeur, ne devoit dépendre que de soi et de son travail, en conséquence ne tenir sa subsistance que de lui seul.

D'après cette regle, il estima mieux un métier qu'un talent, et l'un et l'autre, que tous les dons purement agréables. Fidèle à ses principes, il vécut laborieusement, soit des productions de son esprit, soit d'un travail manuel, ne mettant aux premieres (chose rare) de valeur qu'à raison du prix de son temps, et non à raison du très-grand prix qu'y attachoit l'opinion publique, suppléant pour le surplus à ses besoins de nécessité premiere, par un travail aussi ingrat que pénible.

Dans le sentiment qu'il ne pouvoit manquer d'avoir de sa propre valeur (car les hommes supérieurs ont le secret de leur grandeur, et personne n'a ce secret comme eux), il ne voulut jamais faire dépendre arbitrairement son sort de qui

que ce fût, pas même des services le plus purement rendus. Peut-être en cela alla-t-il trop loin : mais les grandes vertus sont outrées ; elles ont même besoin en quelque sorte de cet excès, pour ne pas descendre. Pour tout dire, Rousseau, dans le siecle et le lieu le plus corrompu, fit voir un Philosophe réel et de fait, ayant les moeurs austeres de l'antiquité, sans faste dans sa vertu, sans prétention personnelle, aimant la gloire pour son nom, et chérissant l'obscurité pour sa personne, ce qui est le vrai caractere du grand homme et du sage.

Je sais que depuis sa mort, dans la société, et surtout dans le monde littéraire, plusieurs voix se sont élevées, dont les unes ont désapprécié ses écrits, et d'autres ont chargé sa mémoire de divers reproches capables d'affoiblir l'idée de ses vertus. On l'a accusé non-seulement d'un orgueil déraisonnable, mais encore de fausseté, et qui plus est de noirceur. On a cité de lui divers traits qui ne s'accordent nullement avec cette droiture d'ame que je viens de vanter ; enfin, on l'a inculpé d'avoir attaqué dans un ouvrage posthume, ses bienfaiteurs et ses amis, laissant pour tout héritage cette terrible production de son esprit, si peu honorable pour son coeur.

C'est cette production même dont je parlerai bientot, que j'invoquerois pour purger sa mémoire de tous ces reproches.

Ou

Ou tout me trompe dans mes conjectures, ou cet écrit doit mettre le dernier sceau à sa brobité et á sa vertu.

De plus, on doit rejeter de pareils faits, quand ils ne sont pas évidemment prouvés, surtout lorsqu'ils sont démentis par une vie entiere. Le total de la vie de Rousseau m'apprend clairement qu'il n'a pu être ni un homme faux, ni un homme méchant avec dessein. Il faut nécessairement expliquer de quelque autre maniere ces différens traits de conduite, en supposant leur vérité prouvée, puisqu'on est forcé par l'ensemble de sa vie et d'une vie bien rare, de reconnoître dans Rousseau un philosophe pratique, droit, et non comme dit Montagne, un philosophe parlier et de pure ostentation. D'ailleurs ce ne seroit pas quelques torts graves; ce ne seroit même pas une grande faute qui m'empêcheroit de mettre Rousseau au rang unique où je le place. C'est un homme que j'admire en lui, et non un ange que je prétends y trouver; et cet homme, voici, malgré toutes détractions, ce qu'il est à mes yeux. S'il s'y est mêlé quelques vices d'humeur habituelle, des traits choquans d'un caractere ombrageux ou trop sensible, même des taches dans diverses actions particulieres que l'on ne peut gueres révoquer en doute sur la foi de nombre de rapports, tout cela, selon moi, ne change rien dans Rousseau à l'homme

essentiel. Ses maladies, ses peines de toute espece, sans tout cela l'humanité seule, si on l'écoute, en excuseroit bien davantage encore, aux erreurs près de ses principes religieux que nous n'avons garde de vouloir encore un coup justifier.

Quoi qu'il en soit, je pense que Rousseau a aimé la gloire avec passion; mais je crois en même temps qu'il a aimé avec plus d'ardeur encore la vertu; que non-seulement il en a donné les leçons les plus pures, mais qu'il les a rigidement pratiquées pour lui-même, si l'on en excepte quelques écarts nécessairement inséparables de notre nature. Nul homme, si l'on veut, n'a eu plus d'orgueil; mais cet orgueil si mal jugé, n'a été en lui que ce noble sentiment de soi que les hommes médiocres ne connoissent même pas, et qui n'est à juste titre l'appanage que de la véritable grandeur. Nul homme en même temps n'a montré plus de vraie modestie, n'a chéri davantage la simplicité, l'oubli des hommes dans sa vie privée; n'a supporté plus réellement la pauvreté, jusqu'à refuser, dans l'esprit d'une noble indépendance, les offres qui l'assiégerent de toutes parts, les offres des hommes les plus puissans, les offres même des rois. Quel autre écrivain encore a moins recherché et les honneurs et tous les faux biens de la vie? Quel autre a moins défendu ses écrits, a moins censuré ceux d'autrui, et s'est abstenu

plus constamment de tremper jamais sa plume du fiel de la satire? Il est facile de voir qu'il n'a jamais songé à défendre que sa personne et ses actions: encore quand il l'a fait, sans toutefois vouloir juger ici du mérite du fond de sa défense, ni prétendre approuver la hauteur et le ton tranchant de son style dans quelques occurences, c'a été du moins avec cette publicité, cette légalité, pour ainsi dire, que l'on apporte dans les tribunaux. Controversiste autant et plus habile qu'aucun homme de son siecle, il n'a écrit, lorsqu'il a été question de lui, que pour maintenir sa probité et son honneur; et alors la force de ses raisons a laissé peu de chose à désirer sur ce point pour sa défense. Aussi ses timides ennemis en ce qui concerne son personnel, ont-ils gardé, pendant qu'il a vécu, le silence avec lui, parce qu'ils avoient autant à craindre la rectitude de ses actions, que le poids de ses paroles. Je ne crois donc pas me montrer préoccupé, en jugeant que le fond de cette vie ne peut être démenti; que son juste renom est au contraire glorieusement confirmé par ces mémoires posthumes où Rousseau cependant est accusé d'avoir attaqué ses propres bienfaiteurs et ses amis. Sans doute il a jugé ces derniers avec la même vérité qu'il s'est jugé lui-même. Victime malheureuse et pendant long-temps de bien des sortes de haines, il s'étoit vu

forcé, pour acquérir la paix, de se vouer absolument au silence et même à l'inaction. Il l'a rompu enfin ce silence dans un ouvrage qui n'est point adressé précisément aux hommes, mais que tout indique avoir été fait en vue seulement de l'Etre éternel, pour l'appaisement des chagrins de son ame si cruellement méconnue, et pour sa propre conscience. Malheur, à mon avis, à ceux que cet ouvrage peut blesser! L'homme qui s'y dénonce lui-même avec tant de rigueur, avoit peut-être aussi le droit d'y articuler ses griefs contre des tiers, lorsque les faits de leur vie se trouvoient nécessairement liés à la manifestation de l'innocence de la sienne. Malheur à eux encore; car si le droit de citation dont je viens de parler peut être contesté, la foi dûe à un pareil écrit ne le sera certainement jamais.

Rousseau a passé, je le sais, pour un homme singulier, bisarre, même jusqu'à l'inconséquence. L'extrême sagesse aura toujours le coup-d'oeil de la singularité; elle sera même politiquement une très mauvaise conduite pour la fortune et l'avancement dans tous les temps et dans tous les lieux. Et comment en seroit-il autrement? Cette sagesse rigide condamne une infinité de choses; elle blesse sans cesse les modes, les usages reçus; elle réformeroit presque tout si elle en avoit le pouvoir.

L'homme sage est regardé communément comme un homme singulier, extraordinaire : oui sans doute il l'est; mais comment? Dans ses hautes pensées il considere peu tous ces minutieux détails qui forment ce qu'on appelle la science de la vie ; le corps de la société ne se présente à lui qu'en grand; sans cesse il s'éleve jusqu'à l'ensemble de toutes les sociétés de l'univers. Au physique, toute la nature créée dépendante des mêmes loix, s'offre à ses yeux ; au moral, Dieu, l'homme naturel, l'homme civil, sous quelque forme politique que cette civilisation se soit établie : voilà les trois grands rapports auxquels il applique toutes ses pensées.

Que deviennent ensuite toutes ces institutions d'un état particulier, quelque grand qu'il soit, mais toujours si peu considérable dans le vaste tout de l'univers? ces loix de quelques siecles, ces usages locaux de quelques années, et souvent de quelques momens?

Que deviennent ensuite dans ce grand tout les actions d'un seul homme, renfermées dans un petit espace, et bornées à un point de la durée? L'homme ordinaire est frappé de ce point; il ne voit que cet espace; il regle sur cela toutes ses démarches. L'homme supérieur examine la totalité des lieux, des objets, et le cours de tous les temps. En toute occasion les trois grands rapports dont

j'ai parlé plus haut, sont la mesure de ses idées, celle de ses discours et de ses actions. Il n'envisage rien que sous cet aspect, il parle et agit constamment d'après ces impressions qui seules animent son intelligence.

Quelle n'est pas aussi la puissance de la pensée dans un homme de cet ordre? Certes, quoi qu'on en dise, elle est bien supérieure à toutes les forces physiques de la terre, même les plus imposantes; et il ne faut pas s'y tromper. Le maître de dix, de vingt millions d'hommes, a dans ses mains toute cette masse de forces. Il en dispose à sa voix ou sur la simple inspection de son ordre; effet surprenant, mais cependant juste et salutaire d'une loi constitutive, qui donne à un seul homme ce grand ressort de pouvoir par le seul effet de l'opinion: un produit aussi étonnant est la mesure de la puissance de la loi.

Malgré cela le sage, oui le sage tout seul, le philosophe, le législateur, et surtout ce dernier, sont bien plus puissans encore. Si leur pensée se grave, si elle fait autorité parmi les hommes, elle peut agir, et agit en effet sur une partie de l'univers. Elle embrasse tous les temps comme tous les lieux; elle détruit même, lorsqu'elle ne fortifie pas, toute autre espèce de puissance. En un mot rien n'est égal à sa force, parce qu'elle est celle de toute l'intelligence humaine,

c'est-à-dire, qu'elle est sans bornes, de même qu'elle est sans mesure.

Voilà quel est le caractère d'une tête pensante : voilà quel eût pu être Rousseau, s'il eût obéi avec liberté à l'impulsion de son génie. Parmi les hommes modernes, il est le seul, avec Montesquieu, qui ait eu l'esprit des anciens législateurs, à la vérité avec moins de concision et de majesté, quoiqu'avec plus de chaleur que lui. Il eut en outre quelque chose de plus précieux encore : il eut, (car je ne peux me lasser de revenir sur ce point), il eut l'ame d'un des hommes les plus vertueux de la terre. Si ses idées en général, comme on le prétend, furent fort exaltées ; ses actions, sa conduite correspondirent parfaitement, autant que l'humanité le permet, à la hauteur de son systême. L'homme en lui dans la pratique, fut au niveau de sa doctrine. Il s'égala à ses pensées, de sorte que toutes les pièces de cet être surprenant paroissent analogues entr'elles, et forment un tout infiniment intéressant, qui mérite à plus juste titre l'admiration, qu'il ne blesse ou peut blesser par son peu de conformité à nos usages.

Ajoutons encore d'autres traits pour achever de représenter tout ce qui a constitué l'homme de génie et l'homme rare dont je parle.

Rousseau fut religieux. Tout esprit

éclairé croit, et toute ame sensible aime. L'idée d'un Dieu est si intime, si consolante et si douce, qu'il n'y a qu'un être dépravé dans sa raison, et dénaturé par lui-même qui la rejette. Mais Rousseau crut et aima à proportion de ses lumieres et de sa sensibilité; et il écrivit sur ces matières, selon le degré éminent qu'avoient en lui ces deux qualités. Entre toutes les beautés touchantes de son éloquence, c'est principalement dans la peinture qu'il offre souvent de la religion, qu'il est admirable. Il s'est exprimé sur ce sujet avec une persuasion si imposante et si vive, que cet homme vraiment sublime dans sa morale, peut passer pour le prédicateur de Dieu dans tous les cultes.

Je me plais, comme vous voyez, Monsieur, à réunir tout ce que j'ai pu apprendre de particulier sur le caractere de Rousseau; et j'ai de la satisfaction à me retracer à moi-même tous ses traits, en les consignant dans cet écrit.

Quelques personnes qui ont eu des liaisons avec lui, assurent qu'il a été plein d'amabilité dans l'âge où cette qualité éclate davantage. Ce point est peu important; mais ce qu'on voit clairement par ses écrits, c'est qu'il a été quelque chose de plus qu'un homme aimable, selon notre frivole acception, puisqu'il étoit né pour être invinciblement aimé: avec cela il est impossible de ne plaire

pas. Il est une certaine chaleur de sentiment qui produit sur les ames ce que le soleil, qui échauffe tout ce qu'il éclaire, opere sur le matériel de la nature. De tous les Auteurs connus, Rousseau est sans contredit celui qui a été le plus doué de cette châleur communicative qui s'empare du lecteur, et qui fait qu'on aime avec tant d'intérêt la personne de l'auteur, et qu'elle paroît à tous les yeux aussi digne d'amour que de gloire.

On assure encore que Rousseau, fort méditatif par caractere, le devint ensuite de plus en plus par habitude. Les hommes de cet ordre l'ont toujours été. C'est même là un des signes par lesquels les têtes pensantes se manifestent aux yeux de ceux qui savent juger de la nature de ce genre de taciturnité.

C'est uniquement dans la solitude que se forment les fortes impressions, et c'est de l'ame que naissent les grandes pensées: mot admirable du Duc de la Rochefoucaut, qui s'applique si bien à Rousseau, défini tout entier par cette seule et belle maxime, que la Rochefoucaut en l'écrivant, semble avoir apperçu dans l'avenir le célèbre citoyen de Genève.

Rien ne donne lieu à plus de réflexion que la vérité que je viens de présenter. En effet, au milieu des mouvemens divers de la société, les sensations se perdent ou s'effacent. Ce n'est vraiment

que dans le silence, dans cette conversation intérieure, lorsque le trouble des objets du dehors cesse, que l'homme sonde son ame dans toute sa profondeur, et qu'il élève son esprit à toute la hauteur dont il est susceptible. Alors dans une pleine paix il goûte les vrais délices de la pensée; il s'instruit, et il doute, il devient meilleur, plus éclairé, et il apprend tout à la fois à être modeste. C'est-là surtout qu'il peut écouter la voix de Dieu au fond de son coeur, et qu'aussi-tôt la chaleur de ce sentiment intime lui en fait naître l'amour. C'est-là que, comme Pythagore, il entend, sans trop d'illusion, l'harmonie de tous les corps célestes; que descendant de-là sur la terre, il voit tous les êtres végétans, animés et sensibles, unis à son être par quelque rapport, rouler dans le temps et l'espace avec lui; et que considérant enfin son espèce, il voit l'humanité entiere rangée autour de ses regards; cette humanité si touchante dans les enfans, si sublime, si agissante dans l'âge mûr, si respectable et si instructive dans les vieillards. Par-tout ailleurs les objets étrangers s'emparent plus ou moins de son ame et de son esprit. Dans l'étude, dans les écoles, dans le commerce, les facultés peuvent se développer et les lumieres s'accroître; mais pour bien connoître et pour sentir fortement, il faut toujours rentrer en soi-même, et y

considérer les objets à fond et sous toutes les faces: voilà le seul moyen pour agrandir ses conceptions, le seul pour que la force de la pensée acquiere, pour ainsi parler, toute sa latitude. Demandons-le aux hommes du caractere de ceux que je dépeins: ils nous diront tous que ce n'est qu'à la suite de ces momens d'une longue et profonde méditation, que la nature interrogée se montre; qu'elle révele au génie son confident, ses secrets les plus intimes; qu'elle lui inspire ces belles images avec lesquelles il la caractérise, ou qu'elle lui manifeste ces heureuses inventions à l'aide desquelles il la découvre aux autres hommes.

L'esprit, pour éclater ou pour briller, peut avoir besoin de la société des autres esprits; mais il ne faut au génie aucun de ces secours pour ses productions. Il a en lui sa fécondité et sa puissance; il enfante seul, semblable à un volcan qui nourrit et puise en lui tous ses feux, et qui, lorsqu'il ne peut plus les contenir, les répand au-dehors avec un éclat et une explosion qui imite encore en cela parfaitement l'enfantement du génie.

Rousseau étoit tellement né pour ce recueillement d'esprit, qu'on le vit chercher toute sa vie la retraite, laquelle il eut le malheur de voir troubler souvent. Ami de la nature et des grands spectacles qu'elle offre, il préféra constam-

ment le séjour de la campagne à celui des villes, et consacra enfin à ce genre de vie ses jours, trop tôt terminés, dans la société de deux hôtes vertueux qui ont eu l'honneur et le bonheur de consoler ses dernieres années, et qui possédent aujourd'hui dans leur héritage les restes précieux de ce grand homme. Puissent, pour prix de cette action hospitaliere, leurs vertus passer, selon le voeu de Rousseau, dans le coeur de leur fils, et puissent aussi s'y joindre toutes celles de l'homme dont ils ont honoré la vie! Ce bonheur, digne d'eux, est le plus grand que des mortels puissent éprouver sur la terre.

Je finis, Monsieur, cette lettre par le dernier trait que j'ai annoncé plus haut.

On a su que Rousseau, dans le déclin de son âge, et voyant arriver son dernier terme, dont la nature avertit toujours ceux qui ne veulent pas être sourds à sa voix, a terminé sa carriere par un écrit dont, comme il dit fort bien, il n'y a point eu et il n'y aura jamais d'exemple.

Cet écrit, dont la curiosité publique sera toujours avide jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite, contient, à en juger par une belle préface qu'on a déjà fait connoître, les mémoires de la vie de Jean-Jacques; non ces sortes de mémoires dont on dispose le contenu sur l'intérêt de ses passions, ou sur celui de son amour-propre; mais la confession exacte que Rous-

seau fait à Dieu même de toute sa vie dans un écrit authentique, scellé de sa foi, où il a exposé le bien et le mal de toutes ses actions, sans avoir, suivant ses expressions, rien tû, rien dissimulé, rien pallié.

C'est avec ce livre à la main qu'il se transporte aux pieds de l'Eternel au jour du dernier jugement, et que là comparoissant avec tous les humains, il ose, sous les yeux de l'Etre suprême, se donner d'après sa conscience le témoignage que nul homme, faisant le même aveu, ne pourra dire avoir été meilleur que lui : déclaration bien haute, bien ferme, bien précise, mais qui, de la part d'un homme tel que Rousseau, authentique pleinement la vérité de son exposé, et le fondement du jugement qu'il porte en conséquence sur lui-même. En effet, quand on a, comme lui, connu si parfaitement le coeur humain et le sien propre, et qu'on a confessé ensuite sa vie entiere, il faut être un ange pour porter de soi devant Dieu un semblable témoignage, ou un monstre pour le produire avec le désaveu secret de la conscience.

Sous ce point de vue, que doit paroître l'entreprise d'un pareil livre? Quelle est la créature assez grande pour en concevoir seulement la pensée! Quelle est celle surtout assez courageuse, assez vraie pour l'exécuter de bonne foi? Quelle est

celle enfin assez pure, pour qu'après une telle confession, il en résulte, non pas tant un témoignage aussi glorieux à produire pour soi, mais un témoignage aussi consolant pour un homme qui craint l'Etre suprême et qui aime sincérement la vertu? L'idée d'une pareille entreprise fait pâlir de crainte, ou transporte d'admiration. Oui, on le répete, il n'y a qu'un homme bien supérieur à la nature humaine qui ait pu l'exécuter, ou un être impie qui ait osé vouloir tromper les hommes, sans pouvoir croire tromper Dieu-même.

Vertueux Rousseau! on a bientôt porté sur toi son jugement. Toute ta vie dicte nécessairement la seule opinion qu'on puisse adopter sur un acte si essentiel de ta part. Oui, homme rare, et peut-être trop peu connu encore, malgré ton grand renom! tu n'as point eu et tu n'auras point d'imitateurs; ou si tu en as, tu n'auras jamais d'égaux.

Non, sans doute, tu n'as pas voulu mentir au ciel et à la terre dans un écrit si sérieux. Toutes les actions de ta vie cautionnent la foi de cet écrit; et cet écrit, à son tour, sanctionne la pureté de ta vie. Ailleurs tu as parlé comme auteur; tes lumieres et ton génie t'ont inspiré: ici tu as écrit comme homme, et ta conscience a tout dicté. Toutes les critiques tombent; tous les doutes cessent. Il faut te croire le plus coupable, le plus dépravé des mortels, ce qui n'est

pas possible ; ou te considérer comme un homme unique pour la vérité, pour la droiture, pour la sensibilité de l'ame ; ce qu'il est si facile et si doux de penser d'après toi, tes actions et tes ouvrages.

J'oublie dans ce moment les charmes ravissans de ton génie. C'est à cet acte sublime que je m'arrête ; c'est ton ame que je considere ; c'est l'énergie si rare, et tout à la fois si honnête de cette ame que j'admire. C'est dans ton adoration profonde pour l'Etre suprême ; c'est dans cette affection innée pour tous les hommes ; c'est dans ta conduite constante envers eux et avec toi-même, que je te trouve supérieur à l'humanité ; et quand je réunis, par la pensée, ce que l'Auteur a écrit avec ce que l'homme a senti, exécuté et pratiqué, c'est alors que rapprochant la gloire éclatante de l'écrivain, du mérite plus parfait encore de la personne, je m'explique, après avoir excusé quelques écarts dans lesquels les hautes lumieres ne servent que trop souvent à faire tomber, je m'explique, dis-je, sans nulle peine le prétendu paradoxe de ta vie et de tes écrits. C'est alors que tu obtiens de moi plus que l'hommage dû au génie, celui du retour le plus tendre en mémoire de l'amour que tu as porté aux hommes, et que mon voeu le plus vif qui s'exauce chaque jour, est que ton nom soit placé parmi le petit nombre des noms précieux que l'estime des hommes se plaît à conserver.

LETTRE D'ENVOI.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous adresser cette lettre concernant J.J. Rousseau, parce que je ne connois personne qui apprécie mieux que vous le mérite de cet Auteur, et qui rende en même temps plus de justice aux qualités de sa personne. On doit en effet mieux connoître les hommes à mesure qu'on leur ressemble davantage.

Un peu de loisir et l'envie de satisfaire mon coeur sur le compte d'un écrivain que je regarde comme un des plus beaux génies, et en même temps comme un des hommes les plus vertueux qui aient existé, ont seuls donné lieu à cette lettre. Je n'ai eu d'autre objet que de soulager mon ame, en répandant sur le papier les sentimens qui la pressoient en secret, et qu'elle n'a pu contenir plus long-temps. Cependant, je consentirois absolument que cette lettre devînt publique, si je pouvois croire qu'elle pût servir à faire connoître et aimer davantage un homme si intéressant à considérer pour la gloire et le bien de l'humanité. Dans tous les cas, je desire que l'Auteur de cet écrit soit absolument inconnu, et vous m'obligerez de ne pas même chercher à le pénétrer.

Recevez seulement, Monsieur, cet

envoi comme un tribut que j'ai cru devoir à la justice plus particuliere que vous rendez à ce grand homme, et agréez en même temps celui de mon tendre attachement.

Je suis, etc.

NOTE du Journal Encyclopédique du 15 *Novembre* 1780, *sur la Musique du Devin du Village.*

„ L'IDENTITÉ du nom de Monsieur
„ Rousseau de Genève avec celui de l'Au-
„ teur de ce Journal, a occasionné une
„ méprise dont on va rendre compte, et
„ qui a contribué à élever des doutes sur
„ la musique du *Devin du Village*. En
„ 1750, M. Pierre Rousseau reçut de Lyon
„ une lettre qui étoit adressée tout sim-
„ plement: *A M. Rousseau, Auteur, à*
„ *Paris*. M. Jean-Jacques Rousseau n'a-
„ voit pas encore cette grande et juste
„ célébrité dont il a joui depuis cette
„ époque; M. Pierre Rousseau avoit déja
„ donné des pieces à trois théâtres, et il
„ étoit chargé d'un ouvrage public: le
„ facteur crut naturellement qu'elle étoit
„ pour celui-ci, qui en recevoit beau-
„ coup. Cette lettre étoit conçue à-peu-
„ près en ces termes: *M. Je vous ai envoyé*
„ *la musique du* Devin du Village, *dont*
„ *vous ne m'avez pas accusé la réception:*
„ *vous m'avez promis d'autres paroles; je*

„ *voudrois bien les avoir, parce que je vais*
„ *passer quelque temps à la campagne, où je*
„ *travaillerai, quoique ma santé soit un peu*
„ *chancelante.* Cette lettre étoit signée
„ *Grenet* ou *Garnier*, autant que nous
„ pouvons nous le rappeller. Nous ré-
„ pondîmes tout de suite à ce musicien,
„ que sans doute il s'étoit trompé dans
„ la suscription de sa lettre, et que nous
„ l'en prévenions, afin qu'il s'adressât à
„ la personne qu'il avoit en vue. (Obser-
„ vons que M. *Jean-Jacques Rousseau* n'é-
„ toit pas encore connu, du moins à Pa-
„ ris). Comme nous ne pouvions pas
„ présumer que cette lettre dût tirer à
„ conséquence, nous négligeâmes de la
„ garder, et elle eut le sort de tous les
„ papiers qu'on croit inutiles, et dont
„ nous étions alors surchargés. Quand
„ on donna en 1753 *le Devin du Village*,
„ nous fimes part de cette anecdote à M.
„ *Duclos*, de l'Académie Françoise, qui
„ s'étoit déclaré ouvertement l'admirateur
„ de cet intermede; il parut en desirer
„ quelque preuve. N'ayant point retrou-
„ vé cette lettre intéressante, nous écri-
„ vîmes à Lyon, d'où l'on nous répondit
„ que le musicien, dont nous deman-
„ dions des nouvelles, étoit mort depuis
„ deux ans. *Le Devin du Village* eut le
„ plus grand succès. Les choses en reste-
„ rent là; mais ayant eu occasion de par-
„ ler dans notre Journal des ouvrages de
„ M. *Jean-Jacques Rousseau*, nous osâmes

„ dire que nous doutions qu'il fût l'Au-
„ teur de la musique de cet intermede;
„ et, pour qu'il ne prétendît point l'igno-
„ rer, nous lui envoyâmes le volume du
„ Journal dans lequel il en étoit ques-
„ tion: il garda le silence le plus profond.
„ Quelque temps après, en rendant comp-
„ te d'autres ouvrages de ce célebre Ecri-
„ vain, nous revînmes à la charge, et
„ nous nous expliquâmes encore plus clai-
„ rement que la premiere fois: même at-
„ tention pour lui, même silence de sa
„ part. Nous avons eu depuis occasion
„ de nous rencontrer plusieurs fois, et
„ jamais il ne nous en a parlé. Pourquoi
„ s'est-il tant élevé contre ce bruit dont
„ nous sommes les instigateurs, et dans
„ un ouvrage qui ne devoit paroître qu'a-
„ près sa mort? Au reste, il est très pos-
„ sible que n'ayant pas jugé bonne la mu-
„ sique du Compositeur de Lyon, il en
„ ait fait une nouvelle, qui est celle que
„ nous connoissons; mais aussi pour-
„ quoi les morceaux, qu'en dernier lieu
„ il a voulu substituer aux anciens, ont-
„ ils été trouvés si médiocres, qu'il a
„ fallu les faire disparoître à jamais, et en
„ revenir aux premiers? Nous supplions
„ nos lecteurs, ajoute l'Auteur du Jour-
„ nal, d'observer que nous n'avons pas
„ attendu que la mort nous privât de cet
„ homme illustre, pour élever un pareil
„ doute, qui ne fait pas grand'chose à sa
„ célébrité, et qui ne nous empêchera

„ jamais de payer le juste tribut d'admi-
„ ration que nous devons à son éloquen-
„ ce et à son génie. Nous aurions laissé
„ en paix sa cendre, s'il n'avoit rien dit
„ de ce qui regarde la musique du *De-*
„ *vin du Village*; dans la brochure dont
„ nous rendons compte. ".

LETTRE aux Rédacteurs du Journal de Paris sur la Note précédente.

MESSIEURS,

AUSSI-TÔT après la mort de Jean-Jacques Rousseau, on a imprimé qu'il étoit un artificieux scélérat.

S'il nous a trompés, quel homme devenant son accusateur ne nous seroit pas suspect? Avant de le traiter de fourbe, il faut avoir durant soixante ans, prouvé aux yeux de l'univers, qu'on ne l'est pas soi-même. Quiconque voudra lui contester sa vertu, nous doit de la sienne de bien puissans témoignages; et ceux qui avec un trait de plume veulent flétrir sa réputation, seront forcés d'avouer qu'il n'est personne au monde qui puisse se croire à l'abri d'un attentat si commode.

M. Pierre Rousseau, Rédacteur du Journal de Bouillon, semble l'accuser aujourd'hui, non d'artifice, mais d'une sorte d'imposture, et voici sa preuve.

En 1750, il reçut une lettre signée

Grenet ou *Garnier*, adressée à M. Rousseau, *Auteur à Paris*, conçue *à-peu-près* ainsi :

M. Je vous ai envoyé la musique du Devin du Village, dont vous ne m'avez pas accusé la réception. Vous m'avez promis d'autres paroles, je voudrois bien les avoir, parce que je vais passer quelque temps à la campagne, où je travaillerai, quoique ma santé soit toujours chancelante.

En 1753 Jean-Jacques donne le *Devin du Village*. M. Duclos est instruit du prétendu quiproquo; *il paroît desirer quelque preuve*, mais la lettre de *Grenet* ou *Garnier* a passé aux papiers inutiles.

On écrit à Lyon. Il résulte de la réponse que le Musicien dont on demande des nouvelles, est mort depuis deux ans.

Par la suite, le Journaliste de Bouillon éleve à ce sujet des doutes; il les réitere; il rencontre Jean-Jacques qui garde le plus parfait silence.

Et tout cela paroît tendre à démontrer que Jean-Jacques a volé le *Devin du Village*.

J'ignore parfaitement quel peut être le motif de M. Pierre Rousseau dans cette affaire; j'ignore s'il a existé un *Grenet* ou *Garnier*; si cet être incertain a écrit la prétendue lettre; mais supposons tout cela vrai: je puis, ce me semble, opposer mes doutes à ceux de M. Pierre Rousseau, quand il oppose les siens à une possession qui, depuis trente années, n'a encore été contestée que par lui.

Or, Messieurs, il me paroît *douteux* 1°. que vos lecteurs agissent autrement que M. Duclos, et qu'ils veuillent juger sans preuve.

2°. Il me paroît *douteux* qu'un *à-peu-près* rende fidellement le sens d'une lettre reçue il y a trente ans ; car, la moindre altération seroit ici très importante. Si par exemple, au lieu de lire *d'autres paroles*, on lisoit *des* paroles, le cas deviendroit moins grave.

3°. Il me paroît *douteux* qu'un Musicien habitant une ville telle que Lyon, doué d'assez d'intelligence pour composer la musique du Devin, dans la relation qui existe de toute nécessité entre les deux compositeurs du même ouvrage, soit assez inepte pour adresser bêtement sa lettre *à M. Rousseau, Auteur à Paris*. Ce conte puérile est calqué sur une balourdise connue, et depuis long-temps les Parisiens l'ont attribuée à des campagnards.

4°. Si tout autre avoit reçu une lettre si singulièrement suscrite, il eût au moins présumé que la musique envoyée sous la même adresse, avoit eu le même sort, et que Jean-Jacques, Musicien de profession, pouvoit très bien l'avoir refaite après trois ans d'attente inutile; lui qui a bien fait le Dictionnaire de musique sans contredit.

5°. La mort d'un homme ne prouve pas qu'on l'ait volé, au lieu que cette

mort arrivée à point nommé, établit un doute violent sur une lettre égarée si mal-à-propos. Pourquoi M. *Grenet* ou *Garnier* n'a-t-il dit mot à personne de son ouvrage, ni de ses espérances? Pourquoi n'a-t-il pas laissé d'esquisses même imparfaites? S'il n'avoit été que chargé de faire représenter l'opéra, toujours en supposant la lettre vraie, cette bévue seroit cruelle.

6°. M. *Pierre Rousseau* éleve à deux reprises des doutes dans son Journal, dont il adresse un exemplaire à *Jean-Jacques*.

D'abord, au lieu d'élever simplement ses doutes, il en falloit nettement rapporter la pitoyable cause; ensuite il n'est pas sûr que l'Auteur d'*Emile* ait pris la peine de lire le Journal de Bouillon.

7°. M. *Pierre Rousseau* a depuis rencontré plusieurs fois Jean-Jacques, lequel a toujours gardé le silence; et cette indifférence apparemment a choqué M. *Pierre Rousseau*: mais elle n'établit aucune présomption raisonnable contre Jean-Jacques, qui a paru s'inquiéter si peu des doutes du Journaliste.

8°. Pourquoi, dit encore celui-ci, réclame-t-il la musique du Devin du Village dans un ouvrage qui ne devoit paroître qu'après sa mort? Et pourquoi le Journaliste de Bouillon veut-il qu'on ne réclame pas après sa mort ce qu'on s'est attribué toute sa vie?

9°. Mais, ajoute-t-il, si Jean-Jacques

est auteur de la premiere musique du Devin du Village, pourquoi la seconde est-elle si médiocre?

Je pourrois, à mon tour, demander à M. *Pierre Rousseau* en quoi cette derniere lui a paru si médiocre; je pourrois lui demander par quelle raison il exige que de deux musiques, faites sur les mêmes paroles, l'une dans le premier feu de la composition poétique, l'autre dans un âge avancé, l'une dans une obscurité paisible, l'autre dans les chagrins d'une gloire persécutée; l'une avec le desir de charmer dans un nouvel art et dans un nouveau genre, l'autre avec la douleur d'avoir trop bien réussi; pourquoi, dis-je, M. *Pierre Rousseau* voudroit-il exiger que la derniere fût la meilleure?

Vous témoignez, Messieurs, pour l'admirable Genevois, une si parfaite vénération, que j'ose vous prier de déposer dans votre Journal des réflexions qui ont moins pour objet d'établir en sa faveur une défense surabondante, que de montrer combien ses adversaires sont quelquefois mal-adroits, et combien leur acharnement est coupable. J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé le FEBVRE, auteur du nouveau Solfege.

Fin du T. 32. Pièces div. T. III.